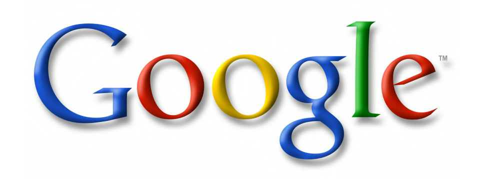
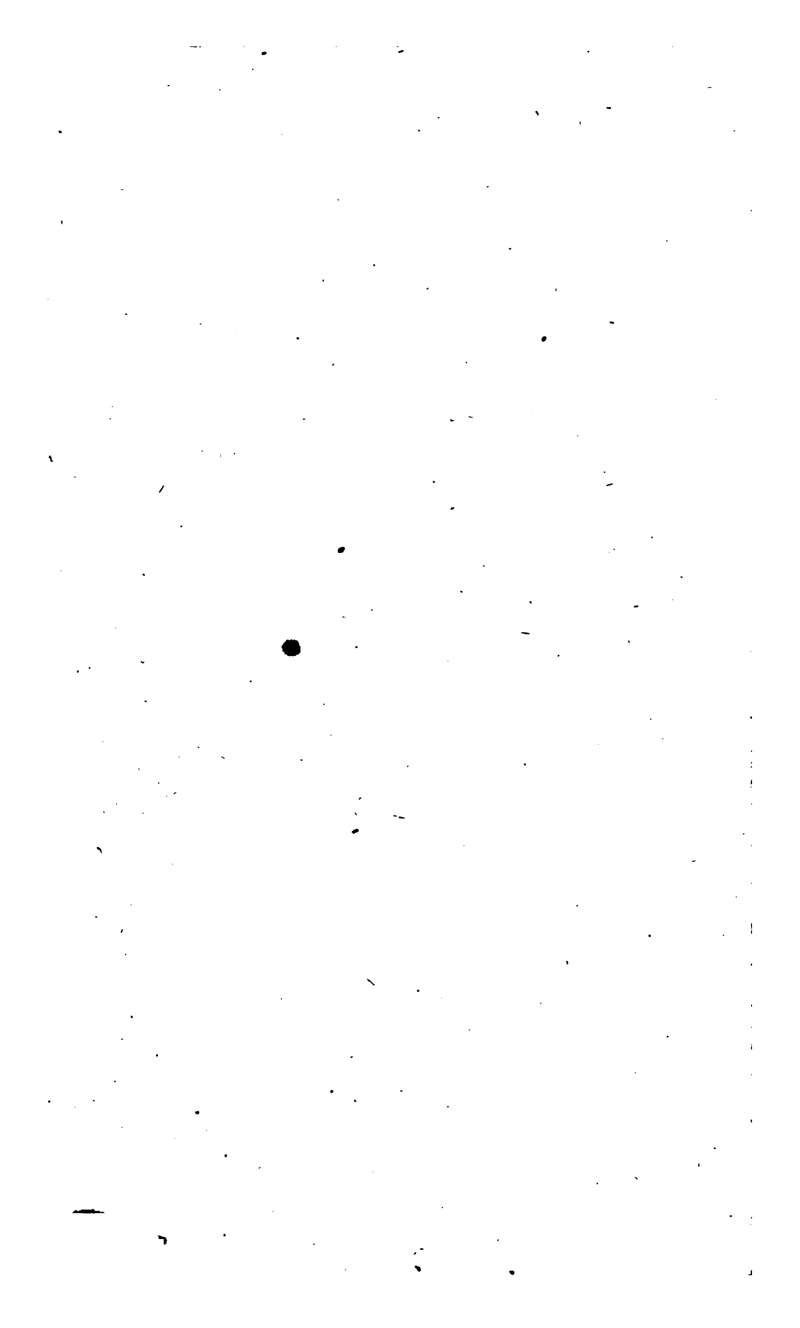



SE TAIRE
FAIRE



le Père Margat
publié par Brumoy



HISTOIRE
DE
TAMERLAN,

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE
DE
TAMERLAN,
EMPEREUR DES MOGOLS
ET
CONQUERANT DE L'ASIE.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,
Chez JACQUES GUERIN, Libraire-Imprimeur, Quay des Augustins, près la rue Gît-le-Cœur.

M. D. CC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

A PARIS,

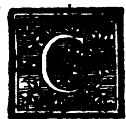
Chez JACQUES GUERIN,



HISTOIRE DE TAMERLAN, EMPEREUR DES MOGOLS ET CONQUERANT DE L'ASIE.

LIVRE CINQUIE'ME.

An 1394.

'ETOIT la coutume de Tamerlan de donner un festin solemnel aux Grands de sa Cour & aux principaux chefs de son Armée, au retour de quelque célebre expédition. Celle de la

Russie étant des plus éclatantes, la magnificence de la fête y fut conforme. On choisit pour cela Kanigheul, vaste plaine aux environs de Samarcande. On y traça un Camp dispose suivant la régularité & la simétrie la plus agréable. L'enceinte qui étoit de plus d'une lieue, fut tapissée d'une magnifique tenture de brocard à fleurs d'or & d'argent. Les tentes des particuliers étoient de riches draps de toutes sortes de couleurs, où l'assortiment que l'on avoit observé formoit un coup d'œil des plus rians. Outre les espaces laissés entre chaque tente, il y en avoit de plus grands en forme de rues tirées au cordeau, qui toutes aboutissoient au quartier Impérial qui étoit au centre. On avoit bâti un palais de bois pour l'Empereur, où la peinture imitant le naturel, présentoit aux

yeux les richeſſes & les agrémens de la plus riche architecture. Les pieces en étoient diſpoſées ſuivant le goût & l'uſage des Princes Orientaux. Les dedans étoient revêtus des plus riches étoffes de Perſe & des Indes ; le pavé couvert de velours, de brocard, & de nattes fines, auſſi eſtimées par la fineſſe du travail, que les plus riches étoffes. Au fond d'un ſuperbe veſtibule ſoutenu par des colonnes garnies de lames d'or & d'argent, s'élevoit un Trône où l'or mêlé avec les diamans & toutes ſortes de pierreries éblouiſſoient les yeux des Spectateurs. Les pavillons deſtinés aux Princes & aux Emirs, étoient d'une grandeur & d'une richeſſe proportionnées au rang, & diſpoſés par intervalle autour du Palais Impérial.

La cérémonie commença par le

ſon d'une infinité d'inſtrumens. Tous les grands de la Cour s'étoient rendus dès le lever du Soleil ſous le veſtibule où ils attendoient en ſilence & dans une poſture reſpectueuſe la venue de l'Empereur. Lorſqu'il fut aſſis ſur ſon trône, chacun lui rendit ſes hommages en battant trois fois la terre du front. Les Princes ſes fils commencerent ; les Princeſſes moins reſſerrées chez les Mogols que dans les autres Etats Orientaux, ſuivirent, Chacun enfin ſuivant la coutume répandit de la poudre d'or & de diamans ſur la tête de l'Empereur.

On vit enſuite paſſer toutes les dépouilles enlevées aux ennemis pendant la derniere guerre. Outre une quantité innombrable de beſtiaux, il y avoit un grand nombre de captives Circaſſiennes & Géor-

giennes, qui passent pour les plus belles personnes du monde. Suivoit une longue file de Soldats qui portoient deux à deux sur des brancarts des sommes prodigieuses d'or & d'argent monnoyé, & d'autres des vases cizelés qui avoient appartenu aux Empereurs Grecs ; & qu'on avoit trouvés dans les trésors des voleurs Zaporouski, qui les avoient enlevés dans les courses continuelles qu'ils faisoient jusqu'à Constantinople. On vit ensuite défiler quantité de chariots. Sur les uns étoient les plus belles tentes & les plus riches pavillons enlevés aux Russes : les autres étoient remplis de toutes sortes de fourrures, & des plus riches pelleteries qui font le plus grand objet du commerce de la Russie. Outre les peaux de Vachac si estimées, on y voyoit de ces belles hermines dont la blan-

cheur éclatante eſt relevée par des taches plus noires que le Geay; des Martres Zibelines & des peaux de Renards noirs d'une fineſſe & d'un luſtre exquis.

Après que les yeux ſe furent long-tems repus d'un ſpectacle ſi pompeux, on avertit que le feſtin étoit prêt. La ſalle deſtinée à ce repas étoit des plus vaſtes & ornée de ce que l'Aſie avoit de plus pompeux & de plus brillant. L'eſtrade de l'Empereur placée au fond, étoit couverte de drap d'or, ſur lequel il y avoit quantité de carreaux de velours: de riches Sofas placés de part & d'autre, occupoient les deux longs côtés de la ſalle. Ils devoient ſervir en même tems de table & de ſiége; la coutume des Orientaux étant de manger aſſis fort bas & les jambes croiſées. Le repas fut ſervi dans des

plats d'or & dans les plus fines porcelaines de la Chine. Les vins de Schiras & de Colchide, gardés dans des bouteilles de criſtal à long col, furent verſés par les Eſclaves Georgiennes & Circaſſiennes. Les inſtrumens placés au bas de la ſalle, jouoient par intervalle, & accommodoient leurs airs aux diſpoſitions où paroiſſoient les Conviés. Huit jours entiers ſe paſſerent ainſi dans toutes ſortes de divertiſſemens, l'Empereur donnant à ſa Cour toute ſorte de liberté, & ne voulant pas que qui que ce ſoit fût gêné ou chagriné. Il partagea à la fin toutes les dépouilles entre les Princes, les Dames & les Seigneurs de ſa Cour. Tous les Officiers eurent des préſens conformes à leur rang & à leurs ſervices. Ainſi ſe termina cette fête ſuperbe. Mais elle fut ſuivie d'une

catastrophe qui plongea la Cour dans le deuil & dans la confusion.

Tamerlan suivant la coutume permise dans la Loi Mahometane avoit plusieurs femmes. La Princesse Seraï-Mulc-Canum tenoit le premier rang, & portoit le nom d'Impératrice. Elle avoit un fils nommé Omarcheik dont nous avons souvent fait mention. C'étoit un Prince d'une figure & d'un caractere tout-à-fait aimables. Il étoit grand, bien fait, brave & plein d'esprit. Tamerlan le chérissoit par dessus les autres & le désignoit pour être son successeur à l'Empire. Ce Prince avoit une autre femme nommée Begum-Saheb, qui étoit fille du Prince de Catlan. Elle étoit belle & d'une humeur engageante; mais fourbe, artificieuse & d'une ambition extrême. Elle avoit un fils nommé Esken-

der qu'elle avoit fait élever dans le Serrail avec tous les ſoins imaginables, & qu'elle ſouhaittoit ardemment de placer ſur le Trône Impérial après la mort de Tamerlan. La perſonne d'Omarcheik ſembloit mettre un obſtacle invincible à ſes prétentions. Cette Reine ambitieuſe travailla ſans relâche à ſa perte.

Les Princeſſes d'Orient reſſerrées dans le Haram, ne penſent guéres à ſe donner de mouvement au dehors. Toujours gardées à vûe par des Eunuques noirs qui ont le ſecret & la confiance du Maître, elles ſont réduites ou à les gagner pour favoriſer leurs intrigues, ou à ſouffrir de leur part la plus rude gêne, & la plus dure captivité. Begum-Saheb adroite & engageante, trouva aiſément le moyen de gagner Acbouga un des

principaux Eunuques du Serrail. Il étoit vieux, difforme & cruel; mais avare, intéressé & ambitieux. L'espérance de se voir élevé aux plus grands honneurs & aux premiers postes qui tombent assez souvent dans l'Asie entre les mains de ses semblables, le fit entrer dans les vûes de la Princesse.

Comme ces sortes d'Esclaves sont intriguans, Acbouga sçut par je ne sçai quelle voye, que le Prince Omarcheik entretenoit une secrette correspondance avec Elabeddin, ce Roi de Perse détrôné & fugitif chez Chamansour. La vérité est qu'Omarcheik qui avoit épousé une Princesse de Perse, touché des malheurs d'Elabeddin, s'étoit engagé secrettement à le favoriser auprès de l'Empereur son pere. Ils s'étoient écrit plusieurs lettres à ce sujet, & le Roi de Perse

entretenoit auprès d'Omarcheik un homme de confiance qui se tenoit fort caché à la Cour. Ce commerce étoit en soi fort innocent, le jeune Prince n'ayant d'autre intention que de procurer quelque adoucissement aux disgraces d'un Souverain son Allié; mais Tamerlan étoit soupçonneux, & d'une délicatesse infinie sur tout ce qui pouvoit intéresser son autorité.

L'artificieux Eunuque sentant bien que sa découverte ne suffisoit pas pour perdre le Prince, corrompit un de ses Domestiques, auquel il persuada d'accuser son maître de l'avoir voulu employer pour empoisonner l'Empereur son pere. Il eut même assez d'adresse pour faire introduire quelques poisons dans une cassette où le Prince serroit ses bijoux & ses papiers les plus importans.

La perſonne de l'Emir Oſmin étoit encore un obſtacle conſidérable à l'entrepriſe de la Princeſſe de Catlan. Oſmin étoit un vieillard vénérable d'une probité connue. Il avoit été Gouverneur du Prince Omarcheik, & avoit toujours témoigné un attachement infini à ſa perſonne. L'Empereur avoit beaucoup de confiance en lui. Il exerçoit à Samarcande la charge de GrandViſir à la place de Hadgi Seifſeddin, qui en étoit pourvû, parce que Tamerlan qui ne pouvoit ſe paſſer de ce fidele Miniſtre, ne vouloit pas qu'il fût éloigné de ſa perſonne. L'attachement de l'Emir Oſmin à la perſonne du Mirza faiſoit tout ſon crime dans l'eſprit de la Princeſſe Begum; mais l'Eunuque Acbouga le haïſſoit particulierement, parce que cet Emir étant Maître des Fi-

nances durant l'abſence de Tamerlan, les adminiſtroit avec économie, & ne permettoit pas que les Eunuques du Serrail s'enrichîſſent aux dépens du Tréſor public.

On commença par attaquer le Miniſtre avant que de s'adreſſer au Prince. Comme la Princeſſe avoit une infinité de créatures dans le Haram, on fit entendre à Tamerlan qu'Oſmin avoit fait pendant ſon abſence une grande diſſipation dans les Finances, & que pendant qu'il avoit laiſſé les Dames du Serrail manquer de tout, ſon Palais s'étoit accru en magnificence, & que tout y regorgeoit de richeſſes. L'Empereur ainſi prévenu, voulut qu'Oſmin rendît ſes comptes; ils étoient fort en regle; mais Acbouga avoit trouvé le ſecret de ſouſtraire des quittances de ſommes conſidérables

que l'Emir avoit comptées pour la dépense du Serrail. Il ne lui resta d'autre réponse pour sa justification que d'en appeller au témoignage des Eunuques, ausquels il avoit remis ces sommes. Mais les Eunuques étoient gagnés, & Acbouga lui soutint devant l'Empereur qu'il n'avoit rien reçu de lui. Tamerlan se mit dans une furieuse colere, & étant là-dessus entré au Haram, la Sultane Begum sçut si bien l'enflammer, que l'ordre fut donné à l'Eunuque Acbouga d'aller ôter la vie au malheureux Osmin.

L'Eunuque qui n'attendoit que ce moment, ne perdit point de tems. Il courut au Palais d'Osmin. Il n'étoit pas encore jour, & tout le monde étoit couché. Acbouga frappa en Maître. On lui dit que l'Emir étoit dans son Serrail. « Il faut qu'il vien-

» ne tout à l'heure, dit-il, recevoir » les ordres de l'Empereur ». Osmin averti que l'Eunuque le demandoit, ne douta pas un moment de son malheur. Il parut cependant avec fermeté. « Je vois que c'est ma tête » que tu demandes, dit-il fierement à » son ennemi. Je la donne sans mur- » mure. J'ai désormais assez vécu ; » ce qui me fâche seulement, c'est » de perdre la vie par des mains » si viles, & pour une cause si in- » juste ». A ces mots il tendit le col que l'Eunuque lui coupa ; & laissant le cadavre sanglant dans la salle du Palais, il porta la tête au Haram, spectacle agréable pour la Sultane ambitieuse.

Le Prince Omarcheik apprit avec surprise & avec douleur la destinée de son Gouverneur & de son ami. Il ne doutoit pas d'où partoit un

coup si violent. Il se préparoit à en tirer vengeance, lorsqu'il se trouva lui-même attaqué personnellement d'une maniere qui fit tout appréhender. Tamerlan étant dans son cabinet, on lui annonça qu'un domestique du Prince Omarcheik lui demandoit une audiance particuliere pour une affaire importante. Il y fut admis sur le champ. C'étoit un jeune Eunuque nommé Tacfar qui étoit Echanson du Prince. Il se jetta en entrant aux pieds de l'Empereur, & lui dit, que s'il vouloit lui faire grace de la vie, il lui déclareroit un secret des plus importans au salut de sa personne. Tamerlan l'assura qu'il pouvoit parler hardiment, & qu'il ne lui en arriveroit aucun mal.

« Seigneur, lui dit le perfide Eu-
» nuque, votre vie est en danger, &
» je suis assez malheureux pour avoir
été

» été choisi, comme l'exécuteur de
» la plus noire trahison qui fut ja-
» mais ». L'horreur du crime sem-
bloit lui fermer la bouche & lui cou-
per la parole. L'Empereur l'exhor-
ta à ne lui rien cacher, & à déclarer
en détail toute la conspiration. Le
détestable Tacsar rompant son silen-
ce artificieux, lui déclara que le Prin-
ce Omarcheik l'avoit corrompu par
argent pour lui donner du poison,
dans un festin que ce jeune Prince
devoit donner le lendemain à l'Em-
pereur & aux principaux Seigneurs
au sujet du jour anniversaire de sa
naissance. Tamerlan fut frappé com-
me d'un coup de foudre d'une pa-
reille déclaration. Il se représentoit
un fils aimable, brave & dont la
conduite avoit été jusqu'alors irré-
prochable : mais aussi d'un autre cô-
té faisant réflexion aux fureurs de

l'ambition qu'il connoiſſoit ſi bien lui-même par expérience, il ſongeoit qu'un jeune Prince plein de feu & de la ſoif de régner, pouvoit bien chercher à s'abréger le chemin du Trône par un parricide. Ces réflexions le rendoient penſif & irréſolu, lorſqu'on lui annonça la venue de ſon Grand Viſir Hadgi Seifeddin. Tamerlan ſortant de ſa réverie, confirma en peu de mots à l'Eunuque le pardon de ſon crime en faveur de ſa déclaration. Il lui ordonna ſous peine des plus griefs ſupplices d'être ſecret, & de ne point faire entendre qu'il eût parlé juſqu'à ce qu'il eût pris ſon parti. L'Eunuque étant ſorti, le Viſir entra. « J'ai découvert, Sei-» gneur, dit-il à l'Empereur, qu'il y » a à votre Cour un Perſan inconnu, » & qui ſuivant les apparences, trâme » quelque choſe d'important. Je l'ai

» fait épier & saisir. Il est aux fers, je
» viens de l'interroger. Il m'a avoué
» qu'il étoit envoyé d'Elabeddin Roi
» de Perse auprès du Prince Omar-
» cheik, avec qui effectivement j'ai
» sçu qu'il avoit eu plusieurs confé-
» rences nocturnes ».

» C'en est trop, s'écria l'Empe-
» reur, le perfide en veut à ma vie &
» à ma couronne, puisqu'il entretient
» des intelligences criminelles avec
» mes plus cruels ennemis ». A ces
mots il déclara au Visir ce que l'Eu-
nuque venoit de lui découvrir. Sei-
feddin avoit de la droiture & de la
probité; il estimoit le Prince qu'il
regardoit comme le digne héritier
de la couronne; mais il avoit un zele
infini & un attachement inviolable
pour la personne de l'Empereur. Il
fut frappé d'horreur; mais sa pruden-
ce & sa discrétion le retenoient. Il

représenta à l'Empereur que la conduite du Prince ayant jusqu'alors paru hors de soupçon, il faloit se donner le loisir de considérer toutes choses avant que de le condamner légerement. Tamerlan paroissoit abîmé dans une profonde réverie, partagé tout à la fois entre la tendresse paternelle & le ressentiment d'un parricide. Ayant demeuré longtems en silence, il ordonna enfin au Visir d'aller interroger l'Envoyé Persan, & de venir lui en rendre compte au Haram. En même tems il envoya le Capitaine de ses Gardes arrêter le Prince Omarcheik, & lui ordonna de le garder dans son appartement. Il entra ensuite au Haram.

L'infortunée Impératrice Seraï Mulc Canum ne sçavoit rien de ce qui se trâmoit contre son fils. L'Empereur depuis assez longtems ne la

voyoit plus que par cérémonie. Toute sa tendresse étoit pour la Princesse de Catlan. Après une courte visite à l'Impératrice, où il ne lui dit rien de particulier, il alla s'enfermer dans l'appartement de Begum-Saheb. Elle sçavoit tout ce qui se passoit; mais personne n'entendoit mieux qu'elle à dissimuler ses sentimens. L'Empereur avoit le cœur serré, & cherchoit à soulager ses maux en les racontant. Il en fit bientôt part à la Princesse qui parut dans une surprise extrême. L'Eunuque Achouga fut appellé en tiers de la confidence. Ils feignirent d'abord l'un & l'autre de prendre le parti du Prince; mais ce n'étoit que pour le perdre plus sûrement.

Ils en étoient là lorsqu'on vint avertir l'Empereur que le Grand Visir étoit au Haram, & demandoit

à lui parler. Il y alloit de la vie à tout homme ſans exception d'entrer au Haram ſans un ordre précis du Prince ; mais Seifeddin ne faiſoit en cela qu'exécuter ceux de Tamerlan. On le fit entrer, & l'Empereur lui ordonna de parler, lui faiſant entendre qu'il n'y avoit là perſonne de ſuſpect. « Seigneur, lui dit le Viſir, » je viens d'interroger le Priſonnier » Perſan, je n'en ai pu tirer rien au» tre choſe, ſinon qu'il eſt envoyé du » Sultan Elabeddin auprès du Prin» ce Omarcheik pour quelques af» faires particulieres qui n'ont aucun » rapport au Gouvernement. En » vain je l'ai menacé des plus cruels » tourmens pour lui faire avouer la » vérité, il a toujours perſiſté dans » ſes premieres dépoſitions, & je le » crois effectivement fort innocent de toute entrepriſe contre l'Etat.

» Cela suffit, répondit l'Empereur ;
» avertissez les Emirs de se trouver
» demain matin au Conseil ». Le Visir ayant fait une profonde révérence, se retira. L'Empereur passa la nuit dans le Haram, & acheva d'y prendre les plus funestes résolutions.

Les Emirs s'étant rendus au Conseil de grand matin, l'Empereur y entra habillé de rouge : c'est la coutume des Souverains Mogols de se revétir de cette couleur, lorsqu'ils veulent condamner quelque Seigneur à mort. « Emirs, leur dit-il, peu s'en
» est fallu, qu'un crime détestable
» ne m'ait enlevé à l'Empire & pré-
» cipité au tombeau. La providen-
» ce qui veille au salut des Rois, a seu-
» le travaillé à ma conservation. Je
» vis & je regne pour tirer vengean-
» ce de la plus horrible perfidie qu'on
» puisse imaginer ». Les Emirs cons-

ternés demeuroient dans un profond ſilence, lorſqu'on vit entrer le Prince Omarcheik chargé de chaînes au milieu d'une troupe de Gardes. « Le voici, s'écria l'Empereur, » le voici le traître & le parricide, » qui m'a voulu ravir le Trône & la » vie ».

Le Prince au travers de tout cet appareil ne faiſoit voir ni abattement ni foibleſſe. On appercevoit ſur ſon front cette fermeté modeſte que laiſſe toujours l'innocence au milieu des plus violentes diſgraces. « Seigneur, dit-il, en s'adreſſant à l'Empereur, épargnez un peu plus ceux » qui ont l'honneur de vous appartenir de ſi près. Je n'ai pas vécu juſ» qu'à préſent de maniere à mériter » des titres ſi odieux. La plus grande » partie de ma vie s'eſt paſſée à com» battre ces ennemis avec qui vous

» croyez

» croyez que je suis d'intelligence,
» & quant à vos jours, ils me sont si
» sacrés, que loin de vouloir les abré-
» ger, je souhaiterois pouvoir en
» augmenter la durée aux dépens des
» miens propres ». Ce sont là des dis-
» cours, reprit l'Empereur, voici
» des faits ». A ces mots, on produi-
sit l'Envoyé du Sultan de Perse.
« Prince, reprit Tamerlan, connois-
» sez-vous cet homme? Quelles liai-
» sons secrettes avez-vous avec lui?
» Que veulent dire ces intelligences
» criminelles que vous entretenez
» secretement avec mon ennemi? Il
» est vrai, Seigneur, répondit Omar-
» cheik. Il peut y avoir de l'impru-
» dence & même une apparence de
» faute à entretenir quelque corres-
» pondance avec le Monarque Per-
» san; mais je suis son Allié, il est
» malheureux; j'attendois le moment

» favorable pour fléchir votre colere,
» & pour procurer quelque adoucis-
» sement à son sort ».

« Vous avez le cœur tendre, lui
» répliqua l'Empereur ; voici une
» preuve sensible de la noblesse de
» vos sentimens. Parlez, (continua-
» t-il, en s'adressant à l'Echanson
» Tacsar, qu'on fit entrer en ce mo-
» ment au milieu du Conseil) ; ra-
» contez ici l'ordre & la suite de la
» plus horrible conspiration ». Le
perfide échanson fit la même décla-
ration qu'il avoit faite à l'Empereur
dans son cabinet. Tout le Conseil
frémit ; le Prince seul témoigna plus
d'indignation que de colere. « Je
» reconnois, dit-il, la main d'où
» partent tous ces coups. On s'est
» fait jour au travers de la personne
» du déplorable Osmin pour péné-
» trer plus sûrement jusqu'à moi ; je

» suis une victime depuis longtems
» odieuse; mais on auroit pu se con-
» tenter de ma vie sans attenter à
» mon honneur ».

Le grand Visir ayant pris la parole, & représenté que l'Echanson pouvoit être un traître & un imposteur, cet Eunuque insolent persista; & pour preuve de la vérité de sa déposition, il ajouta qu'on n'avoit qu'à chercher dans la cassette du Prince, & qu'on y trouveroit encore des poisons qui devoient être employés pour ôter la vie à l'Empereur. La cassette ayant été apportée, on y trouva effectivement plusieurs sortes de poisons que la Sultane Begum avoit eu le secret d'y faire glisser. On y trouva encore des lettres contrefaites du Sultan Elabeddin, par lesquelles il paroissoit des indices d'une conspiration prête à écla-

ter. Le Prince leva inutilement les mains au Ciel, ſeul témoin de ſon innocence ; l'Empereur ordonna aux Gardes de le remener dans ſon appartement ; & ſon procès lui ayant été fait ſur ces indices, il fut condamné à perdre la tête, ce qui fut exécuté au moment même, malgré les larmes & les gémiſſemens des Emirs qui ne pûrent jamais fléchir le courroux de l'Empereur.

Il ſeroit inutile de m'arrêter ici à décrire la fureur & le déſeſpoir de l'Impératrice, lorſqu'elle apprit cette funeſte cataſtrophe. Tout le Serrail & toute la Cour étoient dans une confuſion inexprimable. La ſeule Sultane Begum, & ſon confident Acbouga triomphoient en ſecret ; mais le Ciel ne permit pas qu'ils jouîſſent plus longtems du fruit de leurs forfaits. La Princeſſe de Ca-

dan appréhendant que l'Echanſon du Prince ne vînt à les trahir, donna ordre à Acbouga de les en défaire ſecretement. Celui-ci y employa le poiſon ; il ne fut pas aſſez violent pour ôter tout d'un coup la vie à l'Echanſon, qui ſe ſentant défaillir, ne douta pas un moment que ce ne fût la récompenſe dont la vindicative Sultane payoit le crime qu'il venoit de commettre en ſa faveur. Il réſolut de ne pas quitter la vie avant que de lui faire porter une partie de la peine qui étoit dûe à ſes perfidies. Il dreſſa un mémoire qu'il cacheta, & qu'il fit porter au Grand Viſir pour être remis à l'Empereur. Celui-ci l'ayant décacheté en tremblant, y vit avec l'innocence de ſon fils, toutes les horreurs de la trahiſon de la Sultane & de ſon infâme confident. Il ſe leva furieux, & étant entré au

Haram avec le Grand Visir, il fit venir en sa présence la Sultane & Acbouga. Il leur fit lire le mémoire de l'Echanson, à quoi ils n'eurent rien à répliquer. On arracha sur le champ l'Eunuque de sa présence; on l'écorcha vif, & on coupa son corps en pieces. La Sultane fut attachée à un pieu & brûlée vive en présence de toutes les femmes & de tous les Officiers du Serrail : vengeance juste, mais qui ne rendoit pas la vie au Prince innocent que son malheureux pere avoit immolé.

Tant de malheurs domestiques avoient jetté l'Empereur dans l'abattement. Des nouvelles qu'il reçut de Perse l'en retirerent bientôt. Nous avons dit ci-dessus, que le Roi de Perse, Sultan Elabeddin poussé par les conquêtes de Tamerlan, s'étoit réfugié auprès de son cousin Sul-

tan Chahmanſour qui faiſoit ſon ſéjour à Eſtacar, qui eſt l'ancienne Perſepolis, autrefois Capitale de toute la Perſe. Chahmanſour avoit d'abord bien reçu ſon parent fugitif, & l'avoit fait vivre pendant quelque tems à ſa Cour d'une maniere conforme à ſon rang. Mais c'étoit l'ordinaire des Princes de la Maiſon de Muzaffer d'avoir peu de tendreſſe & peu d'humanité. Chahmanſour abuſa bientôt de la confiance que ſon couſin avoit pris en lui. Au lieu de prendre ſa défenſe, il ne penſa qu'à profiter de ſa dépouille. A peine Tamerlan eut-il quitté la Perſe pour ſe retirer dans ſes Etats, que Chahmanſour ayant fait prendre le Sultan Elabeddin, le fit mettre aux fers, & lui fit crever les yeux pour lui ôter toute eſpérance de remonter ſur le Trône. Il le confina enſuite

dans une forteresse,& profitant de la guerre de Russie, qui occupoit Tamerlan, il reprit presque toutes les Places que les Mogols avoient conquises dans la Perse, entr'autres celles de Schiraz & d'Ispahan, qui n'ayant point été fortifiées, étoient toujours au premier occupant.

Ces nouvelles, & surtout celles du cruel traitement fait à Elabeddin, déterminerent Tamerlan à passer encore une fois dans la Perse, & à la subjuguer sans retour. Son armée fut bientôt prête; il rentra dans la Perse au mois d'Avril 1394. Il alla d'abord assiéger l'importante place de Calaasefid une des plus fortes Citadelles de l'Asie. Elle étoit située sur le sommet d'une Montagne fort escarpée, où l'on ne pouvoit monter que par un petit chemin glissant & difficile. Sur le sommet de cette

An 1394.

Montagne, il y a une belle plaine égale & unie par tout, qui a environ une lieue de longueur & autant de largeur. Cette petite plaine est arrosée par tout de ruisseaux & de fontaines qui rendent la terre fertile. On y voit quantité d'arbres fruitiers, des terres cultivées, & de petits bocages remplis de gibier & d'oiseaux. L'agrément de ce lieu avoit invité les Princes de la Maison de Muzaffer à y bâtir quelques Maisons de Plaisance ; mais on avoit encore mieux profité de la force de sa situation pour y construire une Citadelle, qui passoit dans la Perse pour imprenable ; parce qu'on ne croyoit pas, que l'on pût conduire une machine ballistique jusqu'au sommet de cette Montagne, & que le roc trop dur ne pouvoit être entamé par le fer. D'ailleurs le chemin qui conduisoit

au sommet étoit si étroit que cent personnes pouvoient y en arrêter cent mille. C'étoit dans cette Citadelle que Chahmansour avoit confiné le Sultan Elabeddin sous la garde d'un Gouverneur nommé Sadet.

Tamerlan considéra quelque tems la forte situation de cette place. Il étoit accoutumé à ne trouver rien d'impossible. Il ordonna à son Armée d'environner & d'escalader le roc sur lequel Calaasefid étoit située, & au premier signal chacun monta de son côté, sans s'embarrasser des fleches qu'on décochoit du haut de la montagne, ni des pierres énormes qu'on détachoit & qu'on faisoit rouler du haut en bas. La nuit étant survenue pendant les efforts que faisoient les Soldats pour monter toujours plus haut, chacun demeu-

ra dans le lieu où il se trouva. Le lendemain matin les trompettes & les tambours donnerent le signal de recommencer l'attaque. Plusieurs prirent le pic en main, & briserent le rocher. Un Emir nommé Caramed ayant par hazard découvert un passage que faisoit l'ouverture d'un rocher, s'y glissa avec sa brigade, & étant parvenu jusqu'au sommet, il engagea le combat avec un corps de Garde Persan qui fut effrayé de voir sortir ces Tartares comme du centre de la Terre. Caramed arbora la queue de Cheval sur la Montagne; ce qui ayant été apperçu par les Troupes Tartares, elles en furent si animées, que redoublant leurs efforts elles se trouverent en peu de tems maîtresses du sommet. Elles pousserent leur pointe, & s'étant rassemblées autour de la Forteresse, elles y entrerent, & firent d'abord,

main-basse sur toute la garnison. Le Gouverneur Sadet fut pris & mis à mort. Le Sultan Elabeddin que Chahmansour avoit fait aveugler, & qu'il faisoit garder dans cette Citadelle, fut amené à Tamerlan. Il le reçut bien, lui fit présent d'une veste, & d'une ceinture de pierreries, & lui promit de le venger de la cruauté de celui qui l'avoit réduit dans un si déplorable état.

Cependant il eut avis que Chahmansour assembloit son Armée aux environs de Schiraz. Il partagea la sienne en deux corps ; il retint le commandement du premier pour lui, & mit l'autre sous la conduite du Mirza Mehemet Sultan. Les Mirzas Pir Mehemet - Gehanghir & Charoc commandoient les Avant-gardes de chaque corps. Il détacha un corps de coureurs sous la conduite de l'Emir Behram. L'Armée

ſe mit en marche ſur deux colonnes, précédée par le détachement de coureurs; ceux-ci firent bientôt quelque Priſonniers Perſans, par qui l'on apprit que l'Armée de Chahmanſour étoit proche. Elle parut en effet le lendemain rangée dans un fort bel ordre. La Cavalerie étoit armée de jaques de mailles, & de corſelets de velours maillés de fer. Leurs caſques étoient ombragés de pannaches, leurs chevaux couverts d'un caparaçon de groſſes ſoyes, & leurs Enſeignes déployées. Les deux Armées ſe rencontrerent en un lieu nommé Patila, à deux journées de Schiraz. Si-tôt que Chahmanſour eut vû la diſpoſition de l'Armée Tartare, il partagea pareillement la ſienne en deux corps, chacun couvert par une avant-garde. Les deux Armées reſterent une journée entiere

à la vûe l'une de l'autre, chacune attendant que l'Ennemi commençât l'attaque. Enfin Chahmanſour s'y détermina le premier. Un vendredi à l'heure de la priere des Muſulmans, il s'avança à la tête d'un corps de cinquante mille hommes, & vint fondre ſur l'Avant-garde Tartare. Son attaque fut ſi vive & ſi bruſque, qu'il bouleverſa toute cette Avant-garde, & l'ayant pénétrée, il alla occuper une hauteur qui dominoit ſur l'Armée Tartare. Maître de ce poſte avantageux, il y prit un moment haleine avec ſes Troupes & révint comme un Lion tomber ſur le corps de bataille au milieu duquel étoit Tamerlan donnant ſes ordres pour arrêter les progrès du Monarque Perſan.

Chahmanſour voyant un ſi beau commencement, chargea vigoureuſement le corps de bataille qu'il en-

tama. Il pénétra juſqu'à Tamerlan : celui-ci le voyant venir droit à lui, voulut prendre ſa lance pour l'arrêter; mais il ne la trouva plus, ſon Ecuyer qui l'avoit en garde, avoit été ſi rudement pouſſé, qu'il avoit été réduit à fuir pour ſauver ſa vie. Le Monarque Tartare ne voyoit plus même autour de lui qu'environ quinze perſonnes; tout le reſte ou étoit diſſipé ou combattoit ailleurs. Il attendit cependant Chahmanſour avec fermeté. Celui-ci s'avançant le cimeterre haut en déchargea un peſant coup ſur le caſque de l'Empereur. Le cimeterre ne fit que gliſſer le long des armes, ſans lui faire aucun mal. Un Emir qui ſe trouva proche de l'Empereur, voyant que Chahmanſour alloit redoubler, mit promtement ſon bouclier ſur la tête de l'Empereur, & lui ſauva la vie,

qu'il étoit ſur le point de perdre.
Pluſieurs Tartares étant accourus au bruit du danger de l'Empereur, ſe rallierent auprès de ſa perſonne, & obligerent le Monarque Perſan à tourner ſes armes d'un autre côté. Jamais Tamerlan ne courut un ſi grand danger.

Son Armée combattoit ailleurs avec plus de ſuccès. Le Mirza Mehemet Sultan qui avoit attaqué l'aîle droite de l'Armée de Perſe, la pouſſa ſi fierement qu'elle plia; le Mirza Pir Mehemet-Geanghir en avoit fait autant à l'aîle gauche. Chahmanſour avoit été malheureux par tout où il ne s'étoit pas trouvé, & heureux contre le ſeul Tamerlan; au lieu qu'il ſembloit que le malheur & le danger ſe fuſſent attachés en cette journée à la perſonne de Tamerlan ſeul. Le plus brillant exploit de cet-
te

te bataille fut fait par le Mirza Charroc dernier des fils de l'Empereur, jeune Prince qui avoit à peine atteint sa dix-huitiéme année. Il rencontra Chahmansour, qui après avoir été repoussé du corps de bataille, s'étoit attaché à un gros d'Infanterie qu'il avoit mis en desordre. Le jeune Prince courut à lui, & lui lança une javeline qui ne fit que lui effleurer l'épaule. Chahmansour passoit outre, semblant mépriser la jeunesse de son ennemi; mais le Mirza ayant tiré son cimetere, s'avance fierement au-devant du Monarque Persan. Celui-ci voyant qu'il y alloit de la vie, se mit en défense: il se fit-là un combat particulier qui dura près d'un demi-quart d'heure. Ces deux vaillans Princes se donnoient des coups pesans qui leur tirerent le sang par diverses blessures. Enfin,

le Prince Tartare ayant coupé d'un revers les courroyes du casque de son ennemi, & lui ayant fait une grande blessure à la gorge, celui-ci chancella, & le Mirza l'ayant abattu à ses pieds, lui coupa la tête, qu'il alla porter toute sanglante à l'Empereur son pere. « Seigneur, (lui dit-il, en la jettant à ses pieds) » puissent les têtes de vos ennemis » être foulées à vos pieds comme » celle de l'orgueilleux Mansour. » La nouvelle de cette défaite s'étant répandue dans les deux Armées, celle des Perses, qui jusques-là avoit combattu vaillamment, lâcha pié, & fut entierement rompue par les Tartares.

Le fruit de cette importante victoire, fut la réduction entiere de la Perse. Schiras, Ispahan & Estacar, se hâterent d'implorer la clémence

du Vainqueur. Tous les Princes de la Maison de Muzaffer, qui survécurent à la journée de Patila, vinrent rendre leurs hommages à l'Empereur. Tout le peuple Persan, qui depuis plus d'un siecle étoit la victime de l'ambition de ces Princes qui se faisoient des guerres continuelles, & qui tenoient tout le pays dans l'oppression; tous les Persans, dis-je, irrités demanderent, que ces Princes fussent exterminés: peut-être furent-ils poussés sous main à faire cette demande. Tamerlan qui avoit formé le dessein de réunir cette puissante Monarchie à sa domination, & de la donner à gouverner à des Princes de sa Maison, étoit bien-aise de n'y laisser aucun prétendant à la Couronne. Il les fit donc tous massacrer sous prétexte des cruautés qu'ils exerçoient depuis long-tems

dans l'Etat. Et en effet, pour ôter aux peuples l'occasion & l'envie de se soulever, il donna au Mirza Mirancha l'investiture de tout le pays d'Iran. Ce pays comprenoit les Royaumes d'Azerbijane ou des Medes, de Rey, de Derbend, de Chirvan, de Ghilan, avec leurs dépendances & pays adjacens jusqu'à la Romanie sur les frontieres du pays des Ottomans. Pour lui il tourna ses vûes du côté de la Mesopotamie, & entreprit d'aller investir Bagdad.

Cette Ville a passé long-tems pour être la fameuse Babylone. Elle en est cependant éloignée de quinze lieues ; Babylone étoit sur l'Euphrate, & Bagdad est sur le Tigre. Elle fut bâtie sur les ruines de l'ancienne Seleucie, par Abousafer Almansor second Calife de la Maison des Abbasides, l'an de grace 757.

Elle avoit été pendant près de cinq cens ans le Siege des Califes, qui avoient pris plaisir à l'orner & à la fortifier, jusqu'à l'an 1256. qu'elle fut prise par Houlacou Can, petit-fils de Genghiscan qui tua le dernier des Califes Abbasides nommé Mustasem Billah, & extirpa le Califat qui avoit duré six cens ans. Bagdad avoit depuis ce tems-là demeuré entre les mains des Mogols; & Ahmed Gelaïr qui en étoit Souverain, étoit un des descendans d'Houlacou; mais il étoit de la faction du Belier noir, & d'ailleurs Tamerlan qui marchoit à grands pas à la Monarchie universelle de l'Asie, n'avoit d'autre attention qu'à ce qui pouvoit l'y faire parvenir.

Son dessein étoit de surprendre le Sultan de Bagdad dans la Capitale qu'il sçavoit n'être point forti-

fuyoient les Tartares. On lia la lettre à l'ordinaire ſous l'aîle du pigeon qui ne manqua pas de prendre ſon vol du côté de Bagdad, où il ſe rendit à ſon colombier. On porta auſſitôt la lettre au Sultan Ahmed, dont l'eſprit inquietté par le premier avis, ſe tranquiliſa un peu par le ſecond. Cependant, appréhendant la ſurpriſe, il fit paſſer de l'autre côté du Tigre ſes meubles & ſes effets les plus précieux.

Tamerlan arriva à la vûe de Bagdad le dixiéme d'Octobre. Le Sultan Ahmed, que le premier avis tenoit toujours alerte, en étoit déja parti; & après avoir paſſé le Tigre, il en avoit fait rompre le pont, briſer & couler bas tous les bateaux. Les Tartares entrerent ſans réſiſtance dans Bagdad, & ne s'embarraſſant ni de pont ni de bateaux, ſe jetterent

jetterent à la nâge dans le Tigre un des plus rapides fleuves du monde. Ils le traverſerent avec l'étonnement incroyable des Habitans qui n'avoient jamais rien vû de pareil. Un Emir ayant trouvé la Galiote Royale du Sultan, l'amena, & Tamerlan s'en ſervit pour ſe rendre de l'autre côté du Tigre. Les Tartares qui avoient paſſé ce fleuve, ſe mirent à la pourſuite du Sultan Ahmed. L'Empereur le ſuivit lui-même pendant près d'une journée. Cependant vaincu par les inſtances de ſes Généraux qui lui promirent de lui amener le Sultan mort ou vif, il retourna à Bagdad prendre un peu de repos. Pendant qu'il logeoit dans le Palais des Califes, & qu'il faiſoit ramaſſer par ſes Officiers tous les tréſors d'une Ville ſi opulente, les Emirs marchoient jour & nuit. Ils arriverent

enfin au bord de l'Eufrate, que le Sultan Ahmed venoit de paſſer après en avoir rompu le pont, & coulé à fond les bateaux. Il avoit pris le chemin de Damas par la route de Kerbela, plaine fameuſe par la mort de l'Iman Huſſein petit-fils de l'impoſteur Mahomet, qui y fut maſſacré par Yeſide fils de Maavia, premier Calife de la Maiſon des Ommiades.

Les Emirs arrivés ſur le bord de l'Eufrate, délibérerent s'ils le paſſeroient à la nage, comme ils avoient fait le Tigre. La plûpart furent d'avis de cotoyer le fleuve juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé un endroit propre à faire paſſer les troupes ſans riſque. Ce retardement fut le ſalut du Sultan. Les Tartares ayant perdu quelquc tems à trouver des barques, il eut le loiſir de mettre ſa perſonne à couvert. Cependant ceux-ci firent

tant de diligence, qu'ils atteignirent tout ſon bagage, & s'emparerent de ſes meubles, de ſes tentes, de ſes pavillons, & de ſon argent.

Pendant que la plûpart des Cavaliers du détachement dont les chevaux étoient outrés d'une ſi longue courſe, ſe tiennent à la Garde du bagage, quarante cinq Emirs, preſque tous Officiers Généraux bien montés, continuent à pourſuivre le Sultan qui ne pouvoit pas être fort éloigné. En effet ils le joignirent dans la plaine de Kerbela. Il avoit avec lui près de deux mille Cavaliers. Cent d'entr'eux voyant les Tartares accourir, tournerent bride & fondirent ſur eux l'épée à la main, tandis que le gros pourſuivoit ſa route. Les Emirs furent obligés de ſe défendre; mais les Cavaliers du Sultan ayant fait une eſcarmou-

che, coururent au galop rejoindre le gros. Ils firent cette manœuvre quatre ou cinq fois à divers intervalles; ce qui donnoit toujours le loisir au Sultan de gagner de l'avance, jusqu'à ce qu'enfin il se mit tout-à-fait à couvert de leur poursuite.

Un Emir Tartare fit dans cette occasion une action de générosité peu commune, & qui mérite d'être transmise à la postérité. La chaleur étoit excessive, & la plaine de Kerbela fort seche. Deux Emirs cruellement fatigués de la soif, avoient envoyé leurs gens pour tâcher de leur trouver de l'Eau. Ils y employerent beaucoup de tems, & ne trouverent que deux petits vases d'eau qu'ils apporterent. Aïbadge Aglen, l'un des deux Emirs, en but une sans pour cela se sentir désaltéré. Il dit à l'au-

tre Emir nommé Gelal Hamid : « Je » ſuis sûr de mourir de ſoif, à moins » que par un excès de généroſité, tu » ne me donnes cet autre pot qui eſt » pour toi ». Celui-ci ayant réfléchi un moment lui répliqua : « Je ſçai » qu'en vous cédant cette eau, ma » vie eſt en danger ; mais je la ſacri- » fie volontiers pour ſauver la vôtre, » à condition que vous raconterez » cette action aux gens de ma Hor- » de, & que vous en informerez » l'Empereur, afin que la renom- » mée d'une action ſi charitable con- » ſerve le ſouvenir de mon nom à » la poſtérité ». L'Emir n'eut pas de peine à y conſentir. Il vuida le vaſe, & ſe trouva entierement ſoulagé. Gelal Hamid ne mourut pas. Il eut le tems de retrouver l'Eufrate ou il ſe déſaltéra. Cette action fut fort louée à la Cour de Tamerlan qui

donna de grandes récompenses à Gelal dont le nom devint encore plus célebre parmi les Tartares.

Tamerlan demeura pendant trois mois à Bagdad occupé à recueillir les dépouilles du Sultan fugitif, & à recevoir les hommages des petits Souverains des environs. Ses Généraux répandus dans le Diarbekir, soumettoient les Villes situées sur l'Eufrate & sur le Tigre, à l'exception de la forte place de Merdin, qui se soutint malgré l'effort des armes Tartares. Elle auroit cependant subi la destinée des autres Villes de la Mésopotamie sans la résolution subite que prit l'Empereur de repasser dans la Georgie & dans la Colchide.

Nous avons vu dans la premiere expédition de l'Empereur Tartare en Colchide, que tout ce pays & les

divers Royaumes qu'il renferme, avoient ſubi la Loi que Tamerlan avoit voulu lui impoſer. Il avoit rendu le Royaume de Georgie à Malek Hippocrate Prince de Téflis, qui par une lâche complaiſance pour le Souverain Tartare, avoit abjuré la Religion Chrétienne, & avoit fait entierement profeſſion du Mahométiſme. Autant que ce changement avoit été agréable aux Tartares, autant avoit-il déplu aux Géorgiens ſes ſujets, aſſez mauvais Chrétiens pour la pratique, mais ennemis jurés du Mahométiſme. Ils conçurent dès ce moment pour lui un mépris & une haine qni occaſionnerent de ſanglantes révolutions dans tout cet état.

Malek qui étoit déja ſur l'âge, avoit épouſé depuis quelques années

une jeune Princesse, qui étoit fille du Roi des Immirettes & nommée Parisatis. Elle étoit belle, comme le sont presque toutes les Georgiennes. Malek en étoit idolâtre; mais la disproportion d'âge avoit inspiré beaucoup d'aversion à la jeune Princesse pour le vieux Roi son époux. Il y avoit depuis quelque tems à la Cour de Georgie un jeune Prince nommé Janibec; il étoit fils du Roi de Guriel à qui le Roi de Mingrelie avoit ôté les Etats. Après lui avoir fait crever les yeux, il l'avoit enfermé dans une Citadelle où il le retenoit prisonnier. Son fils avoit eu assez de bonheur pour se soustraire au pouvoir du Roi de Mingrelie. Il étoit venu implorer le secours & la protection du Roi de Géorgie qui vivoit depuis longtems en mauvaise

intelligence avec le Mingrelien.

Janibec étoit bienfait & malheureux. La jeune Parisatis crut d'abord ne sentir pour lui que de la compassion, mais il se trouva bientôt que c'étoit l'amour le plus violent. Le Prince de Guriel ne fut pas longtems à s'en appercevoir ; il en profita pour ses intérêts. Malek poussé par sa femme, déclara la guerre au Roi de Migrelie, & donna le commandement des Troupes à Janibec. Ce jeune Prince battit le Mingrelien, & l'obligea à lui rendre son pere & son état de Guriel, dont il fut couronné Roi. L'aveuglement rendoit son pere incapable de gouverner. Janibec peu sensible à ces bienfaits, ne les reconnut que par l'outrage le plus sanglant. Il enleva la femme de Malek, & fit soulever

toute la Georgie contre le Souverain, devenu odieux pour son changement de Religion.

Malek au desespoir, s'adressa au Roy des Immirettes son beau-pere. Celui-ci n'approuva point son Apostasie; mais il approuva encore moins la conduite de sa fille. Il se mit à la tête d'une Armée, & vint avec le Roi de Georgie fondre sur les Etats du nouveau Roi de Guriel, & le poussa si vertement, qu'il l'obligea de se sauver avec sa femme dans les Etats du Roi de Mingrelie, la nécessité lui faisant oublier que ce Prince avoit été son plus cruel ennemi. Ce Roi, qui s'appelloit George, le reçut assez bien; & dans le dessein de profiter de l'occasion pour se venger du Roi de Georgie son ennemi, il fit esperer à

Janibec d'embrasser ses intérêts.

Le Roi de Mingrelie avoit une fille nommée Ariane ; il fit secretement proposer au Prince de Guriel de l'épouser. Parisatis étoit un obstacle ; elle n'abandonnoit point Janibec, dont même elle avoit un fils. Celui-ci pressé par le Roi de Mingrelie, dont ses intérêts dépendoient entierement, feignit des remords, & fit entendre à la Reine de Georgie que sa conscience ne lui permettoit pas de retenir la femme d'autrui, & de continuer un commerce qui causoit un scandale public dans une Cour qu'il avoit tant d'intérêt de ménager. Parisatis sçavoit dissimuler. Elle fit semblant d'approuver les raisons du Prince de Guriel, & fit tous les préparatifs pour s'en retourner en Georgie. Les

nôces ſe firent ſans obſtacle. Mais avant que de partir, la cruelle Reine aſſaſſina de ſa main le Prince de Guriel & ſa nouvelle épouſe pendant la nuit. Elle y joignit le fils qu'elle avoit eu de Janibec; & après avoir donné à la Colchide le tragique ſpectacle d'une nouvelle Medée, elle trouva le moyen de s'enfuir dans ſes Etats. Elle y fut reçûe avec empreſſement en qualité d'ennemie irréconciliable de ſon époux. Cependant la guerre ne laiſſa pas de s'allumer entre les quatre Etats de la Colchide.

George Roi de Mingrelie, avec le Prince des Abcas, ſe mit en campagne contre le Roi des Immirettes, & ſon gendre Malek Roi de Georgie. Ils ſe rencontrerent près de la riviere du Cor ou du Cyrus. Il y

eut une ſanglante bataille où le Mingrelien fut vaincu. Malek voulut profiter de cette victoire, pour rentrer dans ſes Etats. Il ne doutoit pas qu'il n'en vînt aiſément à bout, n'ayant à combattre que contre une femme que le remords de ſes crimes devoit troubler : mais Pariſatis avoit plus de fermeté qu'il ne s'imaginoit. Prête à ſe voir ſur les bras ſon pere & ſon mari, elle fit aſſembler les Etats du Royaume. Le Clergé y tenoit le premier rang. Le chef de la Religion s'appelle le Catholicos, & ſon autorité y eſt ſouverainement reſpectée. Les Etats s'aſſemblerent à Teflis Capitale de la Georgie. Le Catholicos ouvrit la ſéance par un diſcours fort patétique. Il invectiva de toutes ſes forces contre l'Apoſtaſie du Roi Ma-

lek, & déclara que tous les Georgiens étoient libres du ferment qu'on lui avoit fait. Son difcours fut reçu avec applaudiffement. Tout avoit déja été concerté entre le Catholicos & la Reine. Les Etats la prierent de fe charger du Gouvernement. Elle fit plus, elle fe mit à la tête des Armées, faifant porter un Etendart où elle avoit fait écrire en lettres d'or, *Pour la Foi & pour la Religion.*

Il y eut un empreffement incroyable des peuples furieux contre le Mahométifme, pour groffir cette Armée. Les deux Rois s'étant avancés du côté de Teflis, cette Reine guerriere fortit avec fon Armée audevant d'eux. La bataille fe donna dans la plaine à la vûe de Teflis. Les deux Rois y furent battus fans

espoir de se relever. Le Mingrelien retourna chez lui, & Malek à peine échapé ne crut point trouver de meilleure ressource que d'aller implorer la protection de Tamerlan à qui il avoit sacrifié sa Religion ; ce qui avoit occasionné tous ses malheurs. Tamerlan le reçut comme un ami & un illustre persécuté. Sa haine toujours violente contre la Religion Catholique, lui fit embrasser avec chaleur les intérêts d'un Roi son Tributaire & son Vassal. Ainsi après avoir donné quelqu'arrangement aux affaires du Diarbekir, il partit pour la Georgie, à la tête de toute son Armée.

La nouvelle de son approche jetta la terreur dans toute la Colchide. On se souvenoit encore de toutes les barbaries exercées par les Tar-

tares dans la premiere expédition. La Reine de Georgie dépêcha promptement des Ambaſſadeurs à tous les Princes de la Colchide, pour tâcher de les réunir contre l'ennemi commun. Elle y réuſſit; la Ligue fut conclue, & chacun envoya ſon contingent en Georgie, où ſe devoit faire le premier effort de l'Armée Tartare.

La courageuſe Reine s'étant miſe à la tête de toutes ces Troupes, ſortit de Teflis, & eut la hardieſſe de préſenter la bataille à Tamerlan. Sa témérité n'eut pas un heureux ſuccès: ſes Troupes furent taillées en pieces, & elle fut réduite à ſe jetter dans Teflis. L'Armée Tartare l'y aſſiégea. Quoique cette Ville ne fût guéres plus fortifiée que la premiere fois qu'elle avoit été priſe par Tamerlan;

merlan, elle se défendit cependant mieux. Parisatis se prêtoit à tout. Elle encourageoit les habitans par l'appréhension de retomber une seconde fois sous le joug Mahométan. La Ville soutint plusieurs assauts. Le Roi Malek qui étoit dans l'Armée Tartare, pressoit le Siége le plus vigoureusement de tous. Le désir de se venger de ses sujets rébeles & d'une femme infidelle, lui inspiroit plus de fermeté pour attaquer sa Capitale, qu'il n'en avoit eu autrefois pour la défendre; mais son zéle lui devint funeste. S'étant un jour trop avancé dans une attaque, il fut pris par ses sujets. On le conduisit à la Reine. Elle lui reprocha fiérement son Apostasie qui causoit tant de maux à ses sujets. « Je sçai » ajouta-t-elle, qu'il me faudra pé-

» rir, & que nous allons tomber en-
» tre les mains des Tartares ; mais
» vous n'aurez pas du moins le plai-
» ſir de triompher de nos diſgra-
» ces. » Le Conſeil ayant déclaré
le malheureux Roi ennemi capital
de l'Etat, il fut condamné à perdre
la tête, ce qui fut exécuté.

Tamerlan en fureur, ne put di-
gérer cet affront. Il ordonna ſur le
champ un aſſaut général. La Ville
fut emportée. On y exerça toutes
les cruautés imaginables. La Reine
fut priſe & préſentée à Tamerlan.
Elle étoit encore belle & jeune.
Cet Empereur qui aimoit les ca-
racteres extraordinaires, la regarda
avec admiration; il lui fit propoſer
de changer de Religion, lui pro-
mettant de lui donner la premiere
place parmi ſes femmes. La Reine

de Géorgie, cruelle & ambitieuſe, n'avoit pas vécu d'une maniere digne de la Religion qu'elle profeſſoit. Mais elle n'étoit pas la premiere en qui les mœurs ne décident de rien pour la créance. Elle reſta ferme dans la ſienne. Tamerlan qui craignoit un génie de ce caractere, la fit ſecrettement mourir.

Les Princes de Colchide n'avoient plus d'autre reſſource que leurs montagnes eſcarpées ; mais Tamerlan qui avoit déja une fois parcouru le Mont Caucaſe en victorieux, ſe préparoit à les faire repentir de leur témérité. Il attaqua d'abord George Roi de Mingrelie. Ce Prince avoit une Forteresſe nommée Bil, ſur un des ſommets du Caucaſe, où il paroiſſoit preſqu'impoſſible de monter. Cepen-

qui étoit à l'arriere-garde & n'avoit point encore paſſé, apprenant le danger où étoient ſes gens, ordonna au Touman des Mécrites qui n'étoit pas dans le défilé, de grimper ſur les hauteurs où les Colchidiens étoient poſtés. Les Mécrites auſſi legers que des chevreuils, eurent bientôt gagné la hauteur, & attaquant les ennemis, les obligerent à quitter priſe. L'Armée ainſi délivrée d'une ſi fâcheuſe extrémité, paſſa le défilé après une perte aſſez conſidérable.

Les Tartares ſe répandirent comme un torrent dans les petits Etats des Immiretes & de Guriel, & y firent les mêmes ravages que dans la Mingrelie. Les Rois de Colchide fuyoient de place en place. Ils ſe renfermerent enfin dans la Forteresſe de Taous. Elle étoit ſituée ſur

la cime du Mont Alburs (c'eſt-à-dire du Caucaſe) iſolée de toutes parts, & environnée de précipices affreux. On n'appercevoit aucun ſentier pour y parvenir. Les Mécrites eux-mêmes ne voyoient guéres de moyen de pouvoir l'attaquer. Tamerlan fit faire quantité d'échelles qu'il fit attacher l'une au bout de l'autre. Elles ſervoient aux Soldats à deſcendre dans les précipices qui iſoloient la Fortereſſe. Les Mécrites deſcendus dans les précipices, montoient enſuite ſur la Montagne avec des crocs & quelques échelles. Les Colchidiens enfermés dans la Fortereſſe, en tuerent quantité à coups de fleches & de pierres. Mais enfin la hardieſſe prévalut. Les Tartares excités par la préſence de leur Empereur, deſcendoient en ſi gran-

de quantité, & montoient enſuite avec tant de furie, que les Colchidiens étonnés, ceſſerent de ſe défendre, & furent enfin forcés dans leur Citadelle. Les deux Rois des Immirettes & de Guriel, furent pris & mis à mort. Telle fut la ſeconde expédition de Tamerlan dans la Colchide.



HISTOIRE



HISTOIRE DE TAMERLAN,

LIVRE SIXIE'ME.

LA Cour de Samarcande fut pendant l'hiver suivant la plus brillante de l'Asie. Tamerlan s'y étant rendu après son expédition de la Colchide & de Bagdad, y fut suivi par une infinité de Princes ses Vassaux, & par divers Ambassadeurs envoyés pour implorer la protection de l'Empereur, ou pour ménager son alliance & détourner ses armes. L'Empereur administroit la Justice, poliçoit son Empire, bâtissoit des

Palais, rétabliſſoit des Moſquées, fondoit des Colleges, donnoit des Spectacles, & diſtribuoit des récompenſes. Mais au milieu de ces occupations politiques & pacifiques, ſon génie ambitieux rouloit les plus immenſes projets. La Chine & les Indes offroient une vaſte carriere à ſes déſirs. Il ne ſçavoit encore pour laquelle des deux conquêtes il ſe détermineroit, lorſqu'une Ambaſſade célébre de la Reine & des Etats d'Ormus, fixerent ſon indétermination en faveur de l'expédition des Indes.

Ormus eſt une Iſle à l'entrée du Golfe Perſique. Elle formoit avec le pays de Lar, ſitué au Midi de la Perſe, un Royaume conſidérable, qui depuis a été réduit ſous la domination Perſane. Ce Royaume au tems de Tamerlan étoit gouverné

par une Reine nommée Beghisi Catoun. Elle étoit demeurée veuve de bonne-heure, & n'avoit eu du Roi son époux qu'une Princesse encore au berceau. Après la mort du Roi son pere, la Reine en avoit eu la Tutelle, aussi-bien que la Régence du Royaume. Jamais Minorité n'avoit été plus agitée par des guerres de Religion qui mettoient le Royaume sur le bord du précipice. Il avoit besoin d'un bras puissant pour le relever. La Reine & les Etats n'avoient jugé rien de plus à propos que de s'adresser à Tamerlan. On venoit lui offrir la Princesse héritiere d'Ormus pour un des Princes ses enfans. La dot n'étoit pas indigne d'un Prince Mogol; mais ce devoit être pour le Prince à qui on l'offroit une conquête plûtôt qu'un present.

La Religion de l'imposteur Mahomet, dès les commencemens de son établissement, s'étoit partagée en deux Sectes principales : la premiere est des Sunnis, qui suivent Omar beau-frere du faux Prophete ; la seconde des Sciaas, qui font profession de révérer Hussein un de ses gendres. Outre les diverses manieres d'interprêter l'Alcoran, & la difference dans les pratiques Musulmanes qui les divise, le dogme de la prédestination absolue est un point fondamental de division entre eux. Quoique les deux Sectes en conviennent pour le fond, suivant la doctrine clairement enseignée par Mahomet, les conclusions que chacune tire sont fort opposées. Les Sunnis, Prédestinatiens moderés, n'en croyent pas l'homme moins libre dans toutes ses actions : ainsi

convaincus que l'homme peut librement se déterminer, soit au bien, soit au mal, ils exhortent à la fuite du crime & à la pratique de la vertu. Ils croyent dignes de blâme ou de châtiment ceux qui s'abandonnent à des actions criminelles. Les Sciaas, Prédestinatiens plus rigides, & raisonnant peut-être plus conséquemment au principe dont les deux Sectes conviennent, croyent l'homme destitué de toute vraie liberté intérieure, & poussé par un destin inévitable aux bonnes ou aux mauvaises actions. Suivant ce dogme affreux, ils n'ont ni grande estime pour les actions les plus vertueuses, ni beaucoup de scrupule sur les plus grands crimes, pour lesquels ils ne demandent de réserve qu'autant que l'honneur & l'intérêt pourroient en souffrir.

Ils n'ont garde cependant d'avouer publiquement ces conſéquences, dont même ils n'enſeignent le ſecret qu'aux parfaits. Ils affectent d'ailleurs une rigidité extraordinaire dans la morale, & une auſterité apparente de mœurs, relevée par une infinité d'obſervances, qui les font paſſer pour les plus fervens dans le Muſulmaniſme. Ils ne forment point extérieurement un Corps ſéparé du commun des Mahométans; & lorſqu'ils ſe trouvent dans un pays où les Sunnis ſont dominans, ils ne ſe font aucun ſcrupule de trahir leur croyance & de diſſimuler leurs ſentimens. L'Empire de Perſe eſt plein de Sciaas, & leur Secte y eſt la dominante.

Depuis l'établiſſement de la Religion de Mahomet dans les Royaumes de Lar & d'Ormus, la Secte

des Sunnis y avoit été conſtamment ſuivie juſqu'au tems où commença de regner l'Ayeul de la jeune Princeſſe héritiere de ces Etats. Un vieillard nommé Iſmael, Perſan de Nation, & qui avoit été long-tems Santon, paſſa dans le Royaume d'Ormus avec quelques-uns de ſes diſciples, tous élevés comme leur Maître dans la Secte des Sciaas. Ce Santon étoit un habile impoſteur. Il avoit l'air vénérable, dévot & mortifié. Il parloit avec agrément, & paſſoit pour profond dans la Theologie Muſulmane. Il prêchoit avec éloquence; il étoit ſoutenu par un petit nombre choiſi de diſciples, gens de mérite, & qui prônoient ſans ceſſe leur Maître, comme un homme conſommé en doctrine & en piété.

Le Roi d'Ormus étoit alors en

guerre avec le Prince de Lar, dont il conquit les Etats. Ses occupations guerrieres ne lui permirent pas d'avoir toute l'attention néceſſaire à la conduite des Novateurs, qui ſe firent un parti nombreux. Il ouvrit les yeux ſur la fin de ſes jours, & ſur les repréſentations des Gens de la loi, il défendit d'enſeigner les nouveaux dogmes dans ſes Etats. Il avoit aſſez d'autorité pour tenir la main à ſes Ordonnances : mais la mort l'ayant enlevé, & le regne de ſon fils ayant été court, le parti proſcrit qui s'étoit toujours fortifié en ſecret, ſe trouva ſous la Régence de Beghiſi Catoun en état de lever la tête & de ſe faire appréhender.

La Regente étoit une Princeſſe d'un grand mérite, mais curieuſe, peu attachée à ſa Religion, & uniquement occupée à conſerver ſon



autorité. Sa Cour étoit partagée par les différentes opinions. Les Grands de l'Etat, avides de nouveautés, s'en servoient pour fomenter leurs entreprises. La Regente, qui dans le fond ne se soucioit ni de l'un ni de l'autre parti, voyant la Religion devenue une affaire d'Etat, ne songeoit qu'à balancer l'un par l'autre, tantôt Sunnis, & tantôt Sciaas, suivant qu'elle le jugeoit nécessaire à ses intérêts : conduite qui ne contentant aucun des deux partis, la fit tomber par la suite dans un mépris général.

Les Sciaas voyant leur Secte dans une haute considération, crurent qu'il étoit tems d'éclater. Jusqu'alors confondus avec les Sunnis, ils ne faisoient extérieurement qu'un même corps. Ils n'étoient admis aux Charges & aux Dignités, qu'en fai-

ſant profeſſion de la Religion dominante. Les faux ſermens ne gênoient point les *parfaits :* mais le commun ſe trouvoit embarraſſé. Les Sciaas ſe jugeant en état de donner à leur Corps une forme ſtable, préſenterent une Requête à la Regente. Ils demandoient, qu'en dérogeant à l'Ordonnance du feu Roi, la profeſſion ouverte de la Secte des Sciaas fût permiſe; que ce titre ne fût plus un ſujet d'excluſion pour les Charges publiques ; & qu'enfin on leur cedât quelque Moſquée pour y célébrer l'Office, ſuivant les Rits d'Ali & de Huſſein. Cette Requête étoit ſignée par un grand nombre de perſonnes conſiderables, parmi leſquelles on voyoit des Princes, des Sénateurs, & même quelques Imans, & des Docteurs de la Loi.

Cette Requête allarma la Regente, parce qu'elle étoit trop hardie & peu respectueuse à l'autorité Royale. Elle la renvoya au Conseil. Les Sciaas l'avoient bien prévû. Il y eut de violentes contestations dans le Conseil, dont une partie avoit été gagnée. Mais la conclusion fut, qu'il falloit ceder au tems, & accorder quelque chose à la qualité & au grand nombre des Sectaires. Il y eut en conséquence un Arrêt en leur faveur, qui fut une époque fameuse : marque éternelle de la foiblesse du Gouvernement, & tout-à-fait funeste à sa tranquilité.

Le Sedre eut beau faire ses représentations & fulminer contre les Sectaires. Ses foudres peu soutenus par l'autorité Royale ne portoient que de vains coups. Les Sciaas

triomphoient; mais leurs ſuccès les rendirent inſolens. Ils ceſſerent d'avoir les ménagemens, qui juſqu'alors leur avoient ſi bien réuſſi. Ils voulurent en conſéquence de l'Arrêt, s'emparer par force d'une Moſquée dans Ormus, que le Sedre ne vouloit point leur céder. La patience des Sunnis pouſſée à bout, ne put tenir contre un pareil attentat. On prit les armes de toutes parts. La guerre civile s'alluma. Les deux partis ſe traiterent mutuellement avec la derniere inhumanité, & tout le Royaume d'Ormus fut dans peu de tems en combuſtion. Les Sectaires s'étoient emparés de quantité de Villes où ils ſe fortifioient, & qu'ils retenoient ſous le titre de garentie & de places de ſûreté. La Régence étoit peu reſpectée, & les Sciaas puiſſans dans le Conſeil, parloient

de faire épouser la Princesse héritiere du Royaume à quelque Prince de leur Secte. Il y eut même à ce sujet une conspiration qui pensa réussir : il s'agissoit d'enlever la Régente & sa fille. La Régente se repentant trop tard de ses faux ménagemens, crut ne rien faire de mieux, que de se donner un gendre capable de se faire respecter, & de remetter l'autorité Royale dans son premier lustre.

Tel étoit le sujet de l'Ambassade qu'elle envoyoit à la Cour de l'Empereur qui faisoit ouvertement profession de la Religion des Sunnis. Les Ambassadeurs furent bien reçus. Le Mirza Mirancha fut destiné pour époux à la jeune Reine d'Ormus. L'Empereur lui donna cinquante mille hommes pour mettre les Sectaires à la raison, & lui-même se dé-

termina à marcher dans les Indes pour ne pas trop s'éloigner de l'expédition d'Ormus. Nous nous dispenserons de suivre le Mirza qui étant arrivé dans le Royaume, fit bientôt changer de face aux affaires. Il épousa la jeune Reine, extermina les Sciaas, & remit le Royaume dans sa premiere splendeur.

L'entreprise sur les Indes étoit d'une toute autre conséquence que celle d'Ormus. L'Empereur s'y préparoit par l'augmentation de ses troupes, que les guerres continuelles avoient considérablement diminuées. Il se vit bientôt à la tête d'une armée formidable, composée de cent mille hommes de pied & de deux cens mille Cavaliers, troupes pour la plûpart agguéries & fieres d'un si grand nombre de conquêtes. Le Prince Pir Mehemet Geanghir,

Gouverneur du Cabuleſtan, de Cachemire, & de preſque tout le Pays qui s'étend depuis la frontiere de Perſe juſqu'au fleuve Indus, devoit le joindre à Candahar avec toutes les troupes de ſon Gouvernement.

L'Inde fait une partie conſidérable de l'Aſie. Sa plus grande étendue eſt d'Occident en Orient depuis le fleuve qui lui a donné ſon nom, juſques bien avant au-delà du Gange. Sa largeur n'eſt pas ſi conſidérable. Elle eſt coupée par la chaîne de montagnes du Taurus qui partage preſque toute l'Aſie; & qui prend différens noms, ſuivant les lieux où elle s'étend. Il y a un grand nombre de fleuves, qui coulent tous du Septentrion au Midi. Les deux plus conſidérables ſont l'Indus & le Gange. Celui-ci après avoir arroſé de vaſtes

régions, se jette dans le golfe de Bengale par plusieurs embouchures. Le climat des Indes est plus chaud que froid, excepté dans les montagnes où les saisons, tout-à-fait opposées à celle de l'Europe leur ressemblent cependant par la température de l'air. C'est une espece de nouveau monde, où les fruits & les animaux sont tous différens des nôtres. Les hommes mêmes y paroissent tout autres. Les Indiens ont le teint bazanné. Les teints blancs leur paroissent fades. Ils ont le génie mou, indolent, & les inclinations voluptueuses. Le commun du peuple y va presque nud. Les riches n'ont pour habillement qu'une fine toile de cotton, qui fait plusieurs circonvolutions autour du corps. La ceinture est plus riche, & le turban souvent orné de pierreries, aussi-bien

aussi-bien que les oreilles d'où pendent des pierres précieuses que fournissent les mines de Golconde, & des autres lieux.

Les Grands ne voyagent qu'en Palanquin ou dans un Hamac porté sur les épaules des Paysans. Les peuples y sont superstitieux à l'excès : la plûpart sont idolâtres. Les Courtisans suivent la Religion du Prince qui est Mahométan. Tous honorent le Gange comme un fleuve saint. Ils en boivent les eaux avec respect, & croyent qu'en s'y lavant le corps, ils purifient les souillures de l'Ame. Malgré cette mollesse, l'Inde passoit autrefois pour une école fameuse de sagesse. Les Gimnosophistes étoient regardés comme des Oracles qu'on venoit consulter de toutes les parties du monde. Rien cependant de plus trivial que ce pré-

tendu sçavoir où l'ignorance étoit cachée sous le manteau du mistere.

Aprés Alexandre personne n'avoit pénétré plus avant dans les Indes que Tunne Cherin Can, petit-fils de Genghiscan que l'on doit regarder comme le Fondateur de l'Empire des Mogols dans les Indes, dont il fit la conquête au milieu du treiziéme siecle. Personne après lui n'avoit rendu cet Empire plus florissant que l'Empereur Firouscha, Ayeul du Sultan Mahmoud, qui ne portoit que le nom d'Empereur dans le tems de l'entreprise de Tamerlan.

Toute l'autorité étoit effectivement entre les mains de Melloucan Oncle du Sultan Mahmoud qu'il tenoit dans une extrême sujettion.

Firouscha avoit été un des plus grands Princes de son tems; & il

avoit ajouté plusieurs Royaumes à celui qu'il avoit reçu par succession de ses ancêtres. Les Rois de Visapour, de Golconde, de Décand, & une infinité de petits Princes, étoient devenus ses tributaires ou ses vassaux. Il se voyoit sur la fin de ses jours sans autres successeurs qu'un petit-fils en bas âge. C'étoit le Sultan Mahmoud. Il avoit à sa Cour un parent qui lui appartenoit en ligne moins directe, sçavoir ce Melloucan dont nous venons de parler. C'étoit un Prince bien fait, plein d'esprit & de cœur, aimant les Sciences & les beaux Arts, pour lesquels il avoit un goût marqué, & plus d'éducation & de connoissances que n'en ont ordinairement les Seigneurs. L'Empereur Firouscha l'avoit employé plusieurs fois dans le commandement de ses Armées.

Il s'étoit toujours acquitté de ces emplois avec éclat, & s'étoit acquis la réputation d'un grand Général, il avoit pour appanage la Principauté de Moultan Province considérable aux environs du fleuve Ravé. Comme il étoit non-seulement brave & prudent, mais encore généreux, libéral, & populaire, il faisoit les délices des gens de guerre. Mais ses belles qualités étoient bien déparées par quantité de mauvaises. Mellouçan étoit fourbe, ambitieux, adonné au vin & aux femmes, sans conscience & sans Religion. Il avoit tenté plusieurs fois de se faire une Souveraineté aux dépens de l'Empereur. Il passoit même sourdement parmi le peuple pour avoir fait mourir par le poison les deux Princes fils de Firouscha. Ils étoient morts en effet assez brusquement. Soit que ce-

la fût vrai, soit que ce fût l'effet du hazard & du cours naturel des choses, il en resta un de ces préjugés du peuple, qui charge toujours les Grands d'un crime qui leur est avantageux.

Firouscha qui avoit pénétré les inclinations de Melloucan, & qui n'avoit ignoré aucune de ses intrigues, s'étoit vû obligé de l'ôter du Commandement de ses Armées. Il le retenoit fort bas à sa Cour, & il l'éclairoit de près. Cet Empereur se trouva à la fin de ses jours prêt à laisser un successeur enfant, & dans la juste appréhension de voir l'autorité absorbée par le premier Prince de son sang, dont l'ambition ne lui étoit que trop connue. Il tâcha d'en prévenir les effets par les dispositions telles que la prudence humaine toujours bornée & toujours

foible, peut ſuggérer en de pareilles conjonctures. Il fit aſſembler tous les Omhras, les Raïas, & autres Grands de ſon état. Dans cette aſſemblée ſolemnelle, il fit reconnoître Sultan Mahmoud pour ſon héritier, & lui fit prêter ferment. Il nomma un Conſeil de Régence qui devoit conduire l'état ſous le nom du jeune Empereur pendant ſa minorité. Il choiſit des Gouverneurs pour préſider à l'éducation du Prince; & quant à Melloucan, il le nomma pour Lieutenant Général dans l'Empire; mais avec des modifications qui lui ôtoient tout pouvoir de rien entreprendre. Melloucan profond politique n'eut garde de réclamer contre des diſpoſitions ſi peu favorables pour lui. Il ſe contenta de redoubler ſes careſſes & ſes libéralités à l'égard des Grands qui lui

étoient affectionnés. L'Empereur mourut. Ses volontés toujours absolues jusqu'à sa mort, ne furent plus gueres respectées quand il fut descendu dans le tombeau, Mellou-can Prince de Moultan, maître de la Milice, & soutenu par une partie des Omhras, se fit reconnoître pour maître absolu pendant la minorité du jeune Sultan. Personne n'osa réclamer, ceux-mêmes qui prévoyoient les inconvéniens d'un pareil ministere, furent entrainés par la multitude & par l'autorité. Le Régent maître des Trésors & de la personne de son pupille, commandoit en Souverain.

Tamerlan habile à masquer son ambition, fit sonner bien-haut l'oppression où gémissoit le jeune Empereur son allié, & le danger où il se trouvoit sous une pareille Régen-

ce. Il déclara qu'il ne prenoit ses armes que pour le délivrer. Son armée marcha sans opposition jusqu'au fleuve Indus. Divers détachemens répandus à droite & à gauche, avoient châtié plusieurs petites Nations barbares (peu coupables de l'ambition des Grands) telles que les Siapouches qui habitent dans les montagnes, les Buganis qui ne vivent que de larcins & de brigandages, ceux de Ketuer qui sont voisins de Cachemir. Le fleuve Indus est un des plus considérables de ce pays. Il prend sa source dans les montagnes de Cachemir; & après avoir été grossi par un nombre presque infini de rivieres qu'il rencontre dans son cours, il se jette dans la Mer rouge. Il roule ses flots avec impétuosité ; & ses eaux troubles rendent son passage difficile. Il a chaque

chaque année des débordemens réglés comme le Nil. L'Armée Tartare passa ce fleuve sans opposition.

Environ à une journée du fleuve, l'on trouve une petite Isle formée par la riviere de Jamad qui se jette dans l'Indus. Là régnoit un petit Prince Indien nommé Mobarec, qui se crut assez fort pour résister à l'Armée Tartare : Il fondoit sans doute son espérance sur la situation de son Isle, petit Etat tout entouré d'eau ; & sur la maniere extraordinaire des logemens où ses sujets étoient retranchés. Ces Indiens ne logent point à terre comme les autres hommes ; leurs maisons sont élevées sur des palmistes qui sont des arbres excessivement hauts. La raison de cette mode bizarre, vient des inondations fréquentes des deux rivieres qui les entourent, & qui les

noyeroient, si au défaut des montagnes dont leur Isle est dépourvûe, ils ne cherchoient pas un azyle sur les arbres, où ils vivent perchés comme des oiseaux. Ils n'en descendent que pour cultiver leurs terres engraissées par les débordemens réguliers. Ils font des récoltes abondantes de mahis & de ris. Ils nourrissent une grande quantité de volailles. Les récoltes se font au bout de trois mois. Les Indiens les serrent promptement dans leurs magasins avant la saison des pluies, qui s'appelle dans les Indes le Pechecal, & qui cause le débordement de la plûpart des rivieres, & sur-tout de l'Indus. Ils passent cette saison dans la moyenne region de l'air, enfermés dans leurs huttes construites à peu près comme nos colombiers. Ils n'ont de commerce les uns avec

les autres que par des especes de ponts faits de roseaux fendus & entrelacés, qu'ils attachent fortement aux maisons voisines, & par le moyen desquels ils communiquent les uns avec les autres.

Le Conquérant Mogol admira cette maniere bizarre que la nécessité avoit enseignée à ces peuples : mais il n'en trouva pas moins de difficulté à les attaquer. Les eaux que les inondations passées avoient amoncelées n'étoient pas encore tout-à-fait retirées ; la terre étoit molle, glissante, presque impraticable par les marécages fréquens, où les chevaux enfonçoient jusqu'au ventre. D'ailleurs ces peuples avoient fortifié leurs logemens par des cloisons de branchages souples & soutenus par les troncs des arbres sur lesquels leurs logemens étoient

appuyés. L'Empereur commanda d'abord deux mille hommes armés de haches pour briſer les cloiſons. Ces hommes étoient ſoutenus par quatre mille Archers, pour tirer ſur les Inſulaires, qui ſe mettroient en devoir de faire obſtacle. Les Inſulaires y avoient pourvû, en pratiquant au haut de leurs cabannes des eſpeces de meurtrieres, par leſquelles ils tiroient à coup ſûr au milieu des Travailleurs. Ils en tuerent ainſi un grand nombre, ſans que les Archers Tartares pûſſent leur faire aucun mal. Cependant les Travailleurs ayant été rafraîchis, les cloiſons furent enfin forcées en pluſieurs endroits; & on pénétra juſqu'au centre de cette eſpece de forêt de pilotis, ſur laquelle les Inſulaires étoient perchés.

Alors Tamerlan ordonna qu'on

abattît à coups de haches les palmiſtes qui ſoutenoient les huttes de ces Indiens. Ce fut une autre eſpece d'attaque qui n'eut pas d'abord un grand ſuccès. Le palmiſte eſt un grand arbre dont la tige eſt ordinairement fort droite. Les plus petits, qu'on appelle les palmiſtes femelles, ont au moins vingt-cinq à trente pieds de haut: les mâles ou francs palmiſtes ont quelquefois juſqu'à cent cinquante piés de tronc. Ce tronc eſt terminé au ſommet par un bouquet de huit ou dix groſſes branches qui compoſent une eſpece de pannache vert. Cet arbre, le plus haut qui ſoit dans le monde, a cependant la plus petite de toutes les racines. Cette tige énorme n'eſt ſoutenue que ſur une motte qui ne pénetre pas à un pié en terre. Elle n'eſt qu'un tiſſu de petits filamens,

qui la tiennent cependant si ferme, qu'il est rare d'en voir tomber par la violence des vents, tandis que les arbres les plus profondément enracinés ne peuvent y résister. Cet arbre extraordinaire en tout, a encore une singularité; c'est que toute sa force est à l'extérieur & dans son aubel, tandis que son creux n'est qu'une espece de filasse que l'on coupe aisément avec le couteau; mais en récompense l'écorce est si dure, que les meilleures haches s'émoussent, & souvent se brisent quand on veut l'entamer.

C'est ce qui arriva aux Tartares. La plûpart de leurs haches se brisoient en éclats; & celles qui étoient d'une meilleure trempe, ou s'émoussoient, ou ne faisoient qu'une légere entamure, qui ne donnoit guéres d'esperance de les abattre qu'avec

un travail opiniâtre ; ce qui donnoit lieu aux Indiens, extrêmement adroits à tirer, de tuer & de blesser grand nombre de Tartares.

Tamerlan impatienté du peu de succès de ses attaques, rappella tous ses Gens. Il ordonna à ses Archers de prendre de l'étoupe, d'en garnir leurs fléches, & d'y mettre le feu en les tirant sur les huttes de ces Indiens. Comme elles n'étoient couvertes que de roseaux secs, les fléches enflammées y mirent bientôt le feu. Le vent qui étoit fort, favorisa l'entreprise. L'embrâsement se communiquoit d'une cabanne à l'autre, de sorte que cette espece de forêt parut en peu de tems toute en feu. Les Indiens se voyant pris de toutes parts, ne sçavoient par où se sauver ; s'ils restoient dans leurs logemens, ils y étoient bientôt con-

ſumés ; s'ils prenoient le parti de deſcendre par les échelles, qu'ils avoient toujours prêtes à tout évenement, ils étoient percés par les fléches de leurs ennemis. Ils devinrent tous les victimes ou du fer, ou de la flamme.

L'Armée Tartare étoit trop forte, & les Indiens paroiſſoient trop mépriſables, pour engager Tamerlan à tenir toutes ſes forces réunies. Il ſe contenta de faire des détachemens conſidérables pour aller ſoumettre pluſieurs petites nations à droite & à gauche, tandis qu'il avançoit toujours avec un corps capable de tenir tête à ſon principal ennemi. Le Mirza Pir Mehemet Geanghir attaqua & ſoumit la Principauté de Moultan, appanage de Melloucan. Les Emirs Cheic Noureddin & Chamelik firent differentes expédi-

tions, & revinrent chargés d'Esclaves & de munitions.

L'Empereur étoit ſurpris de ne point apprendre de nouvelles de Melloucan, qui ſembloit demeurer tranquile, tandis que l'orage avançoit toujours & paroiſſoit prêt à l'accabler. Il apprit enfin qu'il avoit envoyé un de ſes Lieutenans Généraux, nommé Raoudouldgin, qui s'étoit retranché avec cent cinquante mille hommes aux environs d'une Place des plus fortes des Indes, nommée Batnir. Tamerlan, ſur ces nouvelles, s'avança vers Batnir. Cette place eſt ſituée au milieu d'un Déſert ſur le bord d'un grand Lac. Une infinité de peuples Indiens s'y étoient retirés, comme dans un lieu de ſûreté, avec leurs troupeaux & la meilleure partie de leurs richeſſes.

Le Camp du Général Indien servoit de retranchement à la Ville ; de sorte qu'il falloit forcer l'un pour arriver à l'autre. Raoudouldgin étoit homme de Guerre, & s'étoit posté avantageusement. Son Camp appuyé du grand Lac par derriere, avoit au front une large tranchée qui étoit défendue par un rang de palissades fraisées. La meilleure partie de ses forces consistoit en vingt mille Goulams. Cette Milice, assez semblable aux Janissaires, est composée de jeunes Indiens enlevés à leurs parens, élevés dans le Mahométisme, & formés dès leur jeunesse à tous les exercices Militaires. Le reste n'étoit que de Guebres, de Banjans & d'autres Idolâtres Indiens. Ces peuples sont divisés entre eux en plusieurs Castes ou Tribus, entre lesquelles il n'y a ni al-

liance ni commerce: c'eſt ce qui les rend peu unis, & fort aiſés à vaincre. Les Guebres ſont appellés Parſis, parce qu'ils ſortent originairement de la Perſe, d'où les Mahométans les ont chaſſés. Le feu eſt leur Divinité; ils l'adorent ſcrupuleuſement; & leurs Miniſtres, ſemblables aux Veſtales, conſervent avec un grand ſoin un feu qu'ils prétendent depuis bien des ſiécles avoir été inextinguible. Les Bramins, les Banjans, les Raïaſſoutes, ſont differentes Caſtes d'Indiens Idolâtres, qui conviennent tous dans l'adoration de Rham & de Vichnou, croyent la métempſicoſe, & ont un reſpect infini pour la vache. Du reſte chacune de ces Caſtes a ſes opinions ſingulieres, qui les rendent déteſtables les unes aux autres.

Tamerlan, accompagné des Prin-

ces Pir Mehemed & Charoc, & des Emirs Cheik Noureddin & Chamelik, s'approcha du Camp ennemi pour en considérer la situation, & examina par où il feroit l'attaque. Il approcha si près des retranchemens, qu'il fut légerement blessé d'une fléche à l'épaule. Cela ne l'empêcha pas de continuer sa visite, & de prendre son plan pour l'attaque. Il revint à son Camp, fort fatigué & souffrant beaucoup de sa blessure. Les Chirurgiens l'ayant visitée, la playe se trouva fort enflammée, quoique la fléche n'eût fait qu'effleurer la peau. Ils jugerent que la fléche étoit empoisonnée. L'Empereur couroit un grand risque, sans le secours d'un Indien qui indiqua une herbe dont le suc étoit un contrepoison, & dont le marc ayant été appliqué sur la playe, la guérit en peu de tems.

L'Empereur ne voulant pas perdre de tems, ordonna l'attaque du Camp ennemi, sous les ordres du Mirza Pir Mehemed, qui avoit pour Lieutenans Généraux, les Emirs Cheik Noureddin & Chamelik. Les Tartares marcherent à l'attaque avec courage. Ils se faisoient préceder par dix mille Indiens, leurs prisonniers, chargés de fascines qui servirent à combler la tranchée en plusieurs endroits. Les Tartares se jetterent sur les palissades & les arracherent malgré la grêle de fléches que lançoient les Indiens; puis ayant pénétré dans le Camp par plusieurs endroits, ils firent en peu de tems un grand carnage. Les Goulams firent plus de résistance, Raoudouldgin combattant au milieu d'eux; mais enfin ils furent rompus. Le Général fit cependant sa retrai-

fameux Pagode porta Tamerlan à l'aller visiter. Il est bâti au milieu de ce bois, & on n'y parvient pas aisément, à moins que d'avoir des Guides qui sçachent se démêler de tous les défilés qui y conduisent.

L'Empereur ennemi implacable de l'idolâtrie, ne voulut point se donner la peine de passer par tous ces défilés. Quatre mille hommes furent commandés pour couper ce bois qui cachoit le pagode. Les Indiens prisonniers gémissoient de voir le ravage d'un lieu qu'ils regardoient comme sacré. Enfin le Temple parut : c'étoit un grand bâtiment octogone isolé au milieu d'une cour quarrée, autour de laquelle régnoient quatre corps de bâtimens pour le logement des Ministres Idolâtres. L'entrée du Temple étoit un superbe vestibule. Deux grandes portes d'un

d'un bois précieux donnoient entrée dans l'intérieur du Temple. Au fond d'une espece de chœur, étoit une statue colossale ayant plusieurs têtes & plusieurs bras. Horrible dans sa figure, elle étoit de bois ornée d'un grand nombre de colliers de perles avec des pendans d'oreilles de pierres précieuses d'une grosseur & d'une beauté peu communes. Elle étoit accompagnée de plusieurs autres petites figures en posture suppliante. Quantité de vases d'or, placés en des niches, ornoient les murailles du chœur. L'Empereur l'ayant visitée & fait enlever tous les ustencilles d'or & d'argent, fit raser le pagode, ce que les Indiens ne purent voir, sans donner des marques du plus affreux désespoir.

Il y avoit autour de ce Temple, différentes sortes de Faquirs. Ce sont

des especes de Prêtres Indiens, grands imposteurs. Plusieurs d'entr'eux y donnoient depuis longtems le spectacle d'une pénitence aussi austere qu'inutile; pénitence affectée, & dont le démon se sert pour retenir ces malheureux peuples dans son culte. Tamerlan les fit tous exterminer, disant que c'étoit leur rendre service que de leur ôter une vie qui devoit leur être à charge, & de finir des supplices, qui ne tournoient qu'à la perte de leurs ames, & de celles de leurs compatriotes.

Après ces expéditions, l'armée s'avança toujours vers Dehli. Tamerlan vit sur la route quantité de palais somptueux, bâtis par les Empereurs Indiens; entr'autres un que l'on nommoit Gehancha, ouvrage de l'Empereur Firouschà. Tamerlan eut avis en cet endroit que Mel-

ſoucan s'avançoit au devant de lui avec une armée de plus de trois cens mille hommes, & plus de cent Eléphans armés en Guerre. Il ſçut auſſi que le Sultan Mahmoud étoit dans l'armée, & porté en litiere, fort affoibli d'une longue maladie que l'on ſoupçonnoit avec juſtice, avoir été cauſée par un poiſon lent. L'Empereur s'arrêta ſur ces nouvelles, & ayant trouvé un lieu avantageux, il fit camper ſon armée, & s'y fortifia.

Il demeura huit jours dans ce camp eſpérant toujours que le Prince de Moultan viendroit le trouver; mais voyant qu'il n'avançoit pas, il ſe détermina à l'aller chercher lui-même juſqu'à Delhi. Avant que de ſe mettre en marche, ſes Généraux lui repréſenterent qu'étant ſur le point d'en venir à une affaire déciſive, il

étoit dangéreux de trainer après soi une quantité si considérable de captifs qu'ils avoient faits depuis le passage de l'Indus : ils montoient au nombre de cent mille. On ajoutoit que ces Esclaves ne manqueroient pas de profiter du tems où leurs maîtres seroient aux mains avec les Indiens, & que se joignant à eux, ils pourroient causer la perte de l'armée Tartare. Tamerlan ayant quelque tems réfléchi, ordonna sur le champ que ces Esclaves fussent massacrés, excepté les femmes & les enfans. Cet ordre cruel fut exécuté, & en moins de trois heures, cent mille Indiens furent mis à mort : barbarie sans exemple & qui fait bien voir que la piété apparente de ce Conquérant n'étoit que pure hypocrisie.

Après cette cruelle exécution, l'ar-

mée reprit la route de Dehli, & le 4 Janvier de l'an 1400, on apperçut de dessus des hauteurs le camp du Sultan des Indes en deça de la Ville de Dehli : il occupoit un terrain immense. Nous avons déja touché quelque chose du caractere de la milice Indienne. Les Mogols dont Sultan Mahmoud actuellement régnant, mais malade à l'extrémité, tiroit son origine aussi bien que Melloucan Régent de l'Indostan, avoient introduit une partie des mœurs & des manieres Tartares dans cet Empire conquis par leur ancêtre Turme Cherin Can. Ces Empereurs n'ayant pas une grande estime pour les naturels du pays, presque tous Idolâtres, ne faisoient de fond solide que sur le corps des Goulams.

An 1400.

Les Omhras tiennent le principal rang à la Cour de l'Indostan;

l'Empereur leur donne à chacun une certaine ſomme pour l'entretien d'un nombre fixe de ces Goulams. Il n'y a guerres que quarante Omhras, qui ſont tous des Seigneurs puiſſans, & qui ne dépendent que de l'Empereur. Après eux ſont les Rajas, eſpece de Princes originaires du Pays, à qui le Tréſor paye auſſi une ſomme pour un nombre d'Indiens armés. Il y a encore un corps conſidérable de Gendarmes, qui entretiennent chacun quatre ou cinq Cavaliers. L'Infanterie eſt immenſe, mais peu eſtimée. Tous les Soldats portent à la ceinture un poignard dont la lame eſt ondée : les Cavaliers ont l'arc & la fleche, la zagaye, & un grand bouclier de cuir armé de têtes de cloux pour parer les fléches.

Les Mogols Indiens mettent en-

core une partie de leurs forces dans les Eléphans. Ils entretiennent toujours une quantité considérable de ces animaux monstrueux, mais aussi intelligens que leur masse est énorme. On leur met sur le dos des tours de cinq ou six soldats armés qui y combattent, & lancent des fleches sur les ennemis. On attache un sabre à leur trompe, dont ils se servent avec adresse contre l'ennemi. Les Empereurs ne marchent à la guerre, qu'avec un appareil magnifique. Le pavillon impérial est comme un vaste palais; au dedans tout brille d'or & de pierreries : il y a tous les appartemens de l'Empereur, & ceux de ses femmes qui le suivent partout. Sa garde est nombreuse, & il est servi avec tout le respect convenable à un si grand Souverain.

Le 6 Janvier on s'apperçut d'un

grand mouvement dans le camp Indien ; Tamerlan crut qu'on venoit l'attaquer. Il rangea son armée en bataille. Les Tartares qui n'avoient jamais vû d'Eléphans paroissoient effrayés d'avoir à combattre contre des animaux si extraordinaires. Les Soldats ne s'entretenoient depuis longtems, que de la force immense de ces especes de monstres, contre lesquels (disoient-ils) ni les dards ni les glaives ne pourroient rien. Ils ajoutoient ce qu'ils avoient entendu dire, que les Eléphans avoient la force de renverser les arbres & les maisons, qu'ils élevoient fort haut en l'air le cheval & le cavalier avec leur trompe, & que les laissant tomber, ils les fouloient & les écrasoient sous leurs pieds. Ces discours rendoient le soldat timide ; & si effectivement Melloucan fût venu brusquement attaquer

attaquer le camp Tartare, la frayeur de l'Ennemi auroit donné la victoire aux Indiens. Mais ce bruit n'étoit qu'une réjouissance causée par l'installation de Melloucan au Trône de l'Indostan qui venoit de vaquer par la mort du Sultan Mahmoud. Quoique personne ne doutât que le Prince de Moultan ne fût l'auteur de cette mort, son parti étoit si puissant, que personne n'osa résister, & que chacun lui rendit des hommages aussi peu sinceres que la douleur qu'il fit lui-même paroître du trépas de Mahmoud. Quelques transfuges qui passerent au camp Tartare, y apporterent cette nouvelle. Tamerlan eut le tems de rassurer ses soldats, & cet intervalle lui valut la victoire.

L'armée Tartare qui jusques-là avoit marché sur trois colonnes, élar-

git son front, & s'étant rangée sur une ligne, elle se trouva partagée en trois corps. Les deux fils de l'Empereur Pir Mehemet & Mirza Charroc commandoient le premier à l'aîle gauche, & le second à l'aîle droite. L'Emir Cheik Noureddin servoit de Lieutenant Général à Pir Mehemet, & l'Emir Chamelik au Mirza Charroc. L'Empereur étoit au centre avec tous les Princes du Zagatai. Melloucan partagea pareillement son armée en trois corps; les deux aîles étoient commandées, la droite par le Prince de Lahor, & la gauche par Tagi, que le nouvel Empereur avoit tout nouvellement fait Prince de Moultan.

Comme les Eléphans faisoient toujours peur aux Tartares, Tamerlan avoit fait rassembler une quantité considérable de Bufles. Il

leur avoit fait attacher sur la tête & aux côtés des arbrisseaux épineux secs & combustibles. Il ordonna que sitôt qu'on verroit les Eléphans se mouvoir, on mit le feu à ces arbrisseaux. Le signal étant donné de part & d'autre pour le combat, l'armée Indienne jetta des cris terribles en s'avançant. Les Tartares au contraire, observant un grand silence, marchoient lentement & serrés. Les deux aîles ennemies engagerent le combat. Les Mirzas Mehemet & Charroc, pousserent les Indiens avec un avantage marqué. Mellou-can qui s'en apperçut, fit avancer les Eléphans qui étoient à la tête du corps de bataille. Aussitôt on mit le feux aux arbrisseaux des Bufles. Ces animaux poussés se mirent à courir de toute leur force du côté des Indiens. Les Eléphans qui s'avan-

çoient gravement au combat ; voyant le feu & les Bufles qui s'approchoient d'eux, furent effrayés ; & commencerent à reculer sur le corps de bataille. Bientôt leurs conducteurs n'en furent plus les maîtres, & ces animaux épouvantés tournant leurs armes contre les Indiens, pénétrerent dans le corps de bataille, & y firent un ravage horrible. Les Indiens voyant tourner à leur perte le secours même sur lequel ils avoient le plus compté, perdirent cœur, & se mirent à fuir pour éviter de si terribles animaux. Les Tartares profitant de cet évenement, les poursuivirent l'épée dans les reins, & en tuerent un nombre prodigieux. Melloucan brave & intrépide fit tout son possible pour rallier les fuyards, & tint ferme quelque tems avec un corps de Gou-

lans ; mais les Tartares ayant fondu ſur lui, il fut enveloppé. Toute cette milice fut taillée en pieces, & Melloucan tué à leur tête. Ainſi cet uſurpateur vit commencer & finir ſon Empire preſque dans le même jour. Le reſte de l'armée ſe diſſipa ; une partie ſe jetta dans Dehli ; le reſte s'enfuit dans les montagnes, ou ſe cacha dans les forêts épaiſſes, dont l'Indoſtan eſt rempli. Tel fut le ſuccès de cette journée qui donna l'Empire des Indes à Tamerlan.

Il ne reſtoit plus à ce Conquérant, pour être maître de l'Indoſtan, qu'à prendre la Ville de Dehli, capitale des Indes & le ſéjour le plus ordinaire des Mogols. Le vieux Dehli, (car le moderne tel qu'il eſt encore aujourd'hui, eſt bâti dans un autre endroit) le vieux Dehli, dis-je, étoit une Ville partagée en trois parties,

qui faisoient chacune comme une Ville particuliere avec son enceinte, & cependant étoient toutes renfermées par un mur commun qui les enfermoit toutes trois. Dehli présentoit à l'œil une figure ronde. On y comptoit trente portes. Le quartier Impérial nommé Gehan Penah, ne comprenoit que le palais de l'Empereur; il faisoit lui seul une Ville. Rien de plus superbe que ce palais bâti par Melik Jonna, & appellé le palais à mille colonnes. Il y avoit des appartemens immenses où brilloit tout ce que l'Inde a de plus précieux, & où les vastes jardins offroient à la vûe ce que la nature, prodigue de ses dons dans cette belle partie du monde, produit de plus rare, & de plus exquis. C'étoit là que sous un ample vestibule isolé de toutes parts, on montoit par

vingt dégrés jusqu'à ce fameux Trône, commencé par Firouscha, & fini par Aurengzeb, merveille à peine croyable à ceux mêmes qui l'ont vûe de leurs yeux.

On comptoit alors un million d'habitans dans le vieux Dehli. Plus de cent mille Soldats s'y étoient rendus après la perte de la bataille & la mort de Melloucan : mais au lieu de servir de défense à la Ville, ils n'avoient fait qu'y porter la terreur & la confusion. La perte de deux Souverains faite en si peu de tems, étoit une playe irrémédiable. Il ne se trouvoit plus dans Dehli personne qui sçût commander, & nul ne vouloit obéir. L'on ne sçavoit si on devoit se défendre, & on appréhendoit les suites d'une reddition toujours humiliante & ordinairement dangereuse avec des vain-

queurs aussi cruels que les Tartares.
Cependant les principaux assemblés tumultuairement, conclurent à la reddition d'une place qu'on ne pouvoit défendre, & dont une résistance inutile ne feroit qu'enflammer le couroux du Conquérant. On fit une députation des Omhras dont nous avons parlé, & de quelques gens de la loi de même créance que les Tartares. Elle arriva au camp Impérial, & les principaux des Députés ayant rendu leurs hommages, présenterent à Tamerlan, les uns, les clefs de Dehli dans un bassin d'or, & les autres, la Couronne Impériale toute brillante des plus belles pierreries du monde. Une Couronne offerte est toujours bien reçue. Tamerlan fit un accueil gracieux aux Députés, & après les avoir régalés, il les renvoya accompagnés de l'Emir Cha-

melik, chargé de prendre possession de la Ville au nom de l'Empereur. Cette cérémonie se fit sans tumulte & sans opposition. L'étendart impérial à queue de cheval fut arboré sur les principales des tours de Dehli.

Le lendemain l'Empereur fit son entrée solemnelle accompagné de cinquante mille Tartares le sabre nud à la main. Il prit son logement dans le quartier Impérial de Gehanpennah. Il s'assit sur le trône célebre des Sultans des Indes, & y reçut les hommages des Omhras, des Raïas & de tous les principaux de la Ville. On le reconnut pour Souverain, & chacun prêta le serment de fidélité ordinaire. On amena devant le Trône cent vingt Eléphans de guerre à qui on fit ployer les genoux devant l'Empereur, qui les fit passer dans son camp, & les envoya ensui-

te partie en Perſe, & partie à Samarcande. Dès le lendemain l'Empereur retourna au camp où plusieurs jours furent employés à recevoir les impoſitions & les tributs dûs aux Vainqueurs.

Tout avoit été aſſez tranquile juſques-là, & les Tartares avoient fait voir une modération dont on les croyoit peu capables. Un accident donna lieu à une funeſte cataſtrophe qui cauſa la ruine d'une ſi belle ville. La plus grande partie des habitans de Dehli, étoient Idolâtres de la Secte des Gaures, gens extrêmement odieux aux Tartares. Tamerlan qui avoit envie de conſerver cette Capitale d'un Empire qu'il deſtinoit à un des Princes ſes enfans, avoit ordonné qu'aucun ſoldat Tartare n'entrât dans la Ville qu'avec une permiſſion ſpéciale

qu'on n'accordoit qu'avec peine, & qu'à un très-petit nombre à la fois. Les Sultanes du Haram de l'Empereur eurent la curiosité de visiter le Palais à mille colonnes, dont on faisoit des relations si magnifiques. L'Empereur le leur permit. Leur Cour étoit fort grosse, & le respect qu'on avoit pour ces Princesses, fit qu'on laissa les portes ouvertes à tous ceux qui se présenterent, comme étant de leur suite. Il s'y coula sous ce prétexte plus de vingt mille Tartares, presque sans qu'on s'en apperçut. Le soldat toujours insolent dans la prospérité, maltraita en plusieurs manieres les habitans. La querelle s'échauffa; des paroles on en vint aux mains. Les Guebres surtout à qui l'ennemi en vouloit le plus, réduits au désespoir, commencerent eux-mêmes à mettre le feu à leurs

propres maiſons. Ils jettoient dans les flammes leurs richeſſes immenſes auſſi-bien que leurs femmes & leurs enfans. Les autres ſe battoient en déſeſpérés. On ne voyoit dans toute la Ville que feux & que ruiſſeaux de ſang. Les Emirs accoururent, & voulurent par autorité faire ceſſer la ſédition: mais le ſoldat échauffé ne les écouta plus. Les Officiers crurent qu'en faiſant fermer les portes de la Ville, ils couperoient pied au déſordre; mais les Soldats enfermés, coururent les ouvrir à leurs camarades qui arrivoient ſans ceſſe à la file. Toute l'armée à la fin ſe trouva répandue dans les trois Villes, où l'on ſe battit pendant tout le jour avec la fureur la plus brutale & la plus barbare. La plupart des habitans furent les victimes ou du fer ou du feu; le carnage, le pillage, & l'in-

cendie durerent pendant trois jours, & ne finirent que lorſque le ſoldat ſe trouva épuiſé de fatigue & chargé de butin. Tamerlan, quoiqu'irrité de la déſobéiſſance de ſes ſoldats, fut obligé de diſſimuler à cauſe du grand nombre des coupables. Ils retournerent enſuite d'eux-mêmes au camp, & la tranquillité commença peu à peu à ſe rétablir dans la Ville.

Parmi les Priſonniers qui furent faits dans la Capitale des Indes, on trouva un Ambaſſadeur d'Idalcan roi de Golconde. Il avoit été envoyé ſecrettement à Melloucan pour l'engager à venir tirer le Roi ſon maître de l'état miſérable où l'ambition d'un Miniſtre trop puiſſant le tenoit depuis quelques années. En voici l'hiſtoire en peu de mots.

Le Royaume de Golconde eſt ſitué dans la preſqu'Iſle de deçà le Gange le long de la Mer des Indes qu'il a au Levant. Il n'eſt ſéparé de l'Indoſtan que par la riviere de Guenga. Une chaîne d'aſſez hautes montagnes qui ſont au couchant, le ſépare du Royaume de Décan. Tout l'Etat de Golconde contient l'étendue du pays qui comprend la côte de Coromandel juſqu'à Coloran. L'abondance & la richeſſe des mines de pierreries l'ont rendu, de tout tems fameux. Il y avoit bien des années que ce Royaume étoit en guerre avec celui de Décan. Le Roi de Golconde foible & efféminé avoit conclu un traité de paix fort déſavantageux avec ſon ennemi. Idalcan unique auteur de ce traité ſi honteux avoit pour principal Miniſtre un de ſes ſujets nommé

Churmalu, homme qui de la plus basse naissance, s'étoit élevé par son génie & par son courage jusqu'à un poste si éminent. Il étoit également habile dans le cabinet & à la tête des armées : & c'étoit en partie par sa valeur que Idalcan avoit toujours conservé la supériorité sur le Roi de Décan.

Tant de mérite avoit rendu Churmalu fort vain. La faveur des soldats dont il disposoit absolument, lui faisoit porter ses vûes plus haut qu'il ne convient à un sujet. La mollesse d'Idalcan Prince entierement adonné à ses plaisirs, & d'un génie au dessous du médiocre, favorisoit son ambition. Le traité de son Roi fait à l'insçu du Ministre, & tout-à-fait contraire aux intérêts de l'Etat, fut une occasion dont il sçut habilement profiter pour parvenir à ses

fins. Il étoit encore dans le Bisnagar, occupé à donner un arrangement à sa récente conquête, lorsqu'il en apprit la nouvelle : il eut grand soin de la répandre dans son armée, & d'y donner toutes les couleurs favorables à ses vûes. L'armée fiere de ses succès, reçut les impressions que le Général voulut lui donner. On murmura hautement contre la foiblesse du Roi Idalcan, & l'on parut indigné de l'affront qu'un traité si honteux & fait sans aucune nécessité, imprimoit à la Nation. Les Officiers & les Soldats crierent hautement qu'il n'y avoit que Churmalu qui put laver cette tache si injurieuse, & ils le pressoient de les mener contre un ennemi qui avoit profité de la foiblesse du Gouvernement.

Ce fut dans ces dispositions que l'Armée

l'Armée retourna à Golconde. Churmalu y fut reçû en Vainqueur, avec des applaudissemens universels. Le Roi qui le craignoit & le haïssoit, alla cependant lui-même au-devant de lui, & lui accorda des honneurs extraordinaires, qui sembloient avilir la Majesté Royale. L'ambitieux Ministre ayant pris séance au Conseil, se fit représenter le Traité conclu avec le Roi de Décan. Il reprocha aux Ministres qui l'avoient conclu, d'avoir trahi l'Etat, & parla même au Roi d'une maniere peu respectueuse. Il fit plus. Ayant pris l'original du Traité, il le mit en piéces, & en jetta les morceaux dans la Salle du Conseil. Le foible Monarque n'osa punir un manque de respect si visible. Le Général, au sortir du Conseil, fut reçû

avec des acclamations unanimes. Ce ſuccès l'enhardit. Il convoqua à ſon Palais une Aſſemblée des principaux de Golconde. La plûpart des Officiers de l'Armée s'y trouverent. Le Miniſtre y déclama avec véhémence contre le Traité, & enſuite contre la perſonne du Roi même. Golconde étoit rempli de Soldats & de gens dévoués au Général. Il fut conclu, qu'il falloit dépoſer un Roi ſi peu digne de commander, & mettre en ſa place le brave Churmalu. Celui-ci n'oſa pas accepter le nom de Roi du vivant d'Idalcan, qu'il n'oſoit pas encore faire mourir; il le confina dans une Fortereſſe de Golconde, & prit l'Adminiſtration du Royaume. Il recommença la Guerre avec le Décan, ſur lequel il remporta des avantages ſignalés.

Plusieurs années se passerent de la sorte. Churmalu s'ennuya de ne point avoir le titre de Roi, dont il avoit cependant toute l'autorité. Il fit donner un poison lent au malheureux Idalcan, qui se sentant défaillir, avoit dépêché secrettement un homme de confiance à Mellou-can, Regent de l'Indostan, moins dans l'espérance de voir finir sa captivité dont il sentoit que la mort l'alloit délivrer, que dans la vûe de se venger de l'usurpateur. L'Envoyé, qui s'étoit trouvé à Dehli durant la Révolution qui venoit de s'y faire, la crut encore plus favorable aux vûes de son Maître. En effet, Tamerlan ayant réfléchi aux circonstances, résolut d'envoyer le Mirza Pir Mehemed, avec une partie de l'Armée, à Golconde.

Les choses y avoient fort changé à l'égard de Churmalu ; l'autorité dont il disposoit en Souverain depuis la prison d'Idalcan, l'avoit rendu cruel. Tous ceux qui avoient eu part à la confiance du Roi Captif, étoient mis à mort, ou envoyés en exil. Des Espions s'insinuant dans les maisons, & se mêlant dans les compagnies, déféroient ceux qui paroissoient peu affectionnés au Gouvernement présent. Quelques signes de compassion donnés aux malheurs du Souverain, étoient punis comme des crimes capitaux. On n'osoit même parler en secret qu'à des personnes de confiance, de peur de faire soupçonner un air de mystere ou de complot. Toutes ces opérations tyranniques avoient entierement alté-

ré les diſpoſitions favorables des peuples à l'égard de Churmalu. Il ſe formoit tous les jours de nouvelles conſpirations pour délivrer le Roi dépoſé, & le rétablir ſur le Trône. Churmalu, qui ſentoit combien ſon crédit étoit diminué, appréhendant que malgré ſa vigilance & ſes attentions, la haine du peuple devenue ſupérieure, n'enfantât une nouvelle révolution, ſe détermina à conſommer ſon attentat, en ôtant la vie à l'infortuné Monarque, qu'il retenoit dans une étroite captivité. Il mourut effectivement dans le tems que Pir Mehemed ſe trouva aux portes de Golconde.

Tamerlan avoit fait prendre les devants à l'Envoyé d'Idalcan, qui étant fort accrédité dans Golconde, avoit ſecrettement préparé toutes

choses pour y faire recevoir les Tartares. Ils déclarerent qu'ils ne venoient que pour délivrer le Souverain & les Sujets de l'oppression du Tyran usurpateur. Churmalu fut fort surpris de leur venue : mais il ne perdit pas l'espérance de se soutenir. La Ville de Golconde, belle & grande, est située au bas d'une montagne. Outre une bonne enceinte de murailles flanquées de Tours, elle avoit une Citadelle qui passoit pour la plus forte de l'Indostan. La Ville étoit très-bien pourvue de toutes sortes de munitions. Churmalu comptoit sur les braves Troupes, à la tête desquelles il s'étoit vû si souvent victorieux. Mais il ne sçavoit pas qu'il avoit perdu l'affection de ces Troupes, qui touchées de l'infortune de leur Mo-

narque, si cruellement traité, ne regardoient plus ce Général que comme un Tyran digne des plus affreux supplices.

En effet, il ne fut pas nécessaire à Pir Mehemed de tirer l'épée pour se rendre maître de cette Capitale. Le Parti du Roi, quoique mort, ayant prévalu, fut assez puissant pour se rendre maître d'une des portes de la Ville. L'on y introduisit les Tartares, tandis qu'une partie de la Ville étoit occupée à un spectacle assez commun dans l'Indostan, mais que la circonstance & la qualité des personnes rendoient plus illustre & plus intéressant.

Il y avoit trois jours que le Roi Idalcan étoit mort. Ce Prince étoit Payen, de la Secte des Bramins; & suivant les coutumes de cette

Secte impie, sa femme étoit obligée à se brûler vivante avec le cadavre de son mari mort. Ce Monarque avoit épousé une Princesse, fille du Roi de Décan, laquelle étoit encore en sa premiere jeunesse, & d'une beauté parfaite. L'amour que cette Reine avoit pour son mari, & le respect humain qui faisoit regarder comme infâmes celles qui refusoient de suivre leurs époux dans le tombeau, ne permettoient pas à la Reine de déliberer dans cette occasion.

On avoit construit dans la grande Place de Golconde une espece de bâtiment de charpente ouvert de tous côtés. Au milieu s'élevoit un échaffaut, sur lequel étoit un lit de parade placé sur un bucher composé des bois les plus secs & les plus aromatiques.

aromatiques. Le moment destiné pour cette cruelle cérémonie, étant arrivé, on vit cette Reine sortir hors du Palais, portée sur un palanquin. Elle étoit revêtue de ses plus riches habillemens, & toute brillante de pierreries. On portoit devant elle, dans un autre palanquin, le cadavre de son mari, paré de ses ornemens Royaux. Tous les Officiers du Prince défunt & de la Reine, formoient la marche, & témoignoient par leurs larmes & par leurs cris, la douleur qu'ils ressentoient ou ne ressentoient point. Une troupe de Bramins environnoient le palanquin. Ils faisoient retentir divers instrumens, ausquels ils joignoient des chants faits exprès pour célébrer le courage de la Reine, & pour lui promettre les récompenses

dûes à sa constance & à sa fermeté. Cette Princesse en témoignoit effectivement beaucoup : son visage paroissoit serain ; & le peuple, quoique charmé de son intrépidité, ne pouvoit s'empêcher d'être touché de son état, & de gémir intérieurement sur le malheur de son rang, qui l'obligeoit à s'immoler elle-même.

On étoit arrivé au lieu fatal. La Reine, montée sur l'échafaud, s'étoit assise sur le lit, & on y avoit posé le cadavre de son époux, qu'elle soutenoit sur son sein, & qu'elle paroissoit arroser de ses pleurs. Les Bramins, après les cérémonies accoutumées, se préparoient à mettre le feu au bucher, l'infortunée victime n'attendoit plus que le moment de sa mort; lorsqu'un grand tumulte

s'étant élevé, on entendit le bruit des timbales & des clairons qui annonçoient l'arrivée de l'Armée Tartare. Elle parut dans le moment, & la Place fut à l'inſtant environnée de Cavaliers, qui avoient le ſabre à la main. Le Prince Pir Mehemed, qui marchoit à la tête de ſes Troupes, ſurpris de ce ſpectacle, s'avança au galop avec les principaux Emirs; & s'étant arrêté quelque tems au pied de l'échafaud, il fut frappé de la beauté de la jeune Reine, qui attendoit ſi patiemment la fin de ſa deſtinée.

Dans le moment il fut informé de la cauſe d'un ſi lugubre appareil. Un des Bramins ayant eu l'audace de vouloir approcher un flambeau allumé du bucher, fut à l'inſtant mis en pieces. Le jeune Prince ſauta

légerement de son cheval à bas, & monta sur l'échafaud. « Je me sçai » bon gré, Madame, dit-il à la Rei- » ne, d'être arrivé assez à tems, pour » vous empêcher d'être la victime » d'une coutume barbare & impie. » Le Ciel ne demande point de pa- » reils sacrifices ; ils lui sont odieux. » C'est au Tyran meurtrier de son » Roi, qu'il appartient d'expier son » crime dans les flammes de ce bu- » cher. Vivez, pour en voir la ven- » geance ; & ne dérobez point au » monde un de ses plus précieux or- » nemens. » A ces mots, ayant fait retirer le cadavre, il présenta res- pectueusement la main à la Reine, qu'il fit mettre dans son palanquin. On ne renonce que difficilement à la vie ; & quelque démonstration que pût faire la Princesse, il y a bien

de l'apparence qu'elle fut ravie de devoir la sienne à un jeune Héros, qui méritoit toute sa reconnoissance.

Le Mirza se trouva en peu d'heures entierement maître de Golconde. Churmalu, trahi & abandonné, fut pris dans le tems qu'il se préparoit à fuir. Dès le soir même, le Prince Tartare le fit conduire au bucher tout préparé dans la Place. Il y alla accompagné de tous les Bramins qu'on put saisir dans la Ville: les Tartares avoient une horreur extrême de tous ces Idolâtres. Le Tyran meurtrier, & tous ces Prêtres imposteurs, furent brûlés, avec le corps du Roi. Le peuple, toujours inconstant dans ses inclinations, parut charmé de cette exécution, & demanda avec empressement que le Prince Pir Mehemed épousât sa

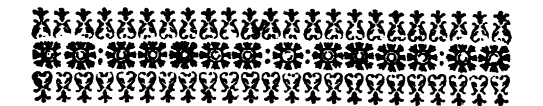
Reine Veuve d'Idalcan. Cette Princesse, déja vaincue par la reconnoissance, & peut-être par quelque autre motif, ne demanda qu'un peu de tems pour satisfaire aux bien-séances. Le Prince l'employa à parcourir une partie de la presqu'Isle du Gange. Il reçut en chemin les Députés de la plûpart des Princes Indiens de ces vastes pays, qui lui offroient leurs hommages, & se soumettoient à sa domination. Il retourna en peu de mois à Golconde, chargé de nouveaux lauriers; & le mariage s'y célébra avec la pompe & la magnificence convenables. Peu de tems après, le nouveau Roi ayant laissé une bonne Garnison dans Golconde, alla rejoindre l'Empereur.

Ce Prince attendoit le Mirza son fils avec impatience. Il voyoit tout

l'Indostan soumis à ses Loix. Maître de disposer d'un si puissant Empire, il croyoit ne pouvoir faire un plus digne choix que celui du Prince Pir Mehemed. Il lui annonça cette nouvelle aussi-tôt après son retour, & pressa la cérémonie de son couronnement. Elle se fit dans la Ville de Dehli, avec toute la pompe qu'on peut s'imaginer. Tout l'Indostan reconnût Pir Mehemed pour Empereur ; & il est encore la Tige des Grands Mogols, qui ont régné successivement jusqu'à nos jours. Tamerlan donna à son fils les instructions suffisantes, pour la conduite d'un si vaste Empire, & lui laissa un nombre considérable de Troupes Mogoles, avec plusieurs Officiers de Guerre & de Justice. Pour lui, pressé par les Ambassadeurs de

l'Empereur Grec, Manuel Paleologue, il se hâta de retourner dans ses Etats, pour y tenir tête à Bajazet, l'Ennemi le plus redoutable & le plus digne de lui qu'il eût jamais.





HISTOIRE DE TAMERLAN,

LIVRE SEPTIE'ME.

LA Puiſſance Ottomane faiſoit depuis environ un ſiécle, de grands progrès dans l'Aſie, & dans l'Europe. On croit communément que les Turcs ſont originaires des Montagnes de Circaſſie, & qu'ils deſcendent de ces anciens Scithes, qui habitoient entre la Mer Caſpienne & le Pont Euxin. Amurat premier, ſurnommé le Conquérant, venoit de mourir, après avoir gagné

trente-ſept Batailles, & dépouillé les Grecs des plus belles Provinces de leur Empire. Bajazet, un de ſes fils, lui avoit ſuccedé. Il n'étoit pas l'aîné; mais il étoit le plus brave & le plus féroce. Son frere Jacup, à qui la nature & les loix de l'Empire décernoient la Couronne, avoit été la victime de cet ambitieux cadet, qui le fit étrangler en montant ſur le Trône: exemple barbare, qui paſſa depuis en coutume dans la Maiſon Ottomane, où le nouveau Souverain ne manque guéres de ſolemniſer ſon inſtallation au Trône par le maſſacre de tous ſes freres. Bajazet, fils d'un Héros, ne dégénera point de la valeur martiale qui juſques-là avoit été comme héréditaire dans la Famille Ottomane. Ses deſſeins étoient vaſtes, comme ſon ambition étoit ſans bornes. Prompt à

entreprendre, & plus ardent a exécuter; mais vain, présomptueux, & d'une inhumanité barbare. En moins de trois ans il avoit emporté sur les Chrétiens les Provinces de Bulgarie, de Macédonie & de Thessalie; dépouillé une partie des Princes Asiatiques de leurs Etats, & réduit l'Empereur Grec à la seule Ville de Constantinople.

Cet Empereur étoit alors Manuel, fils de Jean Paleologue, qui avoit été contraint de l'envoyer à Andrinople en qualité d'otage à la Cour de Bajazet. Mais Manuel ayant sçû la mort de Jean son pere, s'étoit enfui secrettement & rendu à Constantinople, où on l'avoit couronné Empereur. Bajazet en fut si irrité, que voulant humilier le nouvel Empereur son ancien otage, il envoya lui dénoncer qu'il vouloit qu'il y eût

à Conſtantinople un Cadi, pour rendre la juſtice aux Muſulmans qui y négocioient en grand nombre; ſinon qu'il n'avoit qu'à ſe réſoudre à faire fermer les portes de Conſtantinople, dont Bajazet prétendoit que tous les dehors lui appartenoient. Manuel avoit été extraordinairement mortifié d'une déclaration ſi hautaine : mais les forces de l'Empire Grec étoient ſi épuiſées, & Bajazet à qui la rapidité de ſes conquêtes avoit fait donner le ſurnom de foudroyant, étoit devenu ſi redoutable, qu'il n'y avoit pas de prudence à l'irriter davantage.

Les conquêtes de Tamerlan faiſoient trop de bruit dans l'Aſie pour être ignorées à la Cour de Conſtantinople. Les Empereurs Jean, & depuis ſon ſucceſſeur Manuel, avoient plus d'une fois fait ſolliciter ſecre-

tement le Monarque Tartare de s'oppoſer aux progrès de Bajazet; mais Tamerlan, ou trop zélé pour la Loi Muſulmane, ou trop occupé d'autres conquêtes, avoit juſqu'alors refuſé de prêter l'oreille aux ſollicitations des Princes Chrétiens. Bajazet de ſon côté qui appréhendoit de s'attirer à dos un ennemi ſi formidable, n'avoit juſqu'alors rien fait qui pût donner du mécontentement à l'ambitieux Mogol. Manuel n'ayant point d'eſpérance du côté de Tamerlan avoit ecrit aux Rois de France & de Hongrie pour leur demander du ſecours contre l'ennemi commun de la Chrétienté.

Ce fut en conſéquence de ces preſſantes ſollicitations, qu'une troupe conſidérable de Nobleſſe Françoiſe paſſa en Hongrie, avec la permiſſion du Roi de France Charles VI.

& sous la conduite du fameux Jean Comte de Nevers. Cette Noblesse plus brave que prudente, déférant peu aux sages conseils de Sigismond Roi de Hongrie, s'attacha mal-à-propos au siége de Nicopoli. Bajazet accourut à la défense de sa conquête. La bataille fut donnée avec le triste succès que chacun sçait. Le Monarque Ottoman usa de sa victoire en barbare. La plûpart des Seigneurs François, pris les armes à la main, furent massacrés de sang froid dans la tente de Bajazet, en présence du Comte de Nevers. Il auroit subi lui-même cette triste destinée, si une compassion qui n'étoit pas naturelle au Conquérant, ou à ce que d'autres prétendent, une prédiction, peut-être faite après coup, n'eût réservé ce jeune Prince pour le malheur de la France, à laquelle

il fit éprouver ses fureurs sous le nom de Duc de Bourgogne.

Bajazet, naturellement insolent dans ses prospérités, ne fut plus maître de lui-même après une victoire si célebre. Il ne crut pas qu'aucun Prince pût entrer en comparaison avec lui. Les ennemis de Tamerlan trouverent bientôt à sa Cour un puissant azyle; il fit une alliance avec Ahmed Gelaïr Soudan de Babylone, & reçut à sa Cour Cara Jouseph, Prince des Turcomans. Ce ne fut pas assez; il porta ses armes dans la Bulgarie & dans l'Arménie. Il y fit plusieurs conquêtes. Mir Taharten Prince d'Ardzengian étoit depuis longtems ami & allié de Tamerlan; cela n'empêcha pas Bajazet de le dépouiller de ses Etats. Taharten fugitif & dépouillé, passa dans le Mogolistan, lorsque l'Empereur

Mogol étoit occupé à la conquête des Indes. Bajazet comme un foudre portoit successivement ses ravages dans la Thrace, dans la Mœsie, & dans la Pamphilie. Ce n'étoient là que les préludes du grand dessein qu'il méditoit, de se rendre maître de Constantinople, & de joindre l'Empire des Paléologues à celui de la Maison Ottomane. Il avoit effectivement assiégé cette Ville Impériale, qu'il auroit infailliblement emportée, si le Maréchal de Boucicaut, ne fût survenu à propos pour suspendre la perte de l'Empire Grec.

Ce brave homme avoit été de l'expéditiou de Hongrie, où après avoir vaillamment combattu à la malheureuse journée de Nicopoli, il avoit été fait prisonnier, & depuis délivré avec le Comte de Nevers, moyennant

moyennant une somme considérable. Etant de retour en France, le Roi Charles VI. l'avoit envoyé avec douze cens hommes au secours de Constantinople. Ce fut-là qu'il fit échouer pour la premiere fois les forces de Bajazet, qui contraint de lever le siége de la Ville, le convertit en blocus : situation qui sembloit ne faire que différer la ruine totale de ce malheureux Empire. En effet, le Maréchal suivant ses ordres, ayant ramené les Troupes en France, l'Empereur Grec se trouva plus à l'étroit que jamais. En vain passa-t-il lui-même en France, moins pour remercier le Roi Charles des secours qu'il lui avoit envoyés, que pour en solliciter de nouveaux. Il trouva les Princes Chrétiens trop divisés entre eux pour songer à la querelle commune, & il

fut encore obligé après son retour de s'adresser à Tamerlan.

Cette derniere tentative eut plus de succès que les autres. Le Prince Mogol indigné du peu de considération, que Bajazet témoignoit depuis quelque tems pour lui, en avoit fait faire des reproches à la Porte, & n'en avoit eu aucune satisfaction. Il y avoit eu quelques négociations à ce sujet dans les deux Cours. Tamerlan demandoit que Bajazet cessât de protéger le Prince des Turcomans & le Soudan de Babylone, & qu'il n'inquiétât plus le Prince d'Ardzengian. Le Monarque Turc ne lui avoit d'abord donné que des réponses vagues & générales, & poussoit toujours ses conquêtes dans l'Asie, ne croyant pas que Tamerlan, occupé au fond des Indes, fût pour lui un ennemi formidable.

La Regence de Samarcande inquiette des entreprises & des progrès de Bajazet, ne cessoit d'écrire à l'Empereur, & de solliciter son retour. L'arrivée du Prince d'Ardzengian à Samarcande, fit encore redoubler les avis. Taharten étoit ami particulier de Tamerlan, & la violence qui lui avoit été faite par l'Empereur Turc, ne pouvoit que l'offenser infiniment. Il se rendit à la Capitale, où presque tous les Princes de l'Asie venoient implorer en même-tems l'assistance de Tamerlan contre Bajazet. Ce fut-là un coup décisif en faveur de l'Empereur Grec. Tamerlan de retour, tint un Couroultai. On y proposa la Guerre contre le Turc. Tamerlan, avant que de la déclarer, voulut consulter publiquement le Chef de la loi. Il lui demanda, s'il étoit permis dans

les conjonctures présentes d'attaquer un Prince Musulman. Le *Sedre* répondit, qu'il falloit faire encore une tentative, & envoyer une nouvelle députation à la Porte Ottomane, pour y proposer les griefs, & en demander satisfaction ; que si on ne la donnoit pas telle qu'on avoit droit de l'espérer, on pouvoit sans aucun scrupule faire valoir ses droits, & venger la Majesté outragée.

Tamerlan s'attendoit à cette réponse, qui peut-être avoit été dictée. Elle laissoit le loisir à ce Prince de faire ses préparatifs, & donnoit aux Armes Tartares une réputation, dont il aimoit fort à faire parade. Il choisit donc l'Emir Berlas, homme d'une prudence consommée, & qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille Impériale. Il lui donna un magnifique cortége, & suivant la coutume

des Cours de l'Asie, il y joignit des présens dignes de lui & du Prince auquel ils devoient être remis. Il assembla cependant une Armée formidable, & s'avança toujours du côté de la Perse, où la multitude de ses conquêtes lui donnoient un prétexte toujours plausible de paroître les armes à la main, sans donner aucun sujet aux Ottomans de prendre ses démarches pour une déclaration ouverte.

L'Emir Berlas prit les devants; & ayant traversé dans une longue marche tous ces vastes païs, qui séparoient les Etats du Monarque Tartare d'avec ceux de l'Empereur Ottoman, il arriva enfin à Andrinople, qui depuis la conquête d'Amurat premier, étoit devenue la Capitale de l'Empire Turc. Rien de plus charmant que les environs de cette

Ville, qui après Constantinople, est la principale de la Thrace. Trois Rivieres dont le terrain est arrosé, y produisent l'agrément & la fertilité. La Ville est grande, riche, & peuplée, environnée d'une muraille flanquée à distances de Tours quarrées, suivant la méthode de la fortification Grecque. Elle étoit alors dans son plus haut lustre, qu'elle conserva jusqu'à ce que Constantinople ayant été pris par Mahomet II. elle cessa d'être le séjour ordinaire des Grands Seigneurs, & fut réduite au rang des Villes du second ordre.

Bajazet étoit occupé à rassembler les nouvelles levées qu'il faisoit faire dans son Empire, dont le rendez-vous général étoit à un Camp qu'il formoit aux portes d'Andrinople. Cette diversion n'empêchoit pas le

blocus de Conſtantinople, qui ſe continuoit toujours ſous les ordres du Prince Mehemet Cheleby, un des fils de Bajazet. Si-tôt que l'Ambaſſadeur du Grand Can fut arrivé ſur les frontieres de l'Empire Turc, le Bacha Gouverneur de la Province en donna promptement avis à la Porte. Il en avoit reçû ordre de traiter l'Emir & ſa ſuite avec tous les égards dûs à ſon caractere & à la réputation du Prince qui le députoit. C'eſt là coutume dans la Turquie, auſſi-bien que dans la Perſe, que ſitôt que les Ambaſſadeurs d'un Prince Etranger ont mis le pied ſur les terres de l'Etat, ils y ſoient défrayés avec leur ſuite, juſqu'à ce qu'ayant terminé toutes les affaires qui font le ſujet de leur Ambaſſade, ils ſoient ſortis hors des Etats du Prince, vers qui ils ſont envoyés. Bajazet, tou-

jours ſuperbe & toujours orgueilleux, ordonna qu'on doublât la dépenſe à l'égard de l'Ambaſſadeur Tartare, qui fut reçû avec une magnificence digne de l'Empire Ottoman.

Bajazet tout occupé de ſes grands deſſeins, faiſoit ſon ſéjour le plus ordinaire dans le Camp qu'il formoit hors des portes d'Andrinople, & qui s'augmentoit tous les jours par l'arrivée continuelle des Troupes. Ce fut au milieu de ce Camp, qu'il voulut recevoir l'Ambaſſadeur Tartare, ſoit pour lui donner une grande idée des forces Ottomanes, ſoit pour ſe conformer au goût des Tartares, dont les Souverains tiennent preſque toujours leur Cour au milieu de leur Camp. Celui de Bajazet étoit rangé avec un ordre & une ſymétrie admirables. Chaque Quartier

Quartier étoit distingué par la couleur particuliere des tentes. Celles des Visirs étant plus exhaussées, on connoissoit la qualité & le caractere de ces Chefs, par les queues de cheval qui étoient arborées sur le sommet de leurs pavillons. Les Visirs ordinaires, qui ne sont que comme des Lieutenans Généraux, n'en ont qu'une; quelques autres plus relevés en dignité, & qui commandent en chef, en ont deux; le seul Grand Visir en a trois. Ces queues sont, non-seulement une marque de la dignité des Officiers Généraux, mais elles servent encore d'Enseignes dans les Armées. On prétend qu'un Prince, de race Ottomane, étant prêt à perdre une Bataille, par la désertion de ses Troupes, coupa la queue à son cheval, & l'ayant attachée au bout d'une pique, rallia ses

gens, & gagna la Victoire. Depuis ce tems, la queue de cheval est devenue l'Enseigne favorable des Mahométans, & un signal de Guerre & de Combats.

La Milice Turque fort confuse sous les premiers Princes Ottomans, avoit pris une nouvelle forme & un meilleur arrangement sous Amurat I. pere de Bajazet, & un des plus grands Guerriers de son siécle. Ce fut lui qui en distingua les Corps en Janissaires, Spahis, & Azappes. Les Janissaires, quoique Corps d'Infanterie, sont la fleur de la Milice Ottomane. Ils sont presque tous composés d'Azamoglans; c'est ainsi qu'on appelle ces malheureux enfans, qu'on enleve par force dans tous les pays de la domination Turque, & particulierement sur les Chrétiens; espece de tribut aussi

honteux qu'inhumain. Ces enfans, ainſi arrachés d'entre les bras de leurs parens, qu'ils oublient bientôt auſſi-bien que leur patrie, ſont élevés aux dépens de la Porte, dans tous les exercices qui peuvent former des Guerriers. Lorſqu'ils ont acquis l'âge & la force convenables, on les incorpore parmi les Janiſſaires. Ce Corps eſt toujours bien payé, & ſoigneuſement entretenu. La Charge d'Aga, qui eſt leur Commandant, eſt une des plus conſidérables de l'Empire. On ne ſouffre point de lâches dans ce Corps.

Les Armes des Janiſſaires, ſont un large cimeterre qu'ils portent ſuſpendu à une chaîne ordinairement d'argent, un poignard, & une hache d'armes. Ils y ont depuis ajoûté le mouſquet, ou l'arquebuſe. Leur habillement eſt à la maniere Orientale,

une assez longue veste dont les deux bouts se relévent & s'attachent à la ceinture. Ils ont sur celle-ci une autre veste plus courte. Le bonnet leur est particulier. Il est fort haut, & a sur le devant un Tuyau d'argent, d'où sort une haute aigrette. Ce corps est redoutable, même aux grands Seigneurs, qu'il a souvent détrônés. Les Azappes forment une infanterie du second ordre, ils sont presque tous Archers. Les Spahis sont des troupes de cavalerie. Les cavaliers Turcs sont bien montés ; leurs chevaux sont pleins de feu & légers à la course. Ils sont assis dessus à la ginette, c'est-à-dire, les jambes pliées. Leur arme est un sabre recourbé, large & court.

L'Ambassadeur fut reçu à l'entrée du camp par un Visir, & conduit à une tente où il trouva en abondan-

ce tout ce qui étoit néceſſaire à ſon entretien & à celui de ſa ſuite. On le fit attendre huit jours, moins pour préparer tout ce qui étoit néceſſaire à la cérémonie de ſon entrée, que par un air de grandeur ordinaire aux Cours Orientales. Le jour marqué pour celle de l'Emir Berlas, étant arrivé, Bajazet lui envoya de grand matin des chevaux pour lui & pour ceux de ſa ſuite. On y ajouta les Caffetans qui ſont des robes de cérémonie, ſans leſquelles les Ambaſſadeurs ne paroiſſent jamais aux audiances des Grands Seigneurs. Tous ces chevaux étoient ſuperbement harnachés, & les Caffetans très-riches. Le cheval deſtiné pour l'Ambaſſadeur, étoit couvert d'une ſelle & d'une houſſe où les pierreries avoient été prodiguées; les étriers & le mords de la bride

étoient d'or maſſif. Son Caffétan étoit d'un brocard d'or tout bordé de perles. Outre les troupes de cavalerie qui accompagnoient l'Ambaſſadeur, il y avoit un détachement de Janiſſaires qui environnoient ſa perſonne, à peu près comme le Grand Seigneur lui-même quand il eſt en marche.

Ce fut dans ce pompeux équipage que l'Ambaſſadeur arriva à la tente de Bajazet. Elle reſſembloit à un palais par ſa grandeur & par ſa magnificence. L'ambaſſade paſſa par pluſieurs vaſtes Cours à travers deux rangs de Janiſſaires. Si-tôt qu'il arriva à la vûe du Divan, qui eſt la ſalle d'Audience, il deſcendit de cheval avec toute ſa ſuite. Bajazet l'attendoit dans la ſalle magnifiquement parée. Ce Prince étoit ſur une eſtrade qu'on avoit fort exhauſſée, & qui

étoit couverte des plus magnifiques tapis; au-dessus de sa tête, on avoit suspendu un pavillon de drap d'or, dont les pendans étoient relevés & attachés avec des cordons de tissu d'or. Il étoit assis sur des carreaux les jambes croisées à la maniere Orientale. Deux de ses plus jeunes enfans, étoient assis à ses côtés, un peu au-dessous de lui. Les Visirs & les Officiers de la Porte se tenoient debout, dans une posture respectueuse. Bajazet passoit alors la cinquantiéme année de sa vie. Il y avoit quinze ans qu'il étoit sur le trône. Il étoit d'une stature médiocre; la poitrine large, les épaules quarrées, la tête grosse, le regard féroce, la barbe épaisse & noire, & le visage défiguré par une tache sur un œil dont il ne voyoit presque point.

L'Ambassadeur conduit aux pieds

du Thrône avec les cérémonies accoutumées, ayant obtenu la permission de parler, s'expliqua de la sorte: « Seigneur, je suis envoyé par l'Empereur mon maître, auprès de ta Hautesse, pour te demander raison de tes procédés à son égard. Pendant que mon maître a porté ses armes victorieuses dans l'Asie, tu sçais combien il a eu d'attention à ne donner aucun sujet de mécontentement à ta Hautesse. Il n'a attaqué ni tes pays, ni les sujets de ta domination. Cent fois sollicité par les Princes Chrétiens de prendre leur défense contre toi, il a toujours refusé de prêter l'oreille à leurs plaintes & d'écouter leurs sollicitations. Il a vû sans jalousie les grands progrès que ta Hautesse a faits pendant quinze années dans les différens Etats de

» son voisinage. Loin de s'y oppo-
» ser, il bénissoit Dieu chaque jour
» de ce que les armes Musulmanes
» avoient un si grand éclat entre tes
» mains; il te regardoit comme un
» Héros suscité du Ciel pour faire en
» Europe ce qu'il a fait lui-même
» en Asie : je veux dire pour détrui-
» re les erreurs des Infideles, & fai-
» re triompher sur leurs ruines l'éten-
» dart de notre saint Prophete. Il t'a-
» voit demandé pour toute grace
» d'en user avec lui comme il en use
» avec toi, de n'entreprendre sur
» aucune des conquêtes que sa va-
» leur lui a soumises, & d'épargner
» ceux qu'il veut bien honorer de sa
» protection. Quelque tems ta Hau-
» tesse a demeuré dans les bornes
» d'une juste modération; mais tes
» nouveaux succès t'ont fait oublier
» ce que tu dois à la justice & à la
» raison.

» Non content de donner azyle » à un voleur Turcoman, & de con» tracter une alliance avec le Sou» dan de Bagdad ennemi capital de » mon Maître, tu as encore porté le » fer & le feu dans les Etats du Prin» ce d'Ardzengian son vassal & son » ami particulier. En vain, l'Empe» reur mon Maître a-t-il souvent fait » représenter à ta Hautesse l'injustice » de ses procédés, il n'en a reçu au» cune satisfaction. Les occupations » immenses que ses exploits lui ont » données depuis plusieurs années » dans les Climats les plus lointains, » l'ont obligé à dissimuler ses justes » ressentimens. Rendu aujourd'hui » à ses Etats, vainqueur d'une mul» titude de Nations, glorieux & » triomphant, il est enfin résolu de » s'éclaircir avec ta Hautesse sur tous » les griefs qu'il a contre elle.

» Juste & raisonnable, amateur
» de l'équité & parfait zélateur de la
» loi qui nous est commune, ne re-
» fuse pas d'écouter les raisons que
» ta sublime Porte voudra bien lui
» alléguer. Voici les conditions auf-
» quelles il te rendra son amitié, &
» rétablira la bonne intelligence qui
» regnoit ci-devant entre les deux
» Empires. 1°. Que ta Hautesse cef-
» se de protéger & de donner azy-
» le au Turcoman Cara Jouseph.
» 2°. Qu'elle rompe l'alliance qu'elle
» est prête de contracter avec le Sou-
» dan de Bagdad. 3°. Qu'elle restitue
» les Etats du Roi Taharten Souve-
» rain d'Ardzengian qu'elle a injuf-
» tement usurpés. 4°. Qu'elle leve in-
» cessamment le blocus de Constan-
» tinople, dont mon Maître a pris
» tout nouvellement la protection.
» 5°. Que pour sûreté de sa parole,

» elle envoye à la Cour Impériale
» de mon Maître les deux jeunes
» Princes ses fils Josué & Moussa,
» pour être élevés avec les Mirzas
» ses enfans ».

Bajazet n'étoit pas accoutumé à entendre parler d'une maniere si haute & si fiere. Il avoit eu de la peine à se contenir pendant le discours de l'Ambassadeur Tartare. Sa colere & sa fureur parurent plus d'une fois sur son visage. Dès que l'Emir eût fini, l'Empereur lançant sur lui un regard enflammé, « Tu es
» bien heureux, dit-il, que le droit
» des gens te mette à couvert de ma
» juste indignation. Retire-toi promptement, & ne pousse pas ma patience à bout. Dis à ton maître
» qu'il ne connoît pas encore Bajazet ni l'Empire Ottoman. Il s'imagine avoir affaire aux Sauvages du

» Mont Caucase, ou aux lâches In-
» diens. Nous lui en ferons sentir la
» différence. De quel droit prétend-
» t-il borner mes Conquêtes &
» m'empêcher de donner azyle aux
» malheureux ? Quel intérêt peut-il
» prendre aux affaires des Grecs dont
» il est si éloigné ? Je n'ai jamais été
» troubler ses exploits dans la Tarta-
» rie ni dans les Indes. Nos Empires
» n'ont rien à démêler l'un avec l'au-
» tte. Qu'il pousse ses conquêtes dans
» les déserts du Zagataï ; & qu'après
» avoir porté le trouble & la confu-
» sion dans l'Asie, il laisse les Sou-
» verains de l'Europe démêler leurs
» différens. Je n'ai rien à répondre à
» ses demandes injustes & outragean-
» tes. J'estime votre Maître, mais je
» ne le redoute point ; & s'il est assez
» téméraire pour m'attaquer, j'es-
» pere que je l'en ferai bientôt re-
» pentir ».

Pendant que Bajazet expliquoit ainsi ses pensées aux Ambassadeurs Tartares, Tamerlan étoit en Perse, où en attendant que ses troupes fussent réunies, il s'occupoit à remédier à bien des désordres que sa longue absence auroit laissé glisser dans ces Pays récemment conquis. Ce Prince tout accoutumé qu'il étoit aux grandes entreprises, ne pouvoit envisager celle de la guerre contre Bajazet, qu'avec toutes les difficultés & les périls qui devoient l'accompagner. La vaste étendue de l'Empire Ottoman, le nombre des troupes qui le défendoient, la valeur de ses soldats parfaitement aguéris, & bien préparés à l'attendre, méritoient toute son attention. De plus, les Emirs & les autres Officiers de son armée, considérant que les meilleures troupes Tartares étoient ex-

trêmement fatiguées par l'expédition des Indes, craignoient qu'elles ne fussent pas capables de faire tête aux Ottomans. Ils en parloient fort souvent entr'eux ; mais aucun n'osoit s'en expliquer avec le grand Cham. Ils conclurent tous de prier l'Emir Cham Seddin de se charger de cette commission. Elle étoit délicate ; Tamerlan ne souffroit pas volontiers les remontrances ; mais Cham Seddin illustre par sa naissance, par ses emplois & ses longs services, avoit mérité la confiance de l'Empereur, & étoit en possession de lui parler librement.

Il lui fit donc à ce sujet les représentations nécessaires, avec le respect & la soumission qu'il devoit. « J'ai pensé à tout cela avant vous, » lui répliqua l'Empereur ; mais le » sort en est jetté, je ne puis reculer

» sans me couvrir d'opprobre. Ma
» cause est juste, mes soldats sont
» braves, & je compte sur votre
» prudence & votre zele ». Ayant
appris que les troupes s'allarmoient
sur quelques prédictions peu favorables
de certains Astrologues qui suivoient
la Cour, il fit venir leur chef,
& en présence de l'armée, il lui
demanda d'un ton severe s'il avoit
remarqué dans les Astres quelque
signe fatal à l'expédition résolue.
L'Astrologue qui connoissoit Tamerlan,
n'eut garde de rien répondre
qui fût contraire aux intentions
d'un Prince absolu & redoutable.
Il répliqua que les aspects combinés
des Astres, promettoient aux Tartares
la conquête d'un grand Empire.
C'en fut assez pour l'Empereur. Content
de faire parler les Astres suivant
ses désirs, il eut soin de faire répandre

dre là réponse de l'Astrologue parmi les Troupes. Celles-ci aussi crédules que superstitieuses, déposerent leur crainte aussi aisément qu'elles l'avoient conçue, & sans plus de fondement.

L'arrivée de l'Emir Berlas acheva de déterminer la guerre. La réponse fiere de Bajazet, causa plus d'indignation que de surprise. Les troupes Tartares étant rassemblées, Tamerlan en fit la revûe générale; l'armée se trouva une des plus nombreuses dont on eût entendu parler depuis longtems. Elle étoit forte de de trois cens mille hommes de cavalerie & de cinq cens mille fantassins. Cette armée formidable s'avança à petites journées du côté de l'Arménie. La premiere ville de l'Empire Ottoman qui se présenta, fut Sébaste, située sur les confins de la Ci-

licie. Cette Ville étoit grande & forte : elle avoit surtout une Citadelle qui passoit pour imprenable. Bajazet qui avoit prévû que ce seroit par elle que Tamerlan commenceroit ses expéditions, l'avoit fait munir de tout ce qui étoit nécessaire pour un long siége. Rustan Bacha, vieil Officier de mérite & d'expérience, qui en étoit Gouverneur, avoit promis à Bajazet d'arrêter longtems les Tartares.

Il y avoit aux environs de Sebaste une forêt immense & fort épaisse qu'il falloit que l'Armée Tartare traversât. Il y avoit apparence que les Turcs avoient profité de la commodité du lieu pour dresser des embûches à leurs ennemis. Tamerlan que le grand nombre qu'il traînoit après lui, n'aveugloit point, les auroit sans doute éludées en se tenant sur

ſes Gardes ; mais il aima mieux trancher tout à coup le nœud de la difficulté par une opération digne de lui. Cinquante mille hommes furent commandés pour frayer une route aſſez commode & aſſez ſûre à cette armée immenſe. On fit un abatis de la largeur d'une demie lieue ſur toute la longueur de la forêt. Les troncs d'arbres furent rangés, & les chemins nétoyés en peu de tems. Toute l'armée paſſa ainſi, ſans que les ennemis oſaſſent s'y oppoſer. Elle arriva aux portes de Sebaſte, qui en peu de jours ſe trouva entierement inveſtie.

Tamerlan aſſiégea cette ville ſuivant la méthode ordinaire. Il fit miner la Place par des ſouterrains, & ſoutenir les murailles par des étançons ; on y mettoit enſuite le feu, ce qui faiſoit bouleverſer les murs, & formoit des bréches par où il étoit

aisé de donner l'assaut. Dès la premiere semaine plus de la moitié de la Ville se trouva démantelée, & les Tartares y entrerent l'épée à la main, malgré la résistance des Assiégés. La Forteresse se défendit un peu plus longtems : Rustan Bacha s'y étoit enfermé avec ce qu'il y avoit de plus braves soldats. Il tint parole à Bajazet, & y fit une belle défense. On ne pouvoit miner la Citadelle qui étoit assise sur un roc. Tamerlan fit construire des Tours de bois qui étoient posées sur des roues. La hauteur de ces tours surpassoit celle des murs de la Citadelle. Elles étoient à plusieurs étages dans lesquelles il y avoit des Archers. L'étage supérieur contenoit une espece de pont qui, par des ressorts, s'abattoit sur les murailles.

Rustan y opposa des machines

ballistiques qui lançoient de gros quartiers de roches, afin de briser ou de démonter ces Tours. Il se servit avec encore plus de succès des feux grégeois qui depuis quelque tems s'étoient introduits dans l'art militaire. On dardoit ces feux assez loin par le moyen des machines, ou par de longues Sarbacanes; on les enfermoit dans des especes de mortiers qui les répandoient sur les ouvrages & sur les soldats de l'ennemi. Ces feux dont la composition étoit un secret qui n'a point passé jusqu'à nous, s'attachoient opiniâtrement aux matieres combustibles, & ne pouvoient être éteints par les moyens ordinaires; ils sembloient au contraire s'animer jusques au fond des eaux. Les Tartares à qui cette invention étoit inconnue, souffrirent beaucoup dans les commencemens.

Ils n'en pousserent pas le siége avec moins de vigueur. Tamerlan qui sçavoit faire de ses soldats tout ce qu'il lui plaisoit, piqua de telle sorte leur émulation, qu'après des efforts redoublés, & dans un assaut général, ils se rendirent maîtres de la Citadelle. Le brave Rustan fut tué sur la bréche; & les Tartares à leur ordinaire, firent main basse sur tout ce qui se présenta dans le premier feu de leur fureur.

L'Armée Tartare étant campée à Sébaste, Tamerlan eut avis que Bajazet à la tête des Troupes Ottomanes, étoit entré dans la Cappadoce, & qu'il s'avançoit à petites journées au devant de lui. Cet avis étoit véritable. L'Empereur Turc après avoir fait lever le blocus de Constantinople, & rappellé toutes ses forces auprès de sa personne, étoit pour lors

dans Amasie, ville capitale de la Cappadoce, & célebre pour avoir été la patrie du grand Mithridate. Sur cet avis, Tamerlan décampa de Sébaste, & prit le chemin de Césarée. Il y a plusieurs villes de ce nom. Celle-ci est Césarée de Cappadoce qui fut d'abord appellée Mezaca, & à qui Tibere donna le nom des Césars. L'armée ne fut que six jours à faire le chemin de Sebaste à Césarée. Cette Ville n'étoit nullement en état de défense. Les habitans que la frayeur avoit saisis, s'étoient enfuis. Les Tartares n'y trouverent que les Vieillards & les infirmes. Le butin y étoit considérable : mais Tamerlan qui ne vouloit pas que ses soldats se chargeassent inutilement, défendit le pillage sous peine de la vie. Comme c'étoit alors la saison des bleds, & que l'armée Tartare

consumoit une quantité immense de vivres, l'Empereur ordonna qu'on les recueillît soigneusement ; il les fit resserrer à Césarée, & laissa dans cette ville une garnison considérable pour garder ses magasins.

Il y avoit dans l'armée Tartare un corps de quatre mille Coureurs qui prenoit toujours les devants pour examiner les routes & pour donner avis de la marche des ennemis. Le Mirza Aboubecre & l'Emir Cheik Noureddin étoient les Chefs de ces coureurs. Ils avancerent trois journées au-devant du gros de l'Armée qui prenoit la route d'Ancyre. Tamerlan campa à Kirchecher, ville située entre Ancyre & Césarée. Il apprit là que l'armée de Bajazet étoit proche. L'Emir Chammelik eut ordre de prendre avec lui mille hommes & de s'approcher secrettement

le

le plus près de l'ennemi qu'il lui seroit possible. L'Emir s'acquitta parfaitement bien de sa commission. Favorisé des ténébres de la nuit, il se trouva avant le lever de l'aurore, tout proche du camp de Bajazet, & se mit en embuscade dans un petit bois voisin de ce camp. Une troupe d'avanturiers étant sortis hors du camp, donnerent mal à propos dans l'embuscade, & furent taillés en pieces. Bajazet fut surpris & mortifié de ce qu'un petit nombre de Tartares eût osé faire une entreprise aux portes de son camp. Il le quitta dès le jour même, & s'approcha de Kirchecher.

Sur la nouvelle de cette marche, Tamerlan tint conseil de guerre. Il y fut arrêté qu'on iroit former le siége d'Ancyre, moins par l'importance de cette place, que pour fatiguer

l'Armée Ottomane, dont la meilleure partie consistoit en infanterie. Cette résolution sembloit être un effet de la peur, & Bajazet crut effectivement que les Tartares effrayés, pensoient à la retraite. Il ne pénétra point le dessein de l'ennemi; & l'ayant vû décamper, il résolut de le suivre, & de donner dessus lorsque l'occasion lui seroit favorable. Ancyre fut bientôt investie par l'armée Tartare. Cette ville qui porte encore le nom d'Angori, étoit autrefois la capitale de la Galatie, & Métropole dans le Patriarchat de Constantinople. C'étoit une ville considérable par l'étendue de son enceinte, par le nombre de ses habitans, & par son commerce. Ce n'est plus maintenant qu'un gros bourg encore renommé par la fabrique de ses camelots. Bajazet l'a-

voit fait ſoigneuſement fortifier. Il y avoit mis pour Gouverneur un Bacha nommé Jacup, & la ville étoit en état de ſoutenir un long ſiége.

Auſſi-tôt que Tamerlan fut arrivé devant la place, il en fit le tour. Ayant remarqué qu'un gros ruiſſeau qui paſſoit devant la ville, ſervoit à fournir d'eau les habitans, il le fit couper & en détourna le cours. Il commanda enſuite des Mineurs pour ſapper les murailles, & fit conſtruire des Tours pour donner l'aſſaut. Tout étoit déja prêt pour l'attaque, lorſque les coureurs annoncerent l'arrivée de l'armée Turque qui n'étoit qu'à quatre lieues du camp. Tamerlan quitta le ſiége, & ſe prépara tout de bon à meſurer ſes forces avec celles de l'Ottoman.

Il alla viſiter le champ où ſe devoit donner la bataille. C'eſt une

vaste plaine au travers de laquelle coule une riviere dont Tamerlan eut soin de s'assurer. Il y avoit aussi une éminence qui paroissoit un poste avantageux. Bajazet qui en connoissoit la conséquence, y avoit envoyé un gros détachement de Spahis qui s'en étoient rendus les Maîtres. Ils s'y étoient fortifiés, & Tamerlan ne crut pas devoir s'amuser à les attaquer, réservant toute la vigueur de ses troupes pour l'action générale. Il disposa ensuite son armée suivant la situation du terrain : il la partagea en trois corps qui avoient chacun une avant-garde. L'aîle gauche la plus honorable parmi les Tartares, fut mise sous le commandement du Mirza Charoc & de Calil Sultan, l'un fils de l'Empereur, & l'autre son petit-fils. L'avant-garde de cette aîle gauche fut confiée au

commandement du Mirza Sultan Hussein, ayant sous lui Ali Sultan. Ce corps étoit composé des troupes de Corassane, de Bactriens, de Sogdiens, d'Hircaniens & de plusieurs différens Peuples habitans aux environs de la Mer Caspienne, le tout au nombre de cinquante mille cavaliers & de deux cens mille hommes d'infanterie.

L'aîle droite étoit encore plus forte en nombre. Il y avoit trente mille cavaliers Persans, autant de Georgiens, environ quarante mille hommes des deux Arménies & des Peuples du Caucase, le reste composé des troupes du Cabulestan, de Candahar, & des Indes. Elle avoit pour chef le Mirza Mirousga, qui avoit pour Lieutenant Général l'Emir Cheik Noureddin. L'avant-garde de cette aîle, étoit commandée par

le Mirza Aboubecre, qui avoit pour Général l'Emir Gehancha. Le corps de bataille étoit composé des troupes de la Transoxiane, du Zagatai, des Massagetes, des Calmacs, Circasses, Sibériens, Ostiaques, Samoyedes qui montoient à près de cent mille hommes. Ce corps avoit pour Commandant le Mirza Mehemed Sultan, ayant pour Lieutenans Généraux le Mirza Eskender, & les Emirs Chamseddin, Chammelik & Elias Codgia. Tamerlan voulut commander le corps de réserve composé de l'élite des troupes. Il avoit outre cela quarante Eléphans de guerre, avec des Tours remplies d'Archers. Ces animaux furent rangés à la tête de l'armée.

Bajazet rangea pareillement son armée en bataille. Il la disposa en forme de croissant, suivant la mé-

thode des Ottomans. L'aîle droite forte de quarante mille chevaux & de soixante & dix mille hommes d'Infanterie, fut mise sous le commandement du Despote de Servie, beau-frere de l'Empereur Turc. Les cavaliers Croates, Misiens, Esclavons, qui faisoient la principale force de ce corps, étoient tous armés de fer. Le Despote qui commandoit ce corps étoit fils de celui qu'Amurat I. avoit dépouillé de ses Etats. Celui-ci avoit été élevé tout jeune à la Cour Ottomane, & avoit eu la même éducation que les enfans d'Amurat. Il avoit sçu s'insinuer dans l'amitié du Prince Bajazet, qui quoique le cadet de Jacup, héritier présomptif de l'Empire, promettoit cependant plus que son frere. A peine Bajazet fut-il monté sur le Trône par les moyens que nous avons rap-

portés, qu'il donna des marques solides de sa bienveillance au Prince de Servie. Il épousa sa sœur nommée Destina ou Roxane, & la fit reconnoître pour sa seule & légitime épouse. Il rendit ensuite au Despote une partie des Etats qui avoient été enlevés à son pere.

L'aîle gauche de l'armée Ottomane étoit commandée par Musulman Cheleby fils aîné de Bajazet. Il avoit sous lui les troupes de Bithinie, de la Pamphilie, de la Cappadoce, du Pont & de la Caramanie, au nombre d'environ quatre-vingt mille chevaux, & de cent mille fantassins. L'Empereur Turc commandoit le centre composé de Janissaires de Spahis, des troupes auxiliaires, de Sirie, & de Mésopotamie; ayant pour Lieutenans Généraux trois de ses fils, Moise, Aisa, &

& Mustapha. Le Prince Mahomet Kirischi autre fils de Bajazet, étoit à la tête de l'arriere-garde qui faisoit comme un corps de réserve. Il avoit pour Lieutenans Généraux les Bachas Isouf, Ali, & Morad.

Tel étoit l'état des deux armées qui se trouverent en présence le premier de Juillet de l'an 1402. La nuit qui précéda la bataille, se passa de part & d'autre dans de grandes agitations. L'un & l'autre Prince avoient enfin trouvé un ennemi digne de leur valeur. Chacun d'eux s'étoit fait un grand nom dans le monde : on les regardoit comme les deux plus redoutables Monarques qui fussent dans l'Univers. Tamerlan né particulier, comptoit alors plusieurs Souverains pour ses sujets; Bajazet fils d'un Empereur, mais destiné pour obéir, avoit sçu enva-

hir un Empire qu'il avoit augmenté par ses conquêtes. Tous deux jusqu'alors heureux dans leurs entreprises, appréhendoient avec raison que la fortune lasse de les favoriser, ne les abandonnât dans une occasion si délicate.

Les soldats n'étoient pas plus tranquiles dans les deux camps. Chacun s'entretenoit de ce qu'il avoit à craindre ou à espérer. Les Turcs rapelloient le souvenir des grandes conquêtes que les Tartares avoient faites depuis plus d'un siécle. Ils repassoient en particulier celles de Tamerlan. Ils ne pouvoient sans être frappés, envisager le cours étonnant de tant de prospérités, la Tartarie subjuguée, la Perse vaincue, tous les peuples du Mont Caucase & ceux de l'Indostan soumis à ses Loix. Les Tartares de leur

côté se disoient à eux-mêmes, qu'il ne s'agissoit plus d'avoir affaire à des Peuples mous & efféminés, tels que les Perses & les Indiens; que les Turcs qu'ils avoient à combattre étoient de ces anciens Scithes de même origine à peu près qu'eux, & qui avoient fait dans l'Asie Mineure, & dans l'Europe les mêmes progrès que les Tartares dans la haute Asie. Ils se les représentoient surtout comme récemment vainqueurs des plus redoutables puissances chrétiennes, & triomphans à Burse & à Nicopoli.

L'Aurore ne faisoit encore que de paroître, lorsque les deux Empereurs, comme de concert, mirent chacun leur armée hors de leur camp. L'un & l'autre les rangeant en bataille, couroient entre les rangs, & faisoient souvenir leurs

ſoldats du ſuccès de leurs armes en tant de diverſes expéditions. Tamerlan crioit aux ſiens de ſe ſouvenir qu'ils étoient Mogols & deſcendans du grand Genghiſcan. Bajazet recommandoit aux Turcs la gloire du nom Ottoman, & leur diſoit qu'après avoir vaincu ſi ſouvent les Grecs, & tout récemment les plus braves nations de l'Europe, il leur ſeroit honteux d'appréhender les barbares du Mogoliſtan.

Le ſignal ayant été donné de part & d'autre, la bataille commença par l'avant-garde de l'aîle droite de l'Armée Tartare. Le Mirza Aboubecre qui la commandoit, fit faire une décharge de fléches ſur l'aîle gauche des Turcs commandée par Chelibi fils aîné de Bajazet. Les deux corps ſe mêlerent enſuite avec fureur. Le Prince Turc ſe défendit en

brave, & poussa même le Mirza. Tamerlan l'apperçut, & envoya promtement ordre à Mehemed Sultan d'aller soutenir le Mirza : les deux aîles s'avancerent l'une sur l'autre ; & le Despote de Servie qui commandoit la droite des Turcs ayant été tué, cette aîle plia. Bajazet qui étoit sur l'éminence, voyant le désordre de son aîle droite, fit avancer le corps de bataille. Alors l'affaire devint générale. Tous ces corps combattirent l'un contre l'autre avec une opiniâtreté invincible & un acharnement réciproque. Le soleil étoit déja sur son déclin, sans qu'on pût encore sçavoir de quel côté la victoire tourneroit. La campagne étoit couverte de morts & de mourans. Le sang couloit de toutes parts. Cependant l'ardeur des Turcs parut se rallentir, ils cédoient peu à peu, & les

Tartares les poussant toujours, la plus grande partie se mit à fuir.

Bajazet après avoir lassé plusieurs chevaux, & s'être inutilement fatigué à rallier ses gens, étoit remonté sur la hauteur d'où il voyoit avec un chagrin aisé à concevoir, le désordre de son armée. Tamerlan qui pendant cette journée avoit fait l'office de soldat comme celui de Général, appercevant ce corps de Janissaires qui faisoit toujours bonne contenance, jugea que l'Empereur Turc étoit au milieu d'eux. Il ordonna au Mirza Eskender d'aller l'attaquer. Ce jeune Prince exécuta cet ordre avec autant de courage que de prudence. Les Janissaires soutinrent plusieurs charges consécutives avec cette intrépidité qui leur est ordinaire, & tuerent beaucoup de monde au Mirza; mais Tamer-

lan y marcha lui-même avec le Mirza Charoc. Le combat se ranima. Bajazet se voyant enveloppé de toutes parts, se défendit en lion, & soutint le choc jusqu'à la nuit. Les Janissaires obligés de céder au grand nombre, se firent presque tous tuer. La nuit étant enfin venue, Bajazet descendit de l'éminence où il avoit si vaillamment combattu, & se mit à fuir à la faveur des ténébres. Il fut cependant reconnu & poursuivi par Mahmoud-Can, un des Princes du Zagataï. L'Empereur Ottoman se défendit encore quelque tems, mais se voyant sur le point de périr, il se rendit au Prince Mogol qui lui fit lier les mains, & le conduisit au Camp.

L'Empereur Tartare maître du champ de bataille, étoit entré dans le camp ennemi, & s'étoit logé dans

la tente du Monarque Ottoman. Il en demandoit des nouvelles lorſqu'on l'amena les mains liées. Il ordonna ſur le champ qu'on le déliât, & qu'après lui avoir donné le tems de ſe délaſſer un peu de la fatigue d'une ſi cruelle journée, on le lui préſentât dans un état conforme à ſa dignité. Bajazet étoit le plus orgueilleux des hommes. Toutes les attentions de ſon vainqueur ne le conſoloient pas de ſon humiliation & de ſes diſgraces. Il parut devant Tamerlan avec plus de fierté que de douleur. Tamerlan le voyant entrer dans ſa tente, & l'ayant conſidéré un moment, ne put s'empêcher de ſoûrire. « Il n'eſt pas d'un grand » cœur, lui dit le Monarque Otto» man, d'inſulter un malheureux. Je » n'inſulte point à ton état (lui repli» qua l'Empereur Tartare) mais je » ris

» ris de ce que la fortune a partagé
» l'Empire du monde entre un bor-
» gne comme toi & un boiteux com-
» me moi. » Tamerlan étoit effectivement toujours resté fort incommodé d'une blessure au pied. « Tu au-
» rois pû, ajoûta-t-il, éviter ton mal-
» heur par un peu de condescendan-
» ce. Profite de ta fortune, lui répli-
» qua le fier Ottoman, & ne te mêle
» point de me donner de leçons ».

Tamerlan ne voulut point aigrir davantage son prisonnier. Il le renvoia, & donna ordre qu'on eût soin de lui fournir tout ce dont il pourroit avoir besoin, & qu'il fût servi comme il l'étoit lui-même. Ayant sçu que ce Prince incertain du sort de ses enfans, étoit d'une inquiétude extrême, il s'en informa. On ne trouva parmi les prisonniers que le plus jeune nommé Moussa. Il le renvoya

ſur le champ à ſon pere. Un traitement ſi généreux auroit trouvé de la reconnoiſſance dans une ame d'une autre trempe que celle de Bajazet ; mais ce Prince ſuperbe & cruel s'imaginant qne tout lui étoit dû, étoit moins ſenſible à la gratitude pour les politeſſes d'un ennemi, qu'à la rage de ſe voir priſonnier entre ſes mains. Il maudiſſoit ſans ceſſe ſa deſtinée, & ne ceſſoit de proférer des blaſphêmes horribles contre la Providence.

L'infection devint horrible dans le camp. Tamerlan en ſortit, & ſe rapprocha d'Ancyre. Le Bacha Jacup n'attendit pas une nouvelle attaque; il ſortit au-devant de l'Empereur, & vint lui porter les clefs de la Ville & de la Citadelle. On y trouva une quantité prodigieuſe de proviſions qui ſervirent à rafraichir l'ar-

mée. Cette grande défaite avoit couté au Turc cent mille hommes qui resterent sur le champ de bataille, de sorte que les Tartares demeuroient entierement maîtres de la campagne. Tamerlan profita de cette conjoncture en habile Conquérant. Il sépara son armée en plusieurs corps, qu'il envoya faire des courses dans toute la Natolie. La ville de Burse capitale de Bithinie étoit après Andrinople la plus considérable place des Ottomans. C'étoit-là que Bajazet avoit renfermé tous ses trésors. Il y avoit envoyé la Princesse Roxane sa femme, une de ses filles, & la plus grande partie de sa maison. Les Mirzas Mehemed Sultan & Aboubecre, eurent ordre d'aller se rendre maîtres de cette ville. Ils avoient trente mille maîtres bien armés avec lesquels ils arriverent le

cinquiéme jour de leur départ à la vûe de Burſe. Ils eſpéroient la ſurprendre dans les premiers momens de ſa frayeur. Le Prince Cheleby fils aîné de Bajazet, les avoit prévenus. Il s'étoit échappé après la bataille; & après avoir enlevé tout ce qu'il avoit pu des tréſors de ſon pere, il avoit pris la fuite. Les principaux habitans avoient ſuivi ſon exemple; & chacun emportant ce qu'il avoit de plus précieux, tous s'étoient retirés, les uns au mont Olympe au pied duquel Burſe eſt ſitué, les autres du côté de la mer.

Les Mirzas trouverent la ville ouverte & preſqu'abandonnée. Ils s'informerent dabord de l'Impératrice. On leur dit qu'auſſitôt après la nouvelle de la bataille perdue, elle étoit ſortie avec la Princeſſe de Bagdad, fille du Sultan Ahmed Gelair, la-

quelle étoit destinée pour épouse au Prince Mustapha fils de Bajazet. Le Mirza Mehemed Sultan resta dans Burse pour faire ramasser les effets du pillage, & Aboubecre avec dix mille Cavaliers des mieux montés se mit à la quête des Princesses. Il les trouva dans une petite ville à quatre lieues de Burse, où il les ramena. Quelques jours se passerent à charger les trésors que Cheleby n'avoit pu emporter. Il se trouva dans la citadelle une quantité immense d'argent monnoyé; des vases, des meubles précieux, quantité de perles, de pierreries, de riches étoffes, des ornemens magnifiques, & des raretés rassemblées dans les conquêtes des Ottomans. La ville & le château furent ensuite abandonnés au soldat qui y trouva encore de quoi s'enrichir; ensuite on mit le feu à la ville dont les mai-

ſons n'étant pour la plûpart que de bois, furent bientôt conſumées.

Les autres détachemens de l'armée Tartare, ſe répandirent en même tems en diverſes parties des Royaumes du Pont, de la Bithinie & de la Galatie. La victoire remportée ſur l'Empereur Ottoman, & ſa priſe avoient ſemé la terreur dans tous ces Etats, & diſpoſé les Peuples à recevoir le joug du Vainqueur. Les Emirs chefs de ces détachemens, n'eurent qu'à ſe préſenter pour recevoir partout les hommages & les ſoumiſſions. C'eſt ainſi que les villes de Néocéſarée, de Nicée, & de Magnéſie, ſe rendirent à la premiere ſommation. Le Prince Chelebi qui s'étoit retiré à Nicée, comme dans une place de réſiſtance, y trouva tant d'effroi parmi les Habitans, qu'il ne jugea pas à propos d'y reſter plus longtems.

Tamerlan s'avança lui-même avec le gros de son armée jusqu'à Magnésie menant toujours avec lui son auguste prisonnier, spectacle fameux, & modele signalé de l'inconstance de la fortune. On prétend que le Monarque Tartare poussé à bout, par l'orgueil & par les hauteurs déplacées de Bajazet, le traita dans la suite de la maniere du monde la plus barbare; qu'il lui fit couper les mains & les pieds; qu'il le fit enfermer dans une cage comme une bête féroce & indomptable; on ajoûte qu'on ne le tiroit de cette cage que pour le produire à l'heure des repas de Tamerlan; & que ce malheureux Prince n'avoit d'autre nourriture que celle qu'il pouvoit ramasser sous la table de son Vainqueur, & qu'il étoit contraint de disputer souvent avec les chiens; qu'enfin pour comble d'i-

gnominie, le ſuperbe Conquérant l'obligeoit de courber ſervilement le dos, & s'en ſervoit comme de marchepied toutes les fois qu'il vouloit monter à cheval.

Tous ces faits ſont conteſtés par quelques Auteurs Arabes qui ont écrit la vie de Tamerlan; je ſerois téméraire de les garantir. La vérité eſt que Tamerlan étoit cruel; & qu'une des loix de Genghiſcan, dont il affectoit d'être grand obſervateur, étoit d'humilier & de punir ſévérement les Vaincus, maxime qu'il ne mettoit que trop volontiers en pratique dans toute la ſuite de ſes conquêtes.

Ce fut à Magnéſie que l'on vit arriver les Ambaſſadeurs de Manuel Empereur de Conſtantinople. Ils venoient féliciter Tamerlan ſur ſes victoires, & lui rendre des actions

tions de grace, sur l'avantage qui en revenoit à l'Empire Grec. En effet, cette victoire avoit été une crise décisive en faveur de cet Empire, qui sur le point de tomber entre les mains des Turcs, se releva par cette chute de Bajazet, & subsista jusqu'à l'invasion de Mahomet II. qui arriva l'an 1453. Il ne tenoit sans doute qu'à Tamerlan de s'en rendre Maître, & sa haine pour le nom Chrétien l'y portoit assez ; mais il se fit un honneur de ne pas détruire son propre ouvrage. Il crut qu'il lui seroit plus glorieux de conserver un Empire qui s'étoit mis sous sa protection, que d'en avoir abattu un autre qui avoit voulu s'opposer au torrent de sa puissance.

Les divers détachemens ayant exécuté leur commission, rejoigni-

rent l'Empereur à Magnésie, qui étoit le rendez-vous général de l'Armée Tartare. Les Mirzas Mehemed Sultan & Aboubecre y conduisirent comme en triomphe l'Impératrice Roxane avec une Princesse Fille de Bajazet d'une autre femme, & la Princesse de Bagdad. Roxane étoit Sœur du Député de Servie tué à la bataille d'Ancire: elle étoit d'une excellente beauté & d'une vertu encore plus éclatante. Elevée dans la Religion Chrétienne, elle y avoit toûjours paru inviolablement attachée; obligée par la malheureuse situation de ses affaires d'épouser Bajazet, la pureté de sa foi n'en avoit point souffert. Le Prince Musulman avoit plusieurs fois inutilement employé les menaces & les caresses, pour la faire changer sur ce point; cette Prin-

cesse toûjours fidelle & toûjours courageuse, lui avoit plus d'une fois déclaré qu'elle souffriroit plutôt la mort que quelque altération dans sa foi. Bajazet vaincu par sa persévérance, & d'ailleurs charmé de son mérite & de ses vertus, avoit depuis long-tems cessé de la presser sur cet article. Roxane vivoit donc ouvertement en Chrétienne, & semblable à Esther, elle observoit les préceptes de sa Religion avec les égards & les ménagemens convenables à son état. Bajazet ne l'en aimoit pas avec moins de tendresse; elle portoit seule le titre d'Epouse & d'Impératrice; bien différente de son Mari, aussi modeste & aussi douce que celui-ci étoit cruel & hautain.

Il étoit bien triste pour une Princesse de ce rang & de ce caractere,

d'être forcée à devenir le témoin des ignominies d'un Epoux aux pieds duquel elle avoit vû ramper tant de Souverains. La Providence lui épargna cette derniere mortification ; le malheureux Bajazet avoit fini ses jours peu de tems avant qu'elle arrivât à la Cour de Tamerlan, soit qu'emporté par la fureur, il se fût brisé la tête contre les barreaux de sa cage, comme le prétendent plusieurs Historiens aussi peu fondés que ceux dont j'ai parlé, soit que les horreurs d'un état aussi humiliant que le sien l'eussent empêché de survivre long-tems à ses disgraces. Tamerlan estimateur du vrai mérite, fit rendre à l'Impératrice tous les honneurs & toutes les distinctions possibles. Il sçut respecter sa douleur ; pendant le peu

de séjour qu'elle fit à Magnésie, il eut un soin extrême qu'elle fût traitée avec tous les égards dûs à son rang ; il eut même la discrétion de ne se point présenter à ses yeux, convaincu que sa présence ne feroit que l'aigrir davantage. Tamerlan lui fit dire qu'elle n'avoit qu'à choisir quel endroit elle souhaiteroit pour sa retraite, l'assurant qu'elle y seroit en repos, & qu'il auroit soin de lui faire fournir exactement tout ce qui lui seroit nécessaire. Il est dur aux grands cœurs d'avoir des actions de grace à rendre à de pareils Ennemis ; mais la Princesse étoit Chrétienne, elle trouva dans sa Religion des secours que la raison & la vertu humaine ne peuvent guéres fournir dans ces occasions.

La Princesse de Bagdad ne reçut pas un traitement si favorable ; elle avoit été destinée pour Epouse au Prince Chelebi, fils aîné de Bajazet. Le Soudan l'avoit menée lui-même avec un superbe cortege jusqu'à la Cour du Grand-Seigneur. Les Nôces se devoient faire aussitôt que la Guerre contre Tamerlan seroit terminée ; elle le fut trop malheureusement pour la satisfaction des principaux Interessez. Le Soudan qu'une incommodité avoit détenu à Burse pendant la Bataille, eut toutes les peines du monde à échapper aux Princes qui cherchoient l'Impératrice ; il fut obligé de laisser sa Fille dans la Natolie, & de chercher précipitamment une retraite. Tamerlan avoit trop de prétentions sur la Syrie pour permettre

que la Fille d'Ahmed Gelaïr épousât un Prince tel que Cheleby. Sa sageſſe & la bravoure qu'il avoit fait paroître dans la derniere Bataille, le rendoient redoutable au Monarque Tartare ; il la réſerva pour le Mirza Eskender, un de ſes petits-Fils. Le Mirza étoit jeune ; il avoit du mérite, & pouvoit plaire à la Princeſſe ; mais il étoit iſſu de Tamerlan, c'eſt-à-dire du mortel Ennemi du Soudan ; d'ailleurs deſtinée au Fils de Bajazet, ſes inclination étoient prévenuës, & ſon cœur s'étoit trouvé d'accord avec ſon devoir ; elle étoit avec Roxane qui lui ſervoit de Mere, lorſqu'on vint lui annoncer de la part de l'Empereur qu'il falloit ſe ſéparer d'elle, & ſe réſoudre de bonne grace à une alliance ſi contraire à ſes inclinations.

Vainement la jeune Princeſſe s'abandonna au plus violent déſeſpoir ; en vain elle reclama les droits les plus légitimes, & les promeſſes les plus ſolemnelles. La politique eſt peu ſenſible à de pareilles raiſons ; elle n'étoit plus la maîtreſſe de ſon ſort ; il fallut obéïr ; Roxane partit, & après qu'on eût donné quelques jours à la Fille du Soudan, il lui fallut épouſer le petit-Fils de Tamerlan.

L'Empereur Tartare crut ne pouvoir mieux terminer une Campagne ſi brillante que par la priſe de Smirne. C'eſt une Ville conſidérable avec un Port ſur l'Archipel ; on fait remonter ſon origine juſqu'aux Amazones, par leſquelles on veut qu'elle ait été bâtie. D'autres, avec plus d'apparence, n'en font qu'une Colonie

des Ephésiens; quoiqu'il en soit, c'est une Ville ancienne & une de celles qui se vantent d'avoir donné la naissance à Homére. Elle appartenoit aux Chrétiens qui l'avoient toujours conservée au milieu des révolutions continuelles qui étoient arrivées dans l'Asie depuis trois siécles.

Quelques zelés Musulmans, représenterent à Tamerlan, que cette Ville étoit le boulevart de la Chrétienté dans le Levant; que les Chrétiens nepouvant plus aller à Jerusalem qui étoit retombée entre les mains des Sarrazins, se rendoient en foule à Smirne, où ils satisfaisoient en partie leur dévotion; ils ajoûtoient enfin, pour piquer l'ambition de Tamerlan, que cette Place avoit été plusieurs fois assiegée par les

Empereurs Ottomans; quelle avoit résisté au grand Amurat; & que Bajazet y avoit échoué plus d'une fois.

Il n'en falloit pas tant pour animer Tamerlan qui croyoit les entreprises d'autant plus dignes de lui, qu'elles paroissoient au-dessus de la portée des génies ordinaires. Le Siége de Smirne fut donc conclu; mais avant que d'y marcher, l'Empereur Tartare envoya un Député aux Habitans de cette Ville pour leur dénoncer qu'ils eussent à venir rendre leur hommage au Conquérant, & à payer le Tribut, sinon à se préparer à toutes les horreurs d'une guerre cruelle. On s'étonnera peut-être de ce que Tamerlan étant en bonne intelligence avec l'Empire Grec, se résolut si facilement à l'attaque d'une Place qui paroît avoir été pour lors de sa

dépendance : mais outre qu'il ne faut pas chercher beaucoup de bonne foi dans les procédés du Monarque Tartare, sur-tout quand il s'agissoit des Chrétiens ; il y a bien de l'apparence, qu'il regardoit Smirne comme une espéce de République gouvernée par des Européans de tout Païs, qui s'y étoient fortifiés depuis la perte de la Palestine.

Quoiqu'il en soit, les Mirzas Eskender & Roustem avec l'Emir Cheik Noureddin eurent ordre de suivre de près les Députés, avec une partie de l'Armée. Il y avoit trop long-tems que la tempête grondoit dans l'Asie, pour ne pas troubler le repos des Villes situées sur les Côtes de l'Archipel. Le Gouvernement de Smirne s'attendoit à se voir les Tartares sur les bras ; mais la situation

de la Ville, la commodité de pouvoir à tous momens recevoir du secours d'Europe; le bon état de la Place, enfin l'honneur, la religion & les succès passés faisoient espérer de voir échouer les entreprises d'un si terrible Ennemi; pour ne rien oublier de ce que la prudence humaine exige en de pareilles conjonctures, les Smirniens avoient depéché des Exprès à Chipre & à Rhodes, pour solliciter du secours auprès des Puissances Chrétiennes. L'Isle de Rhodes est la plus voisine de Smirne; elle étoit occupée depuis plus d'un siécle par les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem; plusieurs de ces braves, toûjours prêts à combattre les Infideles, avoient obtenu permission du Grand-Maître de venir s'enfermer dans Smirne. La Religion elle-

même, sur de nouvelles instances & sur la certitude de l'entreprise des Tartares, se préparoit à y envoyer un secours plus puissant. La sommation de Tamerlan n'eut donc pas un grand effet, & les Habitans résolus à se défendre jusqu'à la derniere extrêmité, ayant répondu avec vigueur, tout fut bientôt prêt pour les assiéger dans les formes.

Smirne bâtie sur une langue de Terre, est enfermée par trois côtés de la Mer, qui bat le pié de ses murailles. Elles étoient en bon état, & soutenuës de distance à distance convenable par des tours & des bastions à la maniere du tems. Le côté par où elle tenoit à la terre, étoit couvert par un fossé profond, revêtu de pierres de taille, & qu'on tenoit toujours rempli par les eaux de la Mer,

Elle étoit commandée par un brave Grec, nommé Diogene. La Garnison étoit forte & nombreuse, les munitions abondantes; tout sembloit annoncer un long siége, une vigoureuse résistance, & un succès au moins douteux.

Tamerlan aïant examiné la situation de la Place, vit bien que tous ses efforts seroient inutiles, tant que la voye de la Mer restant libre aux Assiegés, leur laisseroit le moyen de pouvoir être à chaque moment secourus & rafraîchis; il comprit aussi-tôt que le succès de son entreprise dépendoit de fermer cette voye; la difficulté étoit d'y réüssir: il manquoit de Vaisseaux: il l'entreprit cependant, & en vint à bout. Comme la Mer n'étoit pas fort profonde aux environs des murs de la Ville, il fit

enfoncer des pieux par intervalles, & y fit attacher des madriers. Cet ouvrage formoit des especes d'échaffauts qu'on eut soin de bien affermir & de rendre d'une largeur suffisante, pour contenir plusieurs soldats de front. A mesure que l'ouvrage avançoit, on couvroit les échaffauts en forme de galleries, avec des planches minces que l'on revêtoit de peaux de bêtes fraîchement écorchées, afin de les prémunir contre les feux des Assiégeans; ces galeries couvertes furent ainsi poussées en peu de tems d'une extrêmité de la langue de terre sur laquelle une partie de la Ville est située, jusqu'à celle qui lui est opposée; ce qui coupa entierement la communication que la Ville avoit eû jusqu'alors avec la Mer.

Les Smirniens, qui confidéroient d'abord tranquillement cet ouvrage du haut de leurs murs, ne pouvoient s'imaginer qu'on pût former une entreprife auffi téméraire que celle-ci le paroiffoit; mais quand ils apperçurent qu'en moins de quatre jours, la moitié de l'ouvrage étoit fait, ils commencerent à appréhender, & mirent tout en ufage pour le détruire avant qu'on l'eût perfectionné. Comme leurs machines étoient toutes prêtes fur leurs ramparts, ils jetterent quantité de roches & toutes fortes de feux Grégeois pour écrafer & pour brûler l'ouvrage & les travailleurs; mais leurs efforts furent inutiles, & les galeries étant enfin perfectionnées, ils fe virent fruftrés de leurs principal efpoir.

Les Tartares qui avoient pris leur logement

logement du côté de la terre, ne firent autre chose pendant les premiers huit jours, que de préparer leurs machines pour battre les murailles, & pour établir leurs Sappeurs. On étoit alors au milieu du mois de Décembre, & les pluies qui tombérent d'une abondance extraordinaire, faisoient espérer aux Assiégés que leurs ennemis ne pourroient tenir contre la rigueur de la saison. Ce fut au contraire, un nouveau motif à Tamerlan de redoubler ses efforts; en effet tout étant prêt suivant ses désirs, les Tartares commencerent l'attaque de tous côtés; les Belliers & les Machines battoient les murs jour & nuit. La sappe fut bientôt poussée de toutes parts avec vigueur; les Assiegés faisoient des sorties, mais ils étoient presque tou-

jours repouſſés avec perte ; enfin les murs de la Ville & du Château étant minés & ſoûtenus ſur les étançons, Tamerlan y fit mettre le feu. La plus grande partie des murailles s'étant écoulée avec un fracas épouvantable, préſenta de toutes parts de larges ouvertures. Les Tartares préparés fondirent ſur les bréches avec cette férocité qui les rendoit depuis ſi long-tems ſupérieurs aux nations Aſiatiques.

En vain les Smirniens firent face de tous côtés. La multitude des Ennemis qui ſe ſuccédoient ſans ceſſe les uns aux autres étoit ſi grande, qu'il fallut céder à leurs efforts opiniâtres. Les bréches furent forcées ; des flots de Barbares ſe répandirent en peu d'heures dans les ruës & dans les Places publiques. Les Aſſiégés

poussés de toutes parts, se retranchoient dans les Eglises & dans les Maisons. On faisoit pleuvoir de toutes parts un déluge de feux liquides, de la résine & de l'huile bouillante, du souffre enflamé, & tout ce que la rage & le désespoir met à la main en de semblables conjonctures. Rien de cela n'étoit capable d'arrêter un Vainqueur féroce & intrépide ; le Soldat effréné portant le fer d'une main & le feu de l'autre, faisoit main-basse sur tout ce qui se présentoit, & embrasoit tous les lieux où il trouvoit de la résistance ; le sang couloit à torrens dans les ruës. L'embrasement commença par les Temples & les Palais qui faisoient plus de résistance ; il se communiqua en peu d'heures dans toutes les maisons, n'épargna ni le propha-

ne ni le ſacré ; l'incendie, le meurtre & le pillage durerent pendant huit jours entiers. La Ville fut enfin ruinée de fond en comble, & Tamerlan ordonna que les murs, tant de la Ville que du Château, fuſſent raſés. Smirne au bout d'un ſiége ſi court, ne fut plus qu'un monceau affreux de pierres & de ſable.

Huit jours après la priſe de la Ville on apperçut en Mer une Eſcadre de Vaiſſeaux qui venoient à pleines voiles ; c'étoient des Bâtimens Cipriots, chargés d'hommes & de munitions, que le Roi de Chipre envoyoit à Smirne ; ils voguoient tranquillement, ignorant une révolution ſi récente & ſi ſubite, cependant plus ils s'approchoient du Port, & plus ils s'étonnoient de n'appercevoir ni Tours, ni Château, ni Clochers, ni

enfin aucuns vestiges connus à ceux qui avoient pratiqué cette Ville. Tamerlan les voyant assez proches du Port, détacha une Carraque Smirnienne; elle s'avança au-devant de l'Escadre. Ceux qui les montoient, s'imaginant que c'étoit un Bâtiment d'avis, laisserent avancer la Carraque. Les Tartares qui étoient dessus s'étant approchés à distance, lancerent avec des Machines une quantité de têtes fraîchement coupées qui tomberent sur les Bâtimens Cipriots. Les gens de l'Escadre les reconnurent aussi-tôt pour des têtes de Chrétiens, & ne douterent plus un moment du malheur arrivé à Smirne; effrayés de ce spectacle, & appréhendant avec justice de tomber au pouvoir d'un ennemi si barbare, ils prirent sur le champ le parti

de retourner d'où ils venoient.

Cette expédition importante ne coûta que quinze jours à Tamerlan; lorſqu'elle fût finie, il décampa à petites journées, cotoyant l'Archipel, & s'approchant de la Syrie, dans laquelle il avoit projetté d'aller porter le ravage.

Fin du ſeptiéme Livre.



HISTOIRE DE TAMERLAN,

LIVRE HUITIE'ME.

LA Syrie qui est aujourd'hui sous la domination des Ottomans, composoit autrefois un grand Royaume, qui dans son tems a donné des loix aux Puissances voisines. On comprend sous le nom de Syrie tout le Païs contenu entre l'Arabie déserte, la Phénicie, la Mer Méditerranée, & la Cilicie ; ce grand Royaume réduit en Province Romaine par Pompée, conquis par

les Sarrazins dans le huitiéme siécle, enlevé à ceux-ci par les Croisez, du tems de Godefroy de Boüillon, & reconquis une autrefois par les Infidéles, étoit alors soumis aux Soudans d'Egypte; le Prince à qui l'Egypte & la Syrie obéïssoient pour lors, étoit Farrudge, fils de Barcok, tous deux de la race des Mammelucs; ce mot signifie *Esclaves vendus*; parce qu'effectivement ils étoient originairement des Esclaves, enlevés de la Circassie & des environs du Mont Immaüs, lesquels formés de jeunesse dans les exercices militaires, composoient un corps de milice, qui à la suite des tems acquit une grande réputation & beaucoup d'autorité. J'en ai déja parlé. On attribue l'institution de ce Corps à Salec, fils de Camel, l'aîné des

des enfans du fameux Saffadin qui tiroit de-là ses principaux Officiers ; cette distinction rendit par la suite ces Mammelucs si insolens, qu'ils s'attribuerent à eux seuls le droit d'élire leur Souverain; ce qui ne manqua pas de causer de grandes révolutions dans l'Egypte. Le régne des Mammelucs y dura deux cens soixante & sept ans, jusqu'à la défaite & la mort de Toman Bey, par l'Empereur des Turcs Selim second, qui soumit l'Egypte à la domination Ottomane.

Tamerlan avoit depuis longtems contre les Soudans d'Egypte, de ces mécontentemens que les Souverains ambitieux pardonnent rarement. Dans le tems qu'il faisoit la guerre à Ahmed Gelaïr, Soudan de Bagdad, il avoit envoyé une Ambassade à Barcok alors Soudan d'Egypte. Ce n'étoit qu'une députation

de civilité, pour lui donner part de ses conquêtes, & lui demander son amitié. Barcok originairement esclave Circassien, élevé depuis par sa valeur & par ses intrigues jusqu'aux premiers grades de la milice des Mammelucs, & devenu enfin Soudan d'Egypte par une de ces révolutions si communes en ces tems-là, étoit fier & insolent. Il reçut si mal l'Ambassadeur du Souverain Tartare, qu'il le fit mettre en prison. Tamerlan, quoique piqué au vif, mais engagé pour lors dans d'autres expéditions, dissimula. Cependant Barcok mourut, & son fils Farrudge lui succéda.

Celui-ci, loin de chercher à réparer la faute commise par son pere, y en ajoûta de nouvelles. Cara Joseph Prince des Turcomans ayant surpris dans ses courses le Gouver-

neur d'Avenic, ville d'Arménie conquise par Tamerlan, l'envoya à Farrudgé qui le fit resserrer très-étroitement, & ne voulut jamais le relâcher quelque instance que Tamerlan lui eut fait faire par de nouveaux Ambassadeurs. Enfin pour mettre le comble à ses insultes contre le Mogol, & lui faire voir combien il craignoit peu de l'avoir pour ennemi, il avoit envoyé un puissant secours de Syriens à Bajazet.

C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour pousser à bout un Prince dont la modération ne fut jamais la vertu. La résolution fut prise de châtier le Soudan, & de faire tomber sur la Syrie les plus rudes effets du ressentiment le plus vif. L'Armée Tartare se mit en marche. La premiere place qui l'arrêta, fut Behesna, forteresse située entre Alep & Malatia;

La place étoit dans un détroit où couloient plusieurs torrens. Ses murs hauts & forts, étoient bâtis sur la cime d'une montagne escarpée. Le Gouverneur nommé Mocbel fier de la situation de sa place, s'étoit préparé à une vigoureuse défense. Elle ne tint cependant que huit jours; & les Tartares ayant miné les murailles, y monterent l'épée à la main, & l'emporterent d'assaut. Antape se défendit encore moins. C'étoit cependant une ville qui passoit pour être extrêmement forte. Elle étoit bâtie de pierres de taille, entourée d'un fossé profond de trente coudées & large d'environ soixante & dix avec un pont-levis. La contrescarpe bien maçonnée & de pierres solides, avoit aussi un chemin couvert, assez large pour passer un homme à cheval, & ce poste étoit destiné pour

des tireurs d'arc. L'armée Tartare y étant arrivée, on trouva que la garnison & les hommes capables de porter les armes, avoient abandonné la ville, & qu'il n'y étoit resté que les malades & les vieillards. Il y avoit cependant beaucoup de richesses, que Tamerlan livra à ses soldats.

Ces progrès de l'Armée Tartare ayant semé l'allarme dans toute la Syrie, Temour-Tach Gouverneur d'Alep, dépêcha couriers sur couriers au Grand Caire pour en donner avis au Soudan son Maître. Farrudge ayant donné ses ordres, fit promptement avancer toutes les milices vers Alep avec les armes & les munitions nécessaires pour la défense. Le Soudan ne jugeant pas à propos de marcher en personne, donna le commandement de ses armées

à l'Emir Chadoun Mammeluc de réputation, Gouverneur de la ville & du territoire de Damas. Ce Général se rendit à Alep, & y fut en peu de tems joint par les Gouverneurs d'Emesse, d'Antioche, de Tripoli, de Samarie, de Balbec, de Canaan, de Rama, & de Jerusalem, qui conduisirent chacun de leur côté toutes les troupes qu'ils purent ramasser dans les dépendances de leurs gouvernemens, ce qui composoit une armée formidable, & peu inférieure à celle de Tamerlan, dans laquelle on comptoit encore sept cens mille combattans.

Les coureurs de l'armée Syrienne ayant donné avis que Tamerlan étant sorti d'Antape, s'avançoit vers Alep qui n'en est éloignée que de sept lieues, les Généraux Syriens tinrent un grand Conseil de guerre

pour délibérer ſur le parti qu'ils avoient à prendre dans ces conjonctures. Il n'y avoit guéres que Temourtach & Chadoun de qui l'autorité pût ſe balancer dans le Conſeil. Ils étoient tous deux Gouverneurs des deux principales places de Syrie, tous deux guerriers, gens d'expérience & de ſervice; Temourtach ſage & prudent, Chadoun brave, mais préſomptueux, & fier de la confiance du Soudan ſon Maître. Le Gouverneur d'Alep voyant qu'on attendoit ſon avis, parla de la ſorte.

« Jamais affaire de plus grande » conſéquence ne s'eſt agitée dans » le Conſeil. Il ne s'agit de rien de » moins que du ſalut ou de la perte » de la Syrie, & même de l'Egypte » entiere. L'ennemi que nous avons » en tête eſt le plus fier & le plus re- » doutable qui ſoit aujourd'hui ſur la

» terre. C'eſt ce Conquérant qui par
» les plus legers commencemens,
» eſt venu à bout de former un vaſte
» Empire. Hé par quels moyens eſt-
» il parvenu à une ſi haute fortune ?
» Vous le ſçavez : par une ſuite con-
» tinuelle de combats & d'exploits,
» par des victoires qu'il a remportées
» ſur toutes ſortes de Nations, par la
» conquête de tous les pays qu'il a at-
» taqués. Dites-moi les Nations où il
» a porté les armes, qu'il n'ait pas
» ſubjuguées, les peuples contre qui
» il s'eſt déclaré, qu'il n'ait pas ſou-
» mis & vaincus, les Royaumes &
» les Etats où il ſoit entré les armes
» à la main, qu'il n'ait pas réduits ſous
» ſa domination ? Rapellez-vous, ſi
» vous le pouvez, les noms de tant
» d'Etats & de tant d'Empires jadis
» ſi floriſſans qui ont été réduits ſous
» ſa puiſſance. Le Carézem, le Tur-

» questan, la Corassanne, le Cabu-
» lestan, les Indes, les deux Irac, la
» Perse, le Couhestan, l'Arménie;
» la Médie, le Diarbekir, tous les
» Peuples de la Mer Caspienne &
» tous ceux du Mont Caucase, enfin
» le vaste Empire Ottoman qu'il a
» arraché sous nos yeux au plus brave
» Empereur qui ait jamais occupé le
» Trône Musulman. Une suite si
» étonnante de succès & de prospé-
» rités, non encore interrompue,
» fait assez voir que la fortune est dé-
» terminée en faveur de ce Héros. Il
» y auroit de la témérité à s'opposer
» au torrent. Considérez mûrement
» s'il ne seroit pas plus à propos de
» céder avec prudence au tems, que
» de s'opiniâtrer sans effet contre un
» ennemi que nos résistances ne ren-
» droient que plus illustre. Ne vau-
» droit-il pas mieux chercher à l'a-

» doucir en lui faisant des offres ca-
» pables de satisfaire son avidité, que
» d'attirer sur nous des malheurs aus-
» quels nous ne serons plus à tems
» de trouver des remedes! Que de-
» mandera-t-il de nous après tout?
» un vain hommage, un tribut? Ce-
» la est-il comparable aux maux ex-
» cessifs que notre vaine opiniâtre-
» té est sur le point de nous attirer?
» Pouvons-nous racheter trop cher
» le sang des peuples, le pillage &
» l'incendie des Villes, la ruine de
» tout un pays, & les énormes excès
» ausquels s'abandonnent de barba-
» res Conquérans »?

Ainsi parla Temourtach. Les meilleures têtes du Conseil parurent l'approuver ; mais le respect pour l'Emir Chadoun les empêchant de se déclarer, on attendoit avec impatience le sentiment de ce

Général, qui jettant un regard plein de colere & de fierté sur le Gouverneur d'Alep, lui répondit en ces termes. « Nous n'ignorons ni la bra-
» voure ni les grands exploits du
» Monarque des Tartares. Mais il
» n'est point d'ennemi si redoutable
» qui ne puisse à la fin trouver son
» vainqueur. Ne tient-il à un Con-
» quérant que de prendre les ar-
» mes & d'attaquer injustement des
» Peuples qui n'ont rien à démêler
» avec lui, pour obliger un Etat de
» mettre les armes bas devant lui,
» & de recevoir sans opposition les
» fers qu'il voudra faire porter ?
» Ce n'est que par la lâcheté des
» peuples vaincus que Tamerlan est
» devenu si formidable. Osons lui
» résister ; & nous interromprons
» sans doute la suite de tant de pros-
» pérités. La fortune qui lui a jusqu'à

» présent été si favorable, l'attend
» peut-être ici pour lui marquer le
» terme de son bonheur. Après tout,
» nous avons notre pays & notre
» honneur à défendre. Le Soudan
» notre Maître nous a faits dépositaires
» de son autorité ; il se repose
» sur notre valeur. La Syrie & l'Egypte
» attendent leur salut de notre
» résistance. C'est à nous à faire voir
» que nous ne sommes pas indignes
» de notre réputation ni de la confiance
» que l'on a dans notre valeur.
» Les succès sont entre les mains du
» Seigneur : qui sçait si l'orgueil de
» Tamerlan monté à son comble n'a
» pas mis à bout sa patience, & si ce
» présomptueux Conquérant n'est pas
» d'autant plus proche du précipice,
» qu'il paroît dans un plus haut dégré
» d'élévation ? Faisons lui courir au
» moins la moitié du danger. Notre

» armée eſt forte, nos ſoldats ſont
» braves, nos places bien munies ;
» tout le pays eſt en état de défenſe.
» Il y auroit une lâcheté impardon-
» nable à ne pas eſſayer de quel côté
» la fortune pourra ſe déclarer ».

L'avis du Gouverneur de Damas n'étoit pas le plus prudent ; mais il étoit le plus généreux, & paroiſſoit le plus honorable. Il prévalut dans le Conſeil, & il fut arrêté qu'on tireroit dès le lendemain toutes les troupes hors de la ville d'Alep pour les mettre en ordre de bataille. Alep paſſe communément pour être la Beroé des Anciens. Elle eſt bâtie ſur quatre collines, entre l'une deſquelles coule une petite riviere. C'eſt une grande ville fort peuplée par le commerce qui y a toujours été floriſſant, on y compte juſqu'à ſix vingt moſquées, dont la principale avoit été une

grande Eglise bâtie par Sainte Helene mere du grand Constantin. Cette Eglise étoit une métropole dépendante du Patriarchat d'Antioche.

Tamerlan s'avançoit à petites journées du côté d'Alep. Son armée parut enfin à la vûe de cette ville. Les Habitans qui la découvrirent de dessus les hauteurs où elle est située, furent épouvantés du grand nombre & du bon ordre des Tartares. L'Armée Syrienne étoit campée sous les murs d'Alep. Les deux armées ennemies resterent trois ou quatre jours en présence sans en venir aux mains. Il n'y avoit que quelques avanturiers qui escarmouchoient dans les deux partis. Ils remportoient successivement quelque avantage l'un sur l'autre; ce qui ne décidoit de rien pour l'affaire générale. Tamerlan ayant laissé reposer quelque tems les troupes,

ſe préſenta enfin pour attaquer l'Armée Syrienne. La ſienne partagée en trois corps, étoit diſpoſée à peu près de même qu'à la journée d'Angouri. Soixante & dix Eléphans de guerre, magnifiquement ornés, & chargés de tours remplies d'archers & de tireurs de feux grégeois, faiſoient le front de la bataille. L'armée Syrienne peu inférieure en nombre à celle des Tartares, étoit partagée en deux aîles, la droite commandée par Chadoun, & la gauche par Temourtach, qui avoient chacun pour Lieutenans généraux les braves Emirs que nous avons nommés ci-deſſus.

Le choc fut aſſez violent de part & d'autre. Les Syriens attaqués ſe défendirent d'abord avec vigueur. Temourtach ſurtout fit voir par ſes grands exploits que ce n'étoit point par lâcheté qu'il avoit conſeillé la

soumission. Chadoun de son côté fit briller son courage & sa résolution ; mais les Tartares animés par le souvenir de leurs victoires, & toujours accoutumés à se voir supérieurs à leurs ennemis, gagnoient insensiblement du terrain sur ceux-ci. Les Eléphans parurent déterminer la victoire en faveur des Tartares. Les Syriens peu accoutumés à ces monstrueux animaux, étoient effrayés à la vûe des terribles exécutions qu'ils faisoient avec leurs trompes armées de sabres. Les Eléphans pénétrans au milieu des bataillons ennemis, y portoient l'épouvante & le carnage. Les archers postés dans les tours, faisoient pleuvoir des nuages de traits, & des déluges de feux grégeois qui s'attachant aux habits & aux armures des Syriens, les jettoient dans la fureur & dans le désespoir.

Tamerlan habile à profiter des conjonctures, faisoit toujours avancer de nouvelles troupes à mesure qu'il appercevoit que les Syriens mollissoient. Enfin Temourtach ayant été tué, Chadoun qui vit que les Syriens plioient de toutes parts fit sonner la retraite, & se sauva lui-même dans la ville d'Alep. L'armée Syrienne voyant un de ses Généraux tué, & l'autre en fuite, acheva de se débander. On la vit à l'instant tourner le dos & fuir à toutes jambes vers Alep. Les Vainqueurs ne furent pas lents à les poursuivre. Ce fut alors que le carnage devint épouvantable. Les portes d'Alep n'étoient pas assez grandes pour donner entrée à tous ceux qui y cherchoient un asile. La foule étoit horrible aux environs des portes; les Syriens se tuoient les uns les autres pour entrer plûtôt dans la Vil-

le. Les fossés furent en peu de tems comblés de corps morts ; les hommes & les chevaux entassés ça & là, les uns sur les autres, égaloient presque la hauteur du rempart. Tamerlan fit dans le moment avancer toute son armée, & livra l'assaut à la Ville. Les Tartares n'eurent pas besoin d'échelles pour monter sur les murailles ; une partie entra pêle mêle avec les vaincus ; l'autre à la faveur des cadavres étant montée sur les murailles, tous se trouverent bientôt dans la Ville. Ils s'y comporterent à leur ordinaire, c'est-à-dire, en barbares & en forcénés. On ne peut exprimer ni les maux qu'ils y firent, ni les richesses qu'ils enleverent.

Le Château d'Alep étoit situé sur la plus haute des quatre collines sur lesquelles la ville étoit bâtie. Il étoit

défendu par un fossé profond, & rempli d'eau vive, & les murailles construites de pierre dure & parfaitement bien jointes, paroissoient à l'épreuve du Bellier. Le Général Syrien s'étoit réfugié dans cette forteresse, espérant qu'elle feroit capable d'arrêter les Armes des Tartares. Tamerlan ne perdit point de tems; il fit passer le fossé à ses Sapeurs sur des radeaux, & les fit soutenir par des Archers. Les Sapeurs s'étant établis au pié du Fort, commencerent à le miner avec un succès qui donna de l'appréhension aux Assiégés; ils descendirent des soldats du haut des murs, attachés avec des cordes, dans la vuë de faire perir les Sapeurs, mais ce fut sans effet; les Archers postés de l'autre côté du fossé, perçoient à coups de fléches quiconque étoit assés hardi pour paroître à

découvert. Le Château se trouvant miné en peu de jours, Tamerlan fit sommer les Assiégés de se rendre en les avertissant de l'état de la Place. Chadoun l'ayant fait visiter, & voïant qu'il n'y avoit plus de ressource, prit le parti de se rendre.

Alep étoit célebre par l'étude de la loi Musulmane; il y avoit quantité de Colleges & de Professeurs habiles; on y venoit en foule de toute la Syrie & de l'Egypte pour s'y instruire dans la Religion Mahometane. Tamerlan étoit homme de Lettres & fort versé dans l'Histoire & dans la Religion; il se plaisoit à converser avec les gens habiles, & les embarassoit quelquefois par des questions captieuses; mais ses disputes dégéneroient assés souvent en cruauté; & lorsqu'il ne pouvoit convaincre ceux qu'il croyoit dans l'erreur, il se fai-

ſoit un mérite de les faire mourir : (maniere trop forte de diſputer.) Avant que de quitter Alep, il fit aſſembler devant lui les plus célebres d'entre les Doctes Syriens, tous de la ſecte d'Aly, à laquelle les Omariſtes ou les Sunnis, dont étoit Tamerlan, ſont entierement oppoſés ; après leur avoir fait diverſes queſtions & les avoir entendu diſcourir ſur quelques points controverſés, il leur parla de la ſorte.

« Voici une grande Bataille qui » ſe vient de donner entre les Sy» riens & nous ; il y a eu beaucoup » de gens tués, tant de mon parti que » du vôtre, leſquels des deux ſont » Martyrs. La plupart des Docteurs » préſens, gardoient le ſilence n'o» ſant répondre à une queſtion ſi cap» tieuſe ; cependant comme l'Em» pereur les preſſoit, un Docteur A-

rabe prit la parole. « Seigneur, (lui
» dit-il) on ne peut vous donner une
» meilleure réponse que celle que
» donna notre Saint Prophéte à une
» semblable question. Il n'y a, dit-
» il, de véritables Martyrs que ceux
» qui combattent pour la défense
» de la Patrie ou pour le zele de la
» Religion. Je vous entens, repliqua
» Tamerlan. » Alors il leur fit l'énumération de toutes ses conquêtes, & de toutes ses victoires, après quoi il leur dit. « Dieu est juste, & il ne
» fait part de ses faveurs qu'à ses véri-
» tables amis; des succès si marqués
» & si continuels sont des démons-
» trations décisives en faveur des
» Sunnis. » Les Docteurs Syriens voyant qu'il s'échauffoit, & appréhendant que la dispute n'eût une issuë facheuse pour eux, se mirent à le conjurer par l'éclat de tant de gloire

dont il étoit couvert, & de tant de faveurs du Ciel dont-il étoit comblé de pardonner à ceux qui avoient échappé aux horreurs d'un premier emportement. Tamerlan dit, « Je ne » fais jamais mourir personne de pro» pos déliberé; mais c'est vous-mê» mes qui par votre obstination avez » causé votre perte. Cependant, ajou» ta-t'il, je vous pardonne, que Dieu » vous convertisse. »

Ce fut aux environs d'Alep, que Tamerlan reçut un Envoyé de l'Emir, Prince des Druses. Les Druses habitent une partie des hauteurs du Mont Liban, c'est-à-dire, le Païs qui est entre Barut, Tir, Damas & la Mer Méditerranée; on prétend qu'ils tirent leur origine des François qui resterent dans la Palestine, au tems de la premiere Croisade. On dit qu'un Regiment François, com-

mandé par un Seigneur de la maison de Dreux, poussé par les Sarrazins, & assiegé dans les Cavernes d'Engaddi, s'y maintint pendant quarante ans, sans pouvoir être forcé; que les soldats y avoient leurs femmes, & qu'à la suite des tems s'étant multipliés, ils s'étoient répandus en divers Cantons du Mont Liban où se forma une Nation particuliere: effectivement les Druses sont encore aujourd'hui un Peuple puissant & nombreux, qui a ses Princes & son Gouvernement. La Religion Chrétienne dont leurs ancêtres faisoient profession, s'est beaucoup alterée parmi eux, par l'ignorance & le défaut des Ministres. Celle dont ils font profession, est un mélange ridicule de superstition; cependant ils haïssent toujours les Mahométans, aiment les Chrétiens, & s'en font toujours
dans

dans ces derniers tems déclarés les Protecteurs. Les Druses sont vigoureux, dispos, endurcis au travail, & d'une bravoure qui les rend redoutables aux Mahométans, ausquels ils ne payent qu'un leger tribut, & seulement pour la forme. Le but de l'Ambassade envoyée par l'Emir des Druses, ennemis toujours déclarés des Syriens, étoit de féliciter l'Empereur sur ses succès, de l'assurer de son obéïssance, & de lui proposer de l'accepter avec ses gens pour combattre sous les Enseignes Impériales contre l'Ennemi commun. L'Ambassade fut bien reçuë; Tamerlan assura le Député qu'il verroit l'Emir avec plaisir, qu'il le recevroit avec la distinction qu'il méritoit, & qu'en considération de ses avances, le Païs des Druses seroit épargné, & la

domination de l'Emir affermie &
augmentée.

L'Armée Tartare s'étant remiſe en marche paſſa l'Oronte, le plus grand fleuve de la Syrie. Il prend ſa ſource dans le Liban aux environs de Giranïe : ſon cours eſt d'abord dirigé du Midi au Nord, l'eſpace de plus de trente lieuës ; il traverſe la ville d'Apamée ; faiſant enſuite un coude, il tourne juſte à l'Occident, & après avoir baigné les environs d'Antioche, il ſe décharge dans la Mer de Syrie : ſon cours entier eſt d'environ ſoixante-quinze lieuës. Tamerlan avoit détaché ſon Avant-garde ſous la conduite des Mirzas Pir Mehemed & Aboubecre, & des Emirs Sevindgic & Soliman Cha. Ces Seigneurs devançant le gros de l'Armée, inveſtirent d'abord

la ville d'Apamée. Il y a plusieurs Villes de ce nom dans l'Asie, celle-ci est l'Apamée de Syrie, située sur l'Oronte. Elle doit son nom à la Femme de Seleucus Nicanor. Le Château étoit sur une colline, qui dominoit toute la Ville bâtie en partie sur le penchant, & en partie dans la plaine. Cette plaine est la plus riante, & la plus fertile qu'on puisse imaginer; c'étoit-là que Seleucus faisoit nourrir cinq cens Eléphans; elle est encore plus célebre par la bataille qui se donna sous l'Empire d'Aurelien, entre l'Armée Romaine & la fameuse Zenobie, Reine des Palmiréniens. Les Syriens appellent cette Ville *Hama*: elle avoit jadis un siége Episcopal, suffragant d'Antioche; & quelques-uns de ses Evêques aussi-bien que plusieurs Martyrs, sont connus dans l'Histoire Ecclésiastique.

L'Avant-garde de l'Armée Tartare s'empara d'abord ſans peine de la partie baſſe de la Ville ; mais le Château qui paroiſſoit extrêmement fort, annonçoit une longue réſiſtance. Tamerlan s'avançoit plus lentement, arrêté par quelques petites Places qu'il voulut prendre en paſſant. Son arrivée décida de la reddition de la Place ; les Habitans ayant contemplé de deſſus les hauteurs, l'étenduë effroyable de l'Armée Tartare, jugerent que ce ſeroit inutilement qu'ils s'obſtineroient à ſe défendre. Les plus conſidérables de la Ville allerent trouver les Mirzas qui commandoient l'Avant-garde, & les prierent d'intercéder pour eux auprès de l'Empereur. Ils obtinrent effectivement quartier, la Citadelle ſe rendit ; on taxa les Habitans pour le rachat du pillage. Tamerlan trou-

vant la ſituation d'Apamée agréable, & les pâturages des environs excellens, y séjourna pendant vingt jours pour donner le loiſir aux Chevaux de ſe refaire, & aux hommes de ſe repoſer.

L'Armée Tartare s'étant rafraîchie, continua ſa marche en remontant toujours vers l'Oronte. Emeſe ſe trouvoit ſur ſon paſſage ; cette Ville paſſe pour une des plus anciennes du monde ; elle étoit Métropole ſous le Patriarchat d'Antioche. Les Romains l'avoient fait fortifier ſuivant leur méthode, ſous les premiers Céſars ; & on y voit encore même aujourd'hui les reſtes d'un magnifique Bâtiment en piramide, où parmi les débris d'une Inſcription preſque effacée, on lit encore le nom de Caïus Céſar, neveu d'Auguſte, ce qui fait croire que ce ſuperbe Edifice

étoit le tombeau de ce jeune Prince. D'ailleurs la Ville avoit une enceinte de bonnes murailles percées de six portes, avec des Tours de distance en distance, & un grand fossé. Il y avoit aussi une Citadelle bien bâtie, située sur une éminence. Cette Ville avoit extrêmement souffert par de fréquentes révolutions; enlevée aux Grecs par les Arabes Musulmans, conquise par les premiers Croisés sur les Arabes, reprise sur les Latins par Saladin, environ cent ans après, & enfin presque ruinée par d'horribles tremblemens de terre, sur-tout par un des plus considérables dans le tems que la Syrie étoit au pouvoir des Latins. Telle étoit Emese, lorsque Tamerlan se présenta devant ses murs; elle n'attendit pas qu'on l'assiégeât dans les formes, & se rendit à la premiere sommation.

C'étoit-là l'effet de la réputation de Tamerlan qui lui faisoit autant de conquêtes que la force de ses armes. Balbec étonnée de ce torrent de prosperités, n'osa pas s'exposer aux suites d'une reddition forcée. L'ancien nom de cette Ville étoit Héliopolis; elle est située dans la Syrie du Liban au bout d'une longue plaine qui est presque toute environnée de montagnes; il y a peu de Villes dans tout l'Orient, qui ait conservé tant de Monumens de la plus haute antiquité; ses murailles, ses Temples, ses Palais, quoiqu'à demi ruinés par l'injure des tems, donnent encore aujourd'hui aux Voïageurs, l'idée de la plus noble & de la plus brillante Architecture. L'oeil & l'esprit, sont étonnés en contemplant des morceaux d'édifices, où avec la grandeur du dessein, l'on trouve encore

toute la finesse & toute la régularité de l'exécution. Les Tartares élevés dans les déserts, & accoûtumés à vivre sous des tentes, étoient peu sensibles à ces beautés : mais Tamerlan qui avoit du goût naturel, & de l'inclination pour les beaux Arts, s'occupa agréablement pendant quelques jours à visiter ce que Balbec a de plus curieux.

Deux objets attirerent particulierement son attention : l'un étoit la forteresse, que l'on appelle encore le Palais de Balbec ; & l'autre un Temple fameux, qu'on croit avoir été bâti en l'honneur du Soleil, la principale Divinité du Païs. Le Palais où le Château, qui est situé à l'extrémité Orientale de la Ville, représente à l'extérieur un plan presque quarré par la disposition des murs qui en font l'enceinte. On fit remar-

quer à Tamerlan la qualité des pierres dont les hautes murailles ſont conſtruites. Ces pierres ſont exceſſives dans toutes leurs dimenſions ; pluſieurs ont plus de ſoixante-deux piés de longueur, & juſqu'à ſeize piés de hauteur ou de largeur. Cette enceinte générale en comprenoit pluſieurs autres, toutes ſéparées par des bâtimens qui ne cédoient en rien aux plus magnifiques édifices de l'ancienne Rome, enſorte que ce Palais ſeul pouvoit paſſer pour une des merveilles de l'Aſie. On y admiroit particulierement de longues galleries ſur toutes les faces des Bâtimens, des colonnes de marbre qui étoient d'une piéce, d'une hauteur, & d'une groſſeur admirablement bien proportionée; des Statuës ſans nombre, des Figures & des Buſtes de toute eſpéce, des Trophées ſuperbes, des

Niches curieuſement travaillées, des murs & des plafonds enrichis de bas-reliefs, des Eſcaliers admirables, enfin tout ce que le bon goût de la Grece, & la magnificence Romaine ont pû inventer de plus beau dans l'art de bâtir.

Le Temple de Balbec ne ſatisfit pas moins la curioſité de l'Empereur. C'étoit un vaſte édifice en quarré long, d'une apparence tout-à-fait magnifique par ſon élévation ſur trente dégrés, & par la décoration d'un double rang de colonnes dont il étoit orné; un ſuperbe Periſtile régnoit autour du Temple. Il étoit lambriſſé par un plafond voûté enrichi d'une belle ſculpture en bas-relief. Un Portique orné d'une colonnade, formoit l'entrée du Temple. La ſomptuoſité du dedans répondoit à ce pompeux extérieur; le

Temple étoit partagé en deux, à peu près comme le font nos Eglises, ayant une nef avec des bas côtés & une maniere de Chœur. Je ne dirai rien ici, ni de la beauté des colonnes qui soutenoient l'intérieur de ce Bâtiment, ni des ornemens de sculpture dont il étoit par-tout embelli, ni des statuës des fausses Divinités placées dans différentes niches, ni enfin de tous les ornemens distribués avec autant de profusion, que de sagesse & d'entente.

Le Conquérant fut ravi d'admiration à la vûë de ces beaux ouvrages, & il conclut qu'il falloit que Balbec eût été une des Villes les plus considérables sous les Empereurs Romains. Effectivement en sortant de l'enceinte du Château, & du Temple, on ne trouve par tout que ruines & que fragmens d'antiquité ; on ne

voit à chaque pas que colonnes brisées, que chapiteaux mutilés, piédestaux rompus & à demi enterrés, sans parler des voûtes & de quantité de belles cîternes qui sont assés communes dans cette Ville.

L'Empereur Tartare ne manqua pas d'interroger les Sçavans de Balbec, tant sur l'origine de cette Ville que sur les Auteurs de ces somptueux édifices. Tous s'accordoient à faire remonter la fondation de Balbec aux premiers siécles du Monde. Ils étoient plus partagés sur la seconde question; les Mahométans ignorans dans l'Histoire, & peu instruits dans les véritables Traditions, attribuoient ces œuvres si merveilleuses aux Génies; idée dont généralement parlant, les Orientaux sont fort entêtés, ce qui provient d'un défaut de goût, causé par la décadence gé-

nérale où les révolutions continuelles de l'Orient ont jetté les Arts. L'opinion des Juifs étoit, que ces grands édifices avoient été construits sous le regne de Salomon, pour plaire à la Princesse d'Egypte qu'il avoit épousée, & qui y faisoit sa demeure ordinaire; ils disoient que c'étoit-là ce fameux Palais du Liban, dont l'Ecriture fait si souvent mention. Leurs Rabbins mêlant à l'ordinaire les rêveries à l'incertitude de leur Tradition, ajoûtoient que lorsque Salomon vouloit se rendre au Palais du Liban, & visiter la Princesse qui y faisoit son séjour, il y étoit transporté dans un instant par les Génies qui lui obéïssoient en tout comme à un Souverain. Les plus sensés & les mieux instruits attribuoient ces grands ouvrages aux Romains; les uns à Elogabale qui étoit natif de

Syrie, qui y avoit été proclamé Empereur, & qui avoit exercé la souveraine Sacrificature dans le Temple d'Heliopolis; les autres avec plus de vraisemblance, aux Empereurs Trajan ou Hadrien.

Bedreddin Emir des Druses à la tête de quatre mille de ses Sujets, vint joindre Tamerlan qui étoit encore à Balbec; il offrit ses présens à l'Empereur. Ils étoient composés de tout ce qu'il y a de rare dans le Liban, & sur-tout de son précieux Encens. Il fut parfaitement bien reçu; & la vûë de ces curiosités aïant fait tourner la conversation sur le Liban, & en particulier sur les fameux Cedres, dont Salomon s'étoit servi pour la construction de ses édifices, la relation que l'Emir en fit, donna envie à Tamerlan de profiter du voisinage, pour visiter l'intérieur du Li-

ban, & en particulier ce qui restoit de ces Arbres si vantés, qui excitent encore aujourd'hui la curiosité des Voyageurs dans la Palestine.

Le Liban est une chaine de montagnes d'environ cent lieuës de longueur, qui commencent à Tripoli de Syrie, & finissent un peu au-delà de Damas : elle a une autre chaîne paralelle qui court à peu près les mêmes airs de vent, & qu'on nomme pour cet effet Anti-Liban. Ces deux Monts ne sont séparés que par une profonde Vallée qui forme un petit Païs fort agréable, appellé Cele-Syrie, ou Syrie creuse. Le nom de Liban qui est Phénicien, veut-dire, *Blanc* ou *Blancheur*, nom qui leur a été donné, parce que leurs sommets étant fort élevés en plusieurs lieux paroissent toûjours blancs. Leur nature n'est pas par-tout la même ; les

plus hautes montagnes ſont ſtériles & pierreuſes. La neige qui couvre leur ſommet, en rend l'aſpect triſte, & le froid qui y régne, les rend preſque inhabitables ; celles qui ſont moins élevées, joüiſſent d'un climat plus doux. L'ombre des arbres toûjours verts, l'émail continuel des fleurs, les fontaines, les bois, les jardins, les vergers remplis de fruits en font un ſéjour délicieux. Du ſein du Liban & de l'Anti-Liban, ſortent pluſieurs Fleuves célebres, entr'autres l'Oronte, l'Eleuthere, le Jourdain & le Kaditcha.

Il n'eût pas été prudent de s'engager dans ces montagnes, à la merci d'un Prince étranger dont la fidélité pouvoit être ſuſpecte. Tamerlan avoit trop d'expérience pour commetre une faute ſi conſidérable. Dix mille Tartares eurent ordre de prendre

dre les devans ſous la conduite du Mirza Aboubecre ; le deſſein de l'Empereur étoit, qu'en aſſurant les chemins dans l'intérieur de ces montagnes, ils s'avançaſſent juſqu'à Tripoli pour tenter de s'en rendre Maîtres. L'Empereur ne prit avec lui que cinq cens de ſes Gardes avec pluſieurs de ſes principaux Emirs. Le Prince des Druſes ne ſe fit accompagner que par cent de ſes gens; ce fut ainſi qu'on ſe mit en route pour viſiter une partie de l'intérieur du Liban.

Il n'y a pas loin de Balbec juſqu'au pié de la premiere chaîne de Montagnes qui fait une partie de l'Anti-Liban. Cette chaîne ſe paſſe aiſément ; mais les deux autres qui ſuivent, ſont extrêmement hautes & fort difficiles à paſſer. Il y a pour deux journées d'un chemin aſſés rude

de Balbec jusqu'au lieu où croissent les Cédres. Tamerlan y arriva avec sa petite Cour, & prit beaucoup de plaisir à contempler ces Arbres si renommés non-seulement parmi les Chrétiens, mais encore parmi les Mahométans. Le lieu où ils croissent est une petite Plaine entre plusieurs Montagnes ; il n'y a environ que vingt Cédres, mais leur grosseur est prodigieuse, & telle qu'il n'y a aucun arbre qui puisse leur être comparé ; il y en a quantité d'autres beaucoup plus petits qui sont placés indifféremment parmi les premiers. Le feüillage du Cédre est tout-à-fait semblable à celui du geniévre ; il conserve sa verdure toute l'année. Lorsque ces Arbres sont devenus grands, leur cime s'élargit, & forme un rond parfait, au lieu que les plus jeunes s'élevent en piramide, de même façon

que le ciprès. Il n'y a point de différence pour l'odeur entre les jeunes arbres & les vieux. Elle est douce & aromatique; mais il n'y a de fruits qu'aux gros cedres. Le fruit est une maniere de pomme semblable à celle du pin. Elle contient dans son intérieur un baume clair & transparent qui en coule goutte à goutte par les ouvertures.

Ce n'est point par la hauteur du tronc que le cedre est supérieur aux autres arbres. Les plus gros n'ont guéres depuis leur sortie de terre jusqu'aux premieres branches que six pieds de hauteur. Le cedre n'est si considérable que par la hauteur des branches, qui étant entées sur un tronc d'une énorme grosseur, naissent les unes des autres, & s'élevent ainsi comme par échelons, jusqu'à une prodigieuse élevation; ces bran-

ches venant à s'étendre & à s'élargir à mesure qu'elles s'éloignent du tronc, forment par la disposition des rameaux & des feuillages tournés vers le ciel, une espece de rouë qui semble être un ouvrage de l'art.

Les Chrétiens Maronites qui demeurent dans ces montagnes, sous la protection du Prince des Druses, ont une extrême vénération pour ces arbres si célébres dans les livres saints. Les Sarrasins & les Arabes ne les respectent pas moins, parce qu'ils prétendent que c'est de cette plaine & des environs, que Salomon tira de quoi construire le Temple de Jerusalem. Les Mahométans, chez qui la mémoire de Salomon est vénérable, regardent aussi ces arbres-là comme sacrés. Ainsi toutes ces Nations si différentes pour la Religion, s'accordent dans le respect unanime

pour ce lieu, & en font chacune de leur côté un terme de pélerinage. Il eſt même défendu ſous de griéves peines à qui que ce ſoit de couper aucune partie conſidérable de ces arbres que le tems a reſpectés, & qui ſubſiſtent encore de nos jours. Ce n'eſt même que par une faveur ſpéciale, que le patriarche Maronite accorde aux Pélerins de profiter de ce que le vent ou la vieilleſſe laiſſe tomber à terre, pour en faire des chapelets ou des croix.

Le Prince des Druſes avoit eu ſoin de faire trouver tous les rafraichiſſemens néceſſaires dans un lieu ſi écarté. Il y avoit fait dreſſer des tentes, où l'Empereur & toute ſa ſuite trouverent abondamment des vivres & des munitions ſuffiſantes pour le ſéjour qu'il vouloit y faire. Il y reſta la journée, & y paſſa la nuit.

Le lendemamain il continua sa marche toujours en coupant la largeur de la montagne, & en s'avançant du côté de Bechiaray, gros village appartenant au Prince des Druses. Tamerlan vit avec plaisir sur sa route la source du Kaditcha, autrement appellé *le fleuve saint* par les Orientaux. Cette source sort avec impétuosité d'une roche vive toute entourée de bocages & d'arbres de haute futaye. L'eau se précipite avec grand bruit dans un bassin de pierre que la nature a creusé; d'où elle s'échappe pour arroser un des plus magnifiques vallons qui soient dans ces montagnes. Le Kaditcha grossi dans sa course par une infinité de ruisseaux qui coulent de toutes parts du Liban, devient un fleuve considérable qui ayant passé dans la ville de Tripoli, va se décharger dans la Mer de Syrie.

Les gens du pays appellent cette riviere Kaditcha, c'est-à-dire, sainte ou bien heureuse, parce qu'elle prend sa source d'une montagne si célebre dans l'Ecriture, & parce que les environs qu'elle arrose, ont été remplis de monasteres & d'hermitages où vivoit une infinité de Religieux & de Solitaires, qui menoient une vie pieuse & édifiante. En effet, Tamerlan continuant sa route, & cotoyant le Kaditcha, vit des chapelles, des grottes, & des cellules, où plusieurs Anachorettes vivoient dans un détachement, que le monde ne peut s'empêcher d'admirer. Mais ce fut surtout au Monastere de Cannubin qu'il eut lieu d'être témoin du recueillement & de la régularité des Religieux qui l'habitoient.

Cette maison est située sur le pen

chant d'une aſſez haute montagne. Les dehors en ſont cependant fort unis, & les environs très-rians. La terre eſt partout bien cultivée, on y voit des vergers, des jardins & des vignobles, la plûpart diſpoſés en terraſſe. Il y avoit alors près de deux cens Moines de l'inſtitut de S. Antoine, mais qui ſuivoient la regle de S.Baſile. Ces Religieux menent une vie fort auſtere, exercent charitablement l'hoſpitalité à l'égard des étrangers, & ſont fort ſimples dans leurs mœurs comme dans leurs manieres. Leur habit conſiſte dans une méchante tunique de laine noire qui ne deſcend que juſques à mi-jambes, un ſcapulaire de même étoffe, & un capuchon. Ils ont les jambes nues & des pabouches noires à leurs pieds.

Tamerlan n'aimoit guéres les Chrétiens,

Chrétiens, & les Tartares leur faisoient depuis longtems une cruelle persécution ; mais ceux du Liban étoient sous la protection du Prince des Druses, & Tamerlan qui ne vouloit pas le désobliger, avoit défendu sous de grieves peines à tous ses soldats, de faire le moindre déplaisir aux habitans du Liban. Cette défense publiée, avoit empêché les Chrétiens, & sur-tout les Religieux, de se dissiper & de prendre la fuite, comme ils ne manquoient pas de faire aux approches de l'armée Tartare. L'Empereur fut reçu à la porte du Monastere de Cannubin par le Patriarche Maronite qui y fait sa demeure ordinaire. Ce Patriarche étoit à la tête de la Communauté ; spectacle extraordinaire pour les Tartares. Tamerlan ne put s'empêcher d'admirer la modestie, le silence & l'aus-

térité de ces bons Religieux. Il assista à leurs prieres, à leurs offices, à leur repas, & fut témoin des travaux pénibles ausquels ils s'exerçoient suivant leur institut. Il ne put s'empêcher d'avouer que ces Santons Chrétiens menoient une vie plus pure & plus parfaite que ceux de la Religion Musulmane.

Le dessein de Tamerlan étoit de profiter de l'occasion pour aller visiter un fameux monument antique & sacré, pour les Musulmans qu'on nomme les Puits ou les réservoirs de Salomon. Il lui fallut pour cela traverser une partie du pays des Druses. Presque tout ce pays consiste en beaux vallons & en collines bien cultivées; on n'y voit partout que meuriers chargés de fruits, que vignobles, qu'oliviers de la grosseur des chênes, que prairies, pâturages,

bleds & fruits de toute eſpece ; par-deſſus tout enfin, une abondance extraordinaire en gibier & en bêtes fauves. Les oliviers & les arbres fruitiers plantés en allignement & avec ſimétrie, font de ces belles campagnes un jardin preſque continu. Les vignes élevées ſur de hautes perches, & ſoutenues en façon de treilles, préſentent de loin à l'œil du voyageur le raiſin pendant & des grappes d'une beauté extraordinaire. Une quantité preſqu'incroyable de ruiſſeaux coulent de différentes parties des hautes montagnes, & ſerpentent dans la plaine pour y entretenir toujours la verdure & la fraîcheur. Le ciel y eſt pur & ſerain ; le climat doux & tempéré ; le génie des habitans paiſible, ſimple & officieux. Leurs mœurs n'ont rien de la rudeſſe ordinaire aux montagnards. Ils

vivent ensemble en paix & en union: il s'y conserve une bonne foi, une droiture & une simplicité qu'on voit rarement ailleurs.

Les Puits ou les Réservoirs de Salomon sont à l'extrémité du pays des Druses, à une lieue de Tyr dans le milieu d'une plaine entre l'Anti-Liban, & le grand chemin qui mene à Saint Jean d'Acre. Il y en a trois de différente grandeur. Le plus considérable représente à son extérieur une grande tour quarrée d'élévation cinq toises d'environ. On arrive au haut de la tour par une rampe douce. Ces réservoirs sont pleins d'une eau pure & claire qui monte sans cesse du fond jusqu'au sommet, ensorte qu'on peut facilement la puiser avec la main. Elle remplit un grand bassin de figure octogone d'environ soixante pieds

de diametre. Ces tours sont d'une maçonnerie si bien liée, & si fort endurcie par la suite des tems, qu'il est difficile d'en ôter la moindre partie, même en se servant de pics & d'autres instrumens de fer.

Ces eaux sont sans doute conduites par des canaux souterains, depuis les montagnes de l'Anti-Liban, aux pieds desquels les réservoirs sont situés, & elles ne montent ainsi à la hauteur de six toises qu'à raison de l'élevation de leur source. Au reste, quoiqu'elles soient dans un perpétuel mouvement, on ne s'en apperçoit point dans le bassin, où elles paroissent dans un grand repos ; mais on juge aisément de leur agitation par la force & par l'impétuosité avec laquelle elles sortent de ce puits par des ouvertures faites à leurs bassins. La chute de ces eaux est tel-

le, qu'elle fait tourner plusieurs moulins qui sont au pied du grand réservoir. Elles se perdent ensuite dans la campagne, & forment une riviere qui va se décharger dans la Mer assez peu éloignée.

Tamerlan contempla avec plaisir ces beaux monumens qui sont d'une grande antiquité. Les Tartares Musulmans bûrent de cette eau, & se laverent dans la riviere, croyant, selon la Tradition, que ces eaux ont la vertu d'emporter les souillures de l'ame. L'Empereur s'informa à son ordinaire de l'auteur de ce bel ouvrage. L'opinion la plus commune étoit que ces puits ont été construits par Salomon en faveur du Roy Hiram, qui avoit fourni des ouvriers & des bois pour la construction du Temple ; & que ce sont ces puits-là mêmes dont il est fait mention dans

le Cantique des Cantiques, ſous le nom de puits des eaux vives qui viennent du Liban : mais d'autres veulent qu'ils ſoient poſtérieurs au regne de Salomon, & que ce ſoit un ouvrage d'Alexandre le Grand, lorſqu'il eut conquis la ville de Tyr.

Pendant que Tamerlan ſatisfaiſoit ainſi ſa curioſité, ſes Lieutenans avançoient ſes conquêtes. Il eut avis par un courrier du Mirza Aboubecre, que Tripoli & Gebaïl s'étoient rendus ſans attendre qu'on les attaquât. Il ſe rendit lui-même bientôt à ſon armée, laquelle, ſuivant ſes ordres, marchoit du côté de Damas. Il y fut rejoint ſur la route par les divers détachemens qu'il avoit envoyés le long de la côte maritime de Syrie, & qui revinrent après avoir pillé Barut, Seyde, & quantité d'autres places de peu de conſidération.

LeSoudan d'Egypte qui jusqu'alors avoit paru dans l'inaction, sembla se réveiller par les nouvelles réïtérées de ces ravages. Il avoit levé une puissante armée, & s'étoit rendu à Damas. Il en fit promptement réparer & augmenter les fortifications, & la mit en état de soutenir un siége : mais ce Soudan qui étoit un Prince sans force & sans honneur, essaya de se défaire d'un si puissant ennemi par une voye moins honorable, mais plus courte & plus efficace. Sous prétexte d'une ambassade, il envoya vers Tamerlan deux scélérats qui lui avoient promis d'assassiner l'Empereur Tartare au milieu de sa Cour, ne s'embarassant ni du danger auquel ils s'exposoient, ni des supplices qu'ils devoient naturellement attendre, après l'exécution d'un si noir attentat. Ils avoient l'un & l'autre

pris l'habit de Derviche, eſpérant que cet habit leur donneroit plus d'accès auprès de la perſonne du Prince, & plus de facilité pour exécuter leur horrible projet. Les aſſaſſins ſe rendirent au camp Impérial, & demanderent audience, comme ayant des propoſitions à faire de la part du Soudan. Ils y furent admis : mais on ne les laiſſa pas approcher d'aſſez près du Prince, pour pouvoir exécuter leur entrepriſe. Ces prétendus Envoyés ne firent d'abord que des propoſitions d'accommodement, & de trêve. Enſuite ils firent entendre qu'ils avoient quelque choſe de plus particulier à communiquer, mais qui demandoit une audience ſecrette. Comme leur phiſionomie n'étoit pas prévenante, & que la foi Egyptienne étoit peu en recommendation, on ſe défia de leurs

mauvais desseins. On les fouilla comme ils entroient à l'audience. On les trouva saisis chacun d'un poignard empoisonné qu'ils avoient caché sous leurs habits. Lorsqu'ils se virent découverts, ils avouerent leur complot, & ne dissimulerent point que c'étoit le Soudan qui leur avoit promis de grandes récompenses, s'ils avoient été assez heureux pour se sauver, après avoir fait leur coup. On n'en fit mourir qu'un des deux, l'autre après avoir eu le nez & les oreilles coupées, fut renvoyé au Soudan.

Une autre affaire donna plus d'inquiétude à Tamerlan. Un de ses neveux nommé Sultan Hussein, piqué de n'avoir pu obtenir un poste considérable qu'il briguoit, se détermina à quitter l'Armée Tartare, & à passer dans le parti du Soudan. Ce jeu-

ne Prince communiqua ſon deſſein à quelques amis, & à pluſieurs mécontens; il en ramaſſa un corps d'environ trois mille hommes, avec leſquels ayant ſecretement conſpiré, il quitta pendant la nuit le camp Impérial, & ſe rendit à Damas auprès du Soudan. Cette déſertion fit grand bruit dans l'armée, & flatta extrêmement le Soudan d'Egypte. Il reçut le Prince avec toute la diſtinction poſſible. La ville de Damas fit des réjouiſſances extraordinaires à cette occaſion; & les Syriens regarderent le neveu de l'Empereur comme un ôtage qui devoit répondre de leur ſûreté.

Ils ſe trompoient fort dans leur eſpérance. L'ambition toujours dominante dans le cœur de Tamerlan, ne lui permettoit guéres de faire attention aux liaiſons du ſang. La

désertion de son neveu ne le piqua que par la breche qu'elle pouvoit faire à son autorité, dont il étoit souverainement jaloux ; & par le mauvais exemple qu'elle étoit capable de donner à l'armée ; il parut ne point se mettre en peine de cette démarche qu'il traita d'un dépit de jeune homme. Il dit publiquement que son neveu seroit suffisamment puni de son imprudence par la honte qu'il auroit de s'être livré volontairement aux ennemis. Cependant il envoya un Emir au Soudan pour lui reprocher l'attentat des prétendus Derviches. Il ajouta que quelque juste que fût son indignation pour un tel procédé, il étoit cependant prêt à donner la paix à l'Egypte, pourvû qu'on l'indemnisât des frais de la guerre ; qu'il demandoit pour cela que le Soudan lui cédât tout ce que

les Tartares avoient conquis dans la Syrie, & qu'il y joignît encore la ville & le territoire de Damas.

Le Soudan, quoique très-choqué de ces propositions, voulant gagner du tems pour perfectionner les travaux qu'il faisoit faire à Damas, parut n'être pas trop éloigné d'entrer en accommodement. Il reçut parfaitement bien les députés; & après leur avoir fait toute sorte de bons traitemens, il les renvoya accompagnés de quelques Seigneurs de sa cour. Ceux-ci assurérent le Monarque Tartare, de la volonté sincere qu'avoit le Soudan de conclure la paix; que quant aux dédommagemens pour les fonds de la guerres, les deux Monarques nommeroient des Ministres pour en convenir à l'amiable. Tamerlan ne se fioit guéres à ces promesses; la plûpart

de ſes Généraux lui conſeilloient de marcher ſur le champ à Damas. Il voulut cependant encore accorder huit jours au Soudan ; & pour faire voir qu'il vouloit obſerver la tréve ; il ſe mit en devoir de décamper dans la vûe d'aller au Gouta, plaine délicieuſe aux environs de Damas où il étoit bien aiſe que la Cavalerie aſſez fatiguée, ſe remît par la bonté des pâturages qui y ſont excellens.

Les Syriens ayant apperçu ce mouvement, s'imaginerent que Tamerlan effrayé de la déſertion de ſon neveu, & du mauvais état de ſon armée, que Huſſein leur avoit dit être fort en déſordre, battoit en retraite; & crurent ne pouvoir rien faire de mieux, que de tomber ſur l'arriere-garde, dans l'eſpérance que la confuſion ſe mettant parmi les Tartares, ils pourroient en avoir bon marché.

Le Soudan goûta cet avis. Tout ſe mit en mouvement à Damas. Les troupes réglées ſortirent les premieres hors de la ville. Elles étoient nombreuſes, & parfaitement bien équippées. Les habitans, au lieu de s'occuper à la garde de leur ville, voulurent avoir leur part d'une victoire qu'ils ſe figuroient très-facile. Chacun d'eux s'arma comme il put: ils ſuivirent l'armée, & il ne reſta dans Damas que les femmes, les vieillards & les enfans.

Une partie de l'Armée Tartare étoit déja en marche pour ſe rendre au Gouta, lorſque des nuages immenſes de pouſſiere, qu'on découvrit du côté de Damas, annoncérent l'approche de l'Ennemi. Tamerlan n'oſoit croire que les Syriens euſſent la témérité de le venir attaquer; il fit cependant faire alte à l'Armée, &

lorſque les Coureurs eurent aſſuré que le Soudan s'avançoit lui-même en perſonne, à la tête de ſes Troupes, l'Empereur ayant fait faire volte-face, courut à l'arriere-garde qui ſe trouvoit par ce mouvement à la tête de l'Armée. A meſure qu'il traverſoit les rangs, il rappelloit à ſes ſoldats le ſouvenir de leurs victoires paſſées; il crioit que c'étoit-là le dernier effort du déſeſpoir des Syriens qui faiſoient bien voir par une entrepriſe ſi peu meſurée, qu'ils n'avoient plus de fond à faire que ſur quelque heureux coup de hazard; il ajoûtoit que cette journée les rendroit entierement maîtres de la Syrie, & leur ouvriroit les portes de l'Egypte. Tous lui témoignerent par de grands cris, qu'ils étoient prêts à faire repentir les Syriens de leur témérité.

L'Armée

L'Armée Syrienne avoit marché une demie journée avec beaucoup de précipitation, mettant sa principale espérance dans la célérité ; elle se trouva fort fatiguée lorsquelle fut en présence de l'Ennemi : les Tartares au contraire étoient frais & tranquilles. Les Syriens qui s'attendoient à les surprendre, furent fort étonnés de les voir rangés en ordre de bataille, & en posture de gens qui ne craignoient rien. Cette disposition les déconcerta : il n'y avoit cependant pas moyen de reculer. Le Soudan fit sonner la charge ; elle fut faite mollement par les Syriens ; à peine le combat étoit-il commencé que cette Populace immense qui faisoit comme l'arriere-garde des Syriens, ayant pris l'épouvante, tourna le dos & courut promptement se renfermer derriere ses murs. Les Tar-

tares ayant soutenu pendant quelque tems les attaques de la cavalerie ennemie, la mirent en désordre. En peu de momens ce ne fut plus qu'une boucherie horrible; le Soudan qui après avoir donné ses ordres, s'étoit retiré sur une hauteur, voyant que son armée plioit de toutes parts, prit la fuite & rentra à Damas. Les Tartares en moins de deux heures se virent maîtres du champ de bataille, & n'eurent d'autre peine que celle de massacrer les Vaincus qu'ils poursuivirent toujours l'épée dans les reins, jusqu'à ce que le jour ayant failli, ils rentrerent dans leur Camp, las de tuer sans combattre ; on présenta sur le soir à Tamerlan le Sultan Hussein, son Neveu, fugitif. Ce jeune Prince avoit eu le commandement d'un Corps considérable de Syriens ; il avoit combattu avec valeur, mais a-

bandonné par ses gens, il avoit été fait prisonnier. Ce ne fut pas une légere mortification pour lui, d'avoir à paroître en état de captif & de criminel dans une journée où il auroit dû avoir sa part de la gloire & du triomphe. L'Empereur le traita avec le derniers mépris; les loix de Genghiscan le condamnoient à la mort; mais la Famille Impériale fit tant d'instances auprès de Tamerlan, qu'il se laissa calmer. Le Prince en fut quitte pour être dégradé de ses emplois, & réduit à la condition de simple soldat.

L'Armée Tartare prit un jour pour se reposer des fatigues de cette Action; cependant tout étoit en confusion à Damas. Le Soudan n'y fut pas pas plutôt rentré, qu'il tint conseil pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture;

les moins timides étoient d'avis de tenter une ſeconde ſortie; mais avec plus d'ordre que la précédente. La plus grande partie des Généraux ne fut point de cette opinion; ils repréſenterent que puiſqu'ils n'avoient point réüſſi contre les Tartares, dans le tems où le déſordre d'un décampement leur fourniſſoit une ſi belle occaſion, il étoit inutile d'aller déſormais ſe préſenter devant une Armée victorieuſe, & fiere de l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ils conſeillerent même au Soudan de ſe retirer au Caire, & de laiſſer les Habitans de Damas ſe défendre comme ils pourroient. Le Soudan Farudge gouta cet avis. Un Officier fut dépêché à Tamerlan; il fit beaucoup d'excuſes à l'Empereur de l'entrepriſe du jour de la défaite. Il dit que le Soudan s'étoit laiſſé aller à

l'impétuosité de la Populace, contre ses propres inclinations, & qu'il n'en étoit pas moins disposé à donner à l'Empereur toute la satisfaction qu'il pourroit souhaiter; qu'il ne demandoit pour cela qu'une tréve de huit jours, afin de pouvoir convenir des Articles principaux du Traité, & qu'il alloit nommer des Plenipotentiaires pour le conclurre. Tamerlan convaincu de la mauvaise foi du Soudan, renvoya son Député avec des paroles générales, & cependant il se mit en devoir de faire ses approches à Damas. Le Soudan qui ne cherchoit effectivement qu'à l'amuser, sortit la nuit même avec la plûpart de ses Troupes; il se contenta de laisser une forte garnison dans le Château, & prit promptement le chemin de l'Egypte.

L'Empereur qui le veilloit de près en fut bientôt averti ; il ordonna sur le champ que ses Troupes envelopassent la Ville de telle sorte, que personne n'en pût sortir. Le Mirza Aboubecre & l'Emir Gehancha, celui-là commandant l'aîle droite de l'Armée Tartare, & celui-ci la gauche, investirent Damas ; & le Mirza Calil Sultan, courut avec un Corps de cavallerie legere sur les traces du Soudan. Comme les Troupes Egyptiennes avoient de l'avance, & qu'elles marchoient avec toute la promptitude possible, la cavalerie Mogole ne put atteindre que la queüe des fuyards, dont les plus paresseux furent tués. La plûpart jettoient leur bagage & leurs armes, pour pouvoir fuïr plus aisément. Le Soudan & les Emirs, se trouverent bientôt hors

de la portée de l'Ennemi, & se mirent à couvert dans l'Egypte, pendant que Tamerlan se préparoit à forcer Damas.

Cette Ville autrefois capitale de Syrie, & aujourd'hui de la Phénicie, est encore une des plus grandes & des plus belles de l'Orient; elle est située dans une fertile Plaine au pié du Mont-Liban & enfermée de Collines qui présentent à la vûe une maniere d'Arc de triomphe. Elle est arrosée par le Fleuve Chrisorreas, que les Arabes appellent aujourd'hui *Barradi.* Il se divise en plusieurs canaux, qui forment au Midi de la Ville un grand Lac, où les eaux rassemblées se perdent absolument. Il y a peu de campagnes au Monde plus délicieuses que celle des environs de Damas. Les fleurs & les fruits y croissent partout avec

profusion. Ses soyes, ses laines, ses raisins, son acier en lames sont assés connus, & y ont attiré de tout tems un commerce riche & florissant: mais ses propres richesses ont le plus souvent été la cause de ses malheurs: toutes les Nations Orientales, s'en sont successivement disputé la possession, jusqu'à ce qu'enfin ayant passé de l'Empire des Sarrazins, sous celui des Califes, elle étoit tombée entre les mains des Soudans d'Egypte, de la race des Mammelucs.

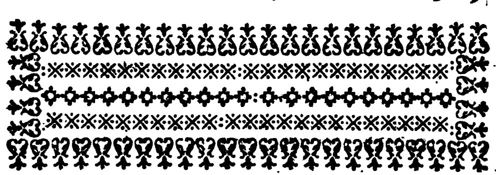
Son heure étoit arrivée de subir la domination Tartare. Les Habitans éffrayés par les défaites précédentes & découragés par le départ du Soudan, ne penserent qu'à se sauver du massacre & du pillage. Les Chérifs, les Imans & les autres gens de la Loi, pour qui on sçavoit que Tamerlan avoit

avoit le plus de considération, furent priés d'aller trouver ce Conquérant pour obtenir qu'on épargnât le sang de tant de Musulmans, & qu'on se contentât d'une partie de leurs biens sans mettre la Ville au pillage. Tamerlan promit tout ce qu'on voulut ; dès le jour même une partie de l'Armée entra dans la Ville, & se rendit maîtresse de tous les postes importans. L'autre partie resta campée au-dehors. Les Emirs nommés pour recevoir les deniers des taxes & des contributions, firent murer six des principales portes de la Ville, & n'en laisserent que deux d'ouvertes. Là on établit des Bureaux où chacun fut obligé de venir apporter sa taxe ; les choses se passerent d'abord assés tranquillement ; les Commissaires ayant fait le recouvrement des

sommes imposées, les porterent au Trésor impérial, où les répartitions se firent à l'ordinaire, suivant l'usage de Tamerlan.

Fin du huitiéme Livre.





HISTOIRE DE TAMERLAN.

LIVRE NEUVIE'ME.

SI les Tartares possédoient paisiblement la ville de Damas, il n'en étoit pas de même de la Citadelle. Jesdar Emir Mammeluc qui y commandoit, s'y étoit renfermé dans la résolution de s'y bien défendre. Cette forteresse passoit pour une des meilleures du Levant ; ses murailles étoient de grosses roches fort hautes & fort régulierement cons-

truites, un large fossé plein d'eau l'environnoit de toutes parts,& elle étoit pourvuë de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche. La Garnison étoit composée pour la plûpart de Mammelus, de Circasses & de quantité de Caffres & de Noirs du Zanguebar. Jesdar étoit brave, & avoit promis au Soudan d'arrêter pendant quelque tems l'Armée Tartare. Tamerlan l'ayant fait sommer de se rendre, il ne répondit que par une bordée de pierres lancées avec des machines & par un déluge de feu Grégeois qu'il fit pleuvoir sur ceux qui s'approchoient le plus de la Citadelle. Tamerlan vit bien qu'il en falloit faire le siége dans les régles. L'on prit quelques jours pour préparer les machines nécessaires; on éleva trois plates-formes assés hautes pour dominer la Citadelle; on saigna

le fossé, & on le mit à sec ; on construisit des galleries couvertes, qu'on avança jusqu'au pié des murailles, afin de mettre les Sapeurs à l'abri. En vain les Assiégés jetterent d'en haut des pierres énormes par leur grosseur & des chaudieres pleines de résines liquides. Les Sapeurs s'étant établis, furent bientôt en état de travailler sans appréhender d'être blessés ; d'autre part les Beliers & les autres machines battoient fortement les murs : les travaux étoient partagés entre les Emirs qui en pressoient vivement l'exécution. Comme la cavalerie étoit inutile pendant ce siége, l'Empereur l'envoya prendre ses quartiers d'hiver du côté de Canaan sous la conduite du Mirza Charroc.

Le reste de l'Armée travailloit avec ardeur à l'avancement du sié-

ge. Tamerlan visitoit chaque jour les postes, & examinoit les progrès des travaux. Comme les pierres dont les murs de la forteresse étoient bâtis résistoient par leur excessive dureté, aux instrumens des Sapeurs; ils s'aviserent de mettre du feu dessous, & après les avoir extrêmement échauffées, ils jettoient du vinaigre qui les amolissoit; après quoi ils les brisoient plus aisément à coup de marteau. Ils les tiroient hors des murs, & lorsqu'ils en avoient tiré une suffisante quantité pour faire écrouler quelque bastion ou quelque partie considérable du mur, ils le soûtenoient à leur ordinaire par des pieux afin qu'ils ne tombassent que lorsqu'ils le jugeroient à propos. C'est ainsi qu'ils vinrent à bout de ruiner une grosse Tour fort élevée, qui faisoit une des principales défen-

ſes de la fortereſſe; car lorſqu'après l'avoir ſappée & ſoûtenuë, ils vinrent à mettre le feu aux étançons, cette Tour s'écroula avec un fracas épouvantable, & fit une large bréche à la Citadelle. Les Tartares qui étoient tout prêts pour monter à l'aſſaut, coururent avec leurs boucliers ſur leurs têtes pour entrer par cette bréche; mais dans l'inſtant un pan de muraille voiſin de la Tour étant venu à tomber, écraſa environ une centaine de ſoldats. C'étoit peu de choſe que cette perte; elle ſuffit cependant pour arrêter dans le moment l'ardeur de ceux qui marchoient à l'aſſaut. Il fallut quelque tems pour les remettre de leur frayeur, & l'aſſaut fut retardé juſqu'au lendemain. Les Aſſiégés profitant de ce délai, firent pendant la nuit un large foſſé, qu'ils borderent

d'un rang de pallissades fraisées.

Ce n'étoit là que différer leur perte de quelques momens; dès le lendemain toutes les sappes étant perfectionées, & le feu y ayant été mis, presque toutes les murailles de la Citadelle tomberent à la fois. Les Assiégés entiérement découverts, ne penserent plus qu'à implorer la clémence du Vainqueur; Jesdar se présenta en habit d'Esclave au pié du thrône de Tramerlan; il eut beau se prosterner & avoüer sa faute. Sa lâcheté ne prolongea pas ses jours; il fut tiré hors du Pavillon impérial & mis à mort pour avoir trop differé à se rendre; toute la Garnison fut faite Esclave. On trouva dans cette Citadelle des richesses immenses, dont la plus grande partie fut à l'ordinaire distribuée entre les soldats.

Immédiatement après la prise de

la Citadelle de Damas, Tamerlan tomba dangereusement malade : on appréhenda quelques jours pour sa vie, & l'Armée étoit déjà dans une grande consternation, lorsque la santé du corps lui revint tout-à-coup : mais une humeur sombre & mélancolique s'étoit emparée de son esprit, elle le portoit quelquefois à des actions inhumaines & déraisonnables, qu'il tâchoit en vain de colorer du nom de zéle ou de justice. Ce fut apparemment dans un de ces accès fâcheux qu'ayant fait assembler un jour dans sa chambre les Emirs & les principaux Officiers de son Armée, il leur parla de la sorte: « La vûë des miseres » & des calamités où la Sirie se trou- » ve aujourd'hui réduite, m'a fait faire » de profondes réflexions sur ce qui a » pû les occasionner. Je me suis rape- » lé à ce sujet les histoires de ce Païs,

d'une main & le feu dans l'autre. On fit main-basse sans distinction sur les habitans ; les maisons furent mises au pillage, & on n'obmit en cette occasion aucune des violences & des barbaries que peuvent commettre les Nations les plus dépourvûës d'humanité. Il y avoit en ce tems-là peu de Villes plus riches que Damas ; on ne comptoit pour rien ni les meubles ni les étoffes les plus précieuses. Les soldats déja chargés du butin qu'ils avoient fait dans cette guerre, aussi bien que dans celle de la Natolie, abandonnoient les étoffes les plus magnifiques de soye & d'or pour ne se charger que de monnoyes d'or & d'argent & de pierreries.

Après que le soldat fut las de piller & de massacrer, on mit le feu de tous côtés à la ville. Les maisons de Damas n'avoient que l'étage d'en

bas qui fût de pierre ou de brique, les étages plus élevés étoient de bois, & les appartemens intérieurs enduits d'un beau vernis, qui donnoit beaucoup d'agrément & de propreté aux maisons ; mais ce vernis les rendoit fort sujettes à l'incendie, qui y faisoit de grands ravages même en tems de paix, quelqu'attention que les Gouverneurs & autres Officiers de police pussent y apporter. Le feu qu'on y mit en cette occasion, se communiqua en peu d'heures à toute la ville, & l'on ressentit partout l'odeur du bois d'ébene & de sandaraque dont étoit composé le vernis de ces belles maisons. Les Mosquées ne furent pas plus épargnées que les autres édifices.

Il y en avoit entr'autres une plus fameuse bâtie par les Califes Ommiades, qui passoit pour un chef-

d'œuvre d'architecture. Tamerlan eut envie de la conserver. Il envoya l'Emir Chammelik pour empêcher que l'incendie ne s'y communiquât. Cet Emir arriva trop tard : le feu étoit déja à la Mosquée, & quelque soin qu'on y apportât, on ne put l'éteindre. Il arriva un fait assez singulier en cette occasion. Il y avoit sur le portail de cette Mosquée deux Minarets. Ce sont de ces Tours élevées sur lesquelles montent les Crieurs pour appeller le peuple à la priere. Le Minaret Oriental, qui étoit de pierre fut entierement consumé ; l'Occidental qui étoit à son côté, quoiqu'il ne fût que de bois, demeura sain & sauf. La Tradition parmi les Musulmans, étoit que Jesus-Christ, reconnu par les Musulmans comme le Messie, quoiqu'inférieur en dignité à Mahomet, doit

descendre à la fin du monde sur ce Minaret, & que cest-là qu'il doit juger définitivement tous les hommes. Cet évenement qu'on regarda comme miraculeux, contribua à sauver la vie à quelques Chrétiens qui faisoient en ce tems-là leur demeure à Damas.

Après cette expédition, Tamerlan tint conseil pour déliberer avec ses Généraux sur la conquête de l'Egypte où il avoit dessein de porter ses armes & de poursuivre le Soudan. Mais il trouva une extrême répugnance dans les chefs, & plus encore dans les soldats. Les délices de Damas leur avoient amolli le courage: les soldats étoient si riches par le pillage du plus beau pays du Levant, qu'il y avoit désormais plus à perdre pour eux qu'à gagner dans toutes les conquêtes qu'ils pourroient

entreprendre. La plûpart ne respiroient qu'à retourner dans leur pays, & à revoir leur patrie dont ils étoient absens depuis si long-tems. Un grand nombre d'entre eux accourut à la porte de la tente où l'on tenoit conseil. Ils montroient leurs cheveux blancs & la cicatrice des blessures qu'ils avoient reçuës: ils demandoient à grands cris qu'on mît fin à leurs travaux & à un si long exil. Tamerlan s'étoit rendu absolu, & jusqu'alors aucun des siens n'avoit manqué à l'obéissance sans être severement puni. Il balançoit encore, & sa hauteur naturelle avoit de la peine à plier, losqu'il reçut un courier dépêché par l'Emir Hadgi Seifeddin, qu'il avoit laissé en qualité de premier Ministre auprès du Mirza Eskender auquel il avoit conféré le Royaume de Perse & d'une partie de l'Irac.

Ce

Ce jeune Prince aidé des conseils de l'Emir qui avoit sous lui la principale autorité, s'étoit d'abord assez bien comporté dans sa régence. Un jour étant à la chasse, sur un cheval fougueux, il fit une chute, & fut blessé dangereusement à la tête. On craignit pour sa vie, cependant il guérit; mais cette blessure lui ayant dérangé quelques organes du cerveau, il parut après sa convalescence dans une aliénation d'esprit qui apporta un changement total à ses mœurs & à sa conduite. Devenu ennemi des affaires & de toute application sérieuse, il s'adonna à l'oisiveté, à la crapule & à la débauche la plus outrée. Il n'eut plus de familiarité qu'avec ceux qui flattoient ses inclinations, ou qui contribuoient à ses plaisirs. Ses profusions immenses ayant épuisé en peu de tems les

fonds que l'œconomie du Visir avoit amassées, tout étoit devenu vénal à sa cour. Il distribuoit les charges & les gouvernemens les plus importans à ceux qui lui donnoient de plus grandes sommes. Il les faisoit ensuite mourir sur le moindre prétexte, pour profiter de leurs dépouilles. On n'étoit bien venu auprès de lui qu'en lui suggérant de nouvelles manieres d'extorquer de l'argent. Le sage Visir avoit fait tous ses efforts dans les commencemens pour remédier à ces désordres, en lui représentant avec douceur le tort qu'il faisoit à sa réputation, & le danger où il s'exposoit dans un Etat conquis tout nouvellement, où son autorité n'étoit pas encore suffisamment affermie. Ces sages remontrances n'avoient eu d'autres effets que de rendre le Visir odieux, &

le Prince l'auroit fait mourir s'il n'eût appréhendé d'en être puni par l'Empereur.

Cependant les Peuples gémissoient sous un Gouvernement si tyrannique. L'on murmuroit ouvertement dans toutes les Provinces. Il se faisoit des cabales & des conspirations. On étoit à la veille de voir éclater quelque fâcheuse révolution, lorsque le Visir crut qu'il étoit nécessaire de donner avis à Tamerlan de ce qui se passoit, afin qu'il y mît ordre le plus promptement qu'il seroit possible. Ces avis le déterminerent à laisser-là l'expédition d'Egypte. Il résolut de marcher en Perse; mais il voulut auparavant passer à Bagdad pour la punir une seconde fois de s'être remise sous la domination du Soudan Ahmed Gelaïr.

L'armée Tartare sortit donc de Syrie par le chemin par où elle y étoit entrée. Elle repassa par Balbec, Apamée, Emesse, Alep. Elle laissa sur sa route de cruels vestiges de son passage. Les villes qu'elle avoit épargnées, furent mises au pillage; & toute la Syrie fut remplie de meurtre & de carnage. Les peuples qui échapperent au glaive du Vainqueur, se virent après son départ dans la plus triste misere & dans la plus affreuse désolation. Antioche qui par son éloignement de la route de l'armée, & par sa situation voisine de la Mer, avoit d'abord évité les malheurs communs, en eut aussi sa part à ce retour imprévu. Le Mirza Calil Sultan à la tête d'un gros détachement, la força, & la traita de la même maniere que les autres villes de Syrie.

Le gros de l'armée Impériale, après plusieurs jours de marche, arriva aux bords de l'Euphrate. Ce fleuve un des plus grands & des plus considérables du monde, a sa source dans le mont Ararat en Arménie. Son cours est d'abord dirigé d'Orient en Occident, & passe dans la ville d'Erserum. Il se détourne ensuite du côté du Midi; & après avoir séparé plusieurs provinces de l'Asie Mineure, il lave les confins de la Sourie, qu'il divise d'avec le Diarbek. Il continue son cours, dans lequel il est grossi par quantité de rivieres. Au-dessus de Bagdad il se joint au Tigre, & va avec lui se décharger dans le sein Persique. Tamerlan attendit quelque tems sur les bords de ce fleuve les différens détachemens qu'il avoit envoyés pour faire le dégât aux environs. Les Mir-

zas Rouſtem & Aboubecre, & une partie de l'aîle droite qui venoit par le bas du fleuve, vinrent ſe rejoindre au gros. Chaque détachement conduiſit ſon butin au camp. Il y arriva une ſi grande quantité de beſtiaux, qu'ils s'y donnoient preſque pour rien.

Toute l'armée étant réunie, paſſa l'Euphrate. Tamerlan étant entré dans le Diarbek, fit faire une chaſſe générale, & régala ſes troupes de gibier & de toutes ſortes de vins délicieux. Elles s'avancerent vers Edeſſe, ville autrefois Métropole de la Méſopotamie ſous le Patriarche d'Antioche, & devant laquelle Coſroës, Roi des Perſes qui l'avoit aſſiégée avec un corps formidable, avoit autrefois échoué. Elle n'attendit pas un ſiége dans les formes; les principaux Habitans vinrent en pré-

ſenter les clefs à Tamerlan. La citadelle de Merdin ne ſuivit pas cet exemple. L'avantage de ſa ſituation ſur un rocher preſqu'eſcarpé, lui donna la confiance de ſe défendre. Tamerlan qui étoit preſſé, ſe contenta de la faire bloquer. L'armée continua ſa route, & après pluſieurs marches pénibles, elle arriva près de Bagdad. Le Soudan Ahmed Gelaïr n'oſa pas attendre Tamerlan. Il avoit confié le gouvernement de Bagdad, & le commandement général de ſes troupes à un brave Aſſyrien. Pour lui, il étoit allé trouver le Soudan d'Egypte, & attendre au Caire le ſuccès de cette expédition.

Le Général Aſſyrien ſortit hors de Bagdad en bonne poſture; & avant que toute l'Armée Tartare fût raſſemblée, il attaqua quelques corps détachés ſur leſquels il eut de l'avan-

tage. Il en devint plus fier : mais après la jonction de toutes les troupes, n'osant plus tenir la campagne, il se retira dans Bagdad résolu d'en bien soutenir le siége. Cette ville qui avoit deux lieues de circuit, paroissoit difficile à investir; mais l'armée Tartare étoit si nombreuse, qu'elle fut bientôt fermée de toutes parts. L'Empereur ordonna qu'on fît deux ponts de bâteaux, l'un au-dessus, & l'autre au-dessous du fleuve qui passe au milieu de la ville. On y posta des archers qui ne laissoient rien entrer ni sortir par la voye du fleuve. On creusa un large fossé avec des redoutes à distance, ce qui rompit la communication de la ville avec le dehors. On éleva ensuite quantité de plates-formes qui donnoient sur Bagdad, où les archers & les machines jettoient continuellement

quantité

quantité de fleches, des grosses pierres & des feux d'artifices. Enfin on travailla à la sappe des murailles, & on les battit violemment avec le belier.

Des attaques si vives étoient courageusement soutenues par les assiégés. Le Commandant alerte & vigilant se trouvoit partout, & pourvoyoit à tout. Les habitans qui sçavoient qu'il n'y avoit point de grace à espérer pour ceux qui osoient résister aux Tartares, étoient déterminés à périr, ou à se défendre jusqu'à la derniere extrémité. A peine le bélier ou la sappe avoient-ils ruiné quelque pan de muraille ou quelque bastion, que les Habitans réparoient la bréche, & faisoient des retranchemens derriere. Cependant les chaleurs devenoient extrêmes; on étoit au fort de l'Eté, & dans un climat

voisin du Tropique. Les Tartares, nés dans un pays froid avoient de la peine à y tenir; accablés de leur cuirasses & de leurs armes pesantes, ils ne pouvoient presque plus suffire aux travaux & à la fatigue des exercices militaires; le siége avoit duré quarante jours, & ne paroissoit pas extrêmement avancé.

Un jour que la chaleur étoit plus violente à l'heure du midi, lorsqu'il n'y avoit pas d'apparence que personne fut assez hardi pour se hazarder de paroître au dehors, les Habitans ne pouvant plus tenir sur les murailles, s'étoient retirés chez eux. Ils avoient laissé leurs casaques sur des bâtons, ce qui ressembloit de loin à des soldats en faction. Quelques Tartares s'en étant apperçus, en donnerent avis à leurs chefs, & ceux-ci aux Mirzas & aux Généraux.

On fut d'avis de profiter de la conjoncture. Tamerlan donna sur le champ les ordres pour un assaut général. La chose fut promptement exécutée. Les soldats marchent avec impétuosité ; on arrive au pied des murailles ; on pose les échelles, & l'on monte de tous côtés. L'Emir Cheik Noureddin arriva le premier sur le mur, & y arbora le bâton à queue de cheval, couronné d'un Croissant. Les autres Généraux ayant suivi son exemple, & une multitude infinie étant montée en même tems à l'assaut, les troupes entrerent dans la ville l'épée à la main. Les Habitans surpris se jetterent en foule dans les batteaux pour se sauver en descendant le Tigre. Mais les passages étant gardés, la plûpart furent percés par les fléches des Tartares, & les autres qui s'étoient jettés à la na-

ge, se noyerent dans le fleuve. Parmi ces derniers, on compta le Gouverneur de Bagdad qui s'étoit embarqué avec sa famille & une partie de ses effets les plus précieux. Son batteau fut coulé à fond. Le soldat irrité & naturellement cruel, n'épargna rien dans Bagdad. On pilla la ville; on la saccagea: on y mit le feu; presque tout fut consumé.

Après ces barbares exécutions, l'armée Tartare tourna du côté de la Perse. Le Mirza Eskender qui la gouvernoit en qualité de Viceroy sous les ordres de son grand-pere, appréhendoit extrêmement son arrivée. Il n'osa cependant se révolter. Il prit le parti d'aller au-devant de lui avec sa Cour jusques sur les frontieres de son gouvernement. L'Empereur irrité contre lui ne voulut pas le voir. On l'arrêta à son arrivée, &

on le conduisit prisonnier à la suite de l'Armée Impériale. Tous les mécontens se rendirent auprès de la personne de l'Empereur qui les écouta, & promit de leur rendre justice. Arrivé à Ispahan, il y tint des especes de grands jours. On informa soigneusement contre les coupables, dont on fit des punitions exemplaires. L'Emir Cosabeddin avoit été un des principaux instrumens dont le Mirza s'étoit servi pour vexer les peuples, & pour satisfaire ses passions. Fier de sa faveur, il avoit amassé des biens immenses, & commis une infinité de cruautés, de pillages & d'autres crimes abominables. La fureur du peuple étoit entamé contre lui, & chacun demandoit avec chaleur qu'il servît d'exemple aux Ministres qui abusoient de la facilité & de la con-

fiance des Princes. Il fut condamné à mort. On lui mit d'abord au col le carcan des criminels. Ce sont trois pieces de bois attachées l'une à l'autre en forme de triangle, que le patient ne peut plus ôter lorsqu'on l'a une fois fermé. Comme il n'y a point de prison publique en Perse, ce carcan est une maniere de prison ambulante. Nul n'oseroit, sous peine de la vie, aider un coupable à s'en défaire. Ces piéces sont pesantes, & leur figure irréguliere empêche que ceux qui le portent, puissent se reposer à leur aise. L'Emir avoit été condamné avant que de subir le dernier supplice, à faire une maniere d'amande honorable. On choisit pour cela un Vendredi, jour de priere publique chez les Musulmans.

Le bruit de cette exécution s'étant répandu non-seulement dans la

ville, mais encore dans les environs, il se trouva une foule extraordinaire de spectateurs. La grande Mosquée d'Ispahan dès le point du jour, fut remplie d'un peuple innombrable. On mena le malheureux Emir à la Mosquée en criminel condamné. On l'exposa au pied de la chaire ou les Mouhlas font la lecture de l'Alcoran au peuple assemblé. Un Iman monta dans la chaire, où il lut à haute voix un long écrit où étoient détaillés tous les crimes de l'Emir, & la sentence portée contre lui en conséquence. L'Iman finit en avertissant les peuples de se contenir dans le devoir, & de prier pour l'Empereur, qui étoit résolu de ne faire aucune grace aux voleurs & aux concussionnaires publics. Après cette lecture, le coupable Emir fut traîné hors de la Mosquée & mis à mort.

Le Mirza Eskender eut aussi part aux actes de justice. Il comparut devant le Tribunal érigé à l'occasion des malversations de son gouvernement. Il y fut convaincu de plusieurs violences, rapines & autres actions indignes de la Majesté souveraine. On le déclara déchû de tous les honneurs de la Royauté, & on le condamna à suivre la Cour comme un simple particulier. L'Empereur voulant regagner la confiance des peuples, fit faire des largesses extraordinaires qui furent prises tant sur les biens confisqués aux coupables, que de ses propres fonds & des richesses immenses qu'il avoit tirées de Syrie. Il demeura quelques mois dans la Perse, & pendant le séjour qu'il y fit, il envoya des Intendans par tout ce grand Royaume, avec ordre de connoître de tous les griefs

contre le gouvernement, & de les réparer à la satisfaction de tous ceux qui auroient été injustement lézés. En attendant qu'il leur nommât un Roi, il déclara le Grand Visir, Lieutenant Général du Royaume avec un pouvoir absolu.

Dans le tems que Tamerlan remettoit ainsi l'ordre dans la Perse, le Mirza Roustem arriva de la Natolie, conduisant les Caratartares que le Can obligeoit de repasser dans le Zagataï d'où ils étoient originaires. Ces Caratartares, appellés autrement Tartares noirs, avoient autrefois accompagné Hulacou Can, un des petits-fils de Genghiscan, lorsqu'il passa dans l'Iram pour en faire la conquête. Ces peuples sont braves, mais mutins; ils servirent utilement Hulacou qui établit le siége de son Empire à Tauris, environ

l'an 1256. mais comme le génie de ces Peuples est inquiet, ils s'accommodoient difficilement avec les Perses nouveaux sujets du Monarque Tartare. Ils étoient tous les jours aux prises avec eux, & donnoient juste sujet à Hulacou d'appréhender qu'ils ne causassent quelque soulevement, qu'on ne seroit pas maître d'appaiser. Il chercha donc à se défaire d'eux sous quelque prétexte honorable. Il le trouva dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Peuples de la Natolie. Il sçut piquer l'ambition des Caratartares ; & comme s'ils eussent été seuls capables de venir à bout de la conquête de la Natolie, il leur en confia l'expédition, en leur insinuant qu'ils se trouveroient à portée de faire des établissemens plus agréables & plus avantageux dans la Natolie que dans la Perse.

Comme ces Peuples aimoient la guerre, il ne fut pas difficile de leur donner du goût pour un expédition où ils espéroient trouver leur compte. En effet ils s'établirent avec leurs familles sur les frontieres de la Natolie, & de Syrie. Là ils se partagerent en cinquante-deux Hordes, & se maintinrent long-tems dans l'indépendance, ne se gouvernant que suivant leurs loix. Bajazet Empereur des Turcs, ayant conquis la Natolie, & s'étant rendu formidable, les Caratartares se soumirent volontairement à lui, à condition qu'il les traiteroit en alliés plûtôt qu'en sujets. Le Traité fut conclu & exécuté; ces Peuples s'enrichirent & multiplierent en sorte qu'on en comptoit plus de quarante mille familles du tems de Tamerlan.

Ce Conquérant qui avoit envie

de repeupler le Gété que les guerres avoient rendu désert, projetta d'y transporter ces Caratartares qui en étoient originaires. Il eut l'adresse de faire venir à sa Cour les chefs. Il leur fit d'abord beaucoup d'amitié, de grandes caresses & des présens considérables ; ensuite il s'ouvrit à eux sur son projet. « Il y a » long-tems, leur dit-il, que vos peres & vos ayeux, sous les Empereurs nos prédécesseurs sont sortis » hors de la demeure dont ils étoient » originaires, & se sont vû obligés » de faire leur résidence dans des » terres étrangeres. A présent que ce » grand païs n'a plus qu'un Maître, » & que Dieu l'a soumis à notre » puissance, vous devez regarder » cette occasion comme une bonne fortune pour vous, parce qu'elle vous procure le moyen d'aller

» retrouver les établissemens de vos
» Ancêtres. Voilà ce que vous de-
» vez persuader à ceux qui sont sou-
» mis à vos ordres; engagez-les à ra-
» masser tout ce qu'ils ont de meu-
» bles & de bestiaux. Je leur fournirai
» des chevaux & des voitures pour le
» transport, & je vous ferai conduire
» dans les terres du Gété qui appar-
» tenoient à vos peres. Là vous se-
» rez plus près de nous, & plus à
» portée d'expérimenter les effets de
» notre libéralité & de notre protec-
» tion. »

Cette Harangue ne plut pas aux chefs des Caratartares. Il y avoit bien de la différence entre les terres du Geté incultes, sauvages, désertes, & celles qu'on vouloit leur faire abandonner, sous un climat doux & dans un païs des plus fertiles, & des plus abondans de l'Asie. Mais Ta-

merlan étoit en état de se faire obéïr ; il retint même auprès de lui en qualité d'otages une partie des Chefs les plus considérables, & envoya les autres pour conclure l'affaire de la Transmigration. Comme il sentoit avec combien de peine ce Peuple se détermineroit à obéïr, il donna commission au Mirza Rousstem, de prendre quarante mille hommes sous prétexte de servir d'escorte aux Caratartares, & en effet pour les forcer à une Transmigration qui ne pouvoit être volontaire. Ces Peuples obéïrent donc malgré qu'ils en eussent ; ils ne quitterent qu'avec une espéce de désespoir, un païs où ils vivoient si commodément. On les partagea en plusieurs bandes qui avoient leurs Chefs & leurs Gardes. Leur marche ne fut pas tranquille. Les murmures & les regrets étoient con-

tinuels ; les fatigues & les incommodités d'un si long voyage renouveloient continuellement leur douleur. Il y eut même plusieurs révoltes, & il fallut en venir aux mains plus d'une fois pendant la route. Il en mourut plusieurs de chagrin, & il en fut tué plus de dix mille en différens soulevemens.

Tout étant pacifié en Perse, Tamerlan reprit le chemin de Samarcande : il y avoit sept ans qu'il étoit hors de la Transoxiane. Lorsqu'il y fût arrivé, il congédia la plûpart de ses Troupes, & ne retint auprès de sa personne que ses Gardes ordinaires ; mais la plûpart des Chefs des Hordes & les Emirs resterent pour faire leur cour. L'Empereur trouva la Ville de Samarcande toute changée ; à mesure qu'il faisoit des conquêtes dans l'Asie, il avoit le soin d'envoyer

dans cette Ville tout ce qu'il y avoit dans le païs conquis, d'artisans, d'ouvriers, & de gens habiles dans toutes les professions. Il y joignoit tout ce que ces païs avoient de plus rare en matériaux, en ouvrages, & en toutes sortes de curiosités capables d'orner une capitale. Les Visirs qu'il avoit laissés à Samarcande pour gouverner en son absence, avoient parfaitement suivi ses vûës, de sorte que Samarcande presque rebâtie à neuf & sur un nouveau plan, se trouvoit enrichie & embellie de tout ce que l'Asie avoit de plus curieux & de plus beau. L'Empereur y fit son entrée avec toute la pompe du luxe Asiatique. Après avoir pris quelques jours de repos, il s'appliqua à corriger les abus & à remédier aux desordres, suites inévitables d'une si longue absence du Souverain.

Il touchoit alors à la soixante & dixiéme année de son age. Il sembloit qu'il ne dût désormais penser qu'à joüir en repos du fruit de ses conquêtes, & à maintenir les Peuples en paix & en tranquilité. Mais l'ambition vivement allumée dans le cœur des Conquérans, ne s'éteint guéres qu'avec leur vie. L'idée de la Chine étoit depuis bien des années toûjours présente à son esprit; elle se réveilla avec plus d'ardeur que jamais; à peine eût-il pris cinq mois de repos, qu'il se détermina à marcher avec de nouvelles forces du côté de ce vaste Empire; mais il falloit pour cela tenir un Couroultaï. Il dépêcha donc de toutes parts des Tavarchis pour convoquer les Emirs & les chefs des Hordes, sous prétexte de faire un nouveau partage de ses conquêtes entre les Princes de sa maison.

Canigheül cette belle plaine des environs de Kech, dont nous avons déja fait mention, fut désignée pour le lieu de l'Assemblée générale, & les Ministres eurent ordre d'y faire faire les préparatifs nécessaires. L'on étoit alors dans la saison de l'Automne de l'an 1404; des Ouvriers sans nombre furent employés à disposer le lieu où devoit se tenir cette assemblée des Etats. L'Empereur avoit résolu de la rendre la plus magnifique de celles qui s'étoient tenuës depuis son avenement à l'Empire. On y dressa des tentes avec des cordons de soye, ornées au-dedans de tapis à fond d'or; les planches étoient d'ébene ou d'ivoire. Le logement de l'Empereur consistoit en quatre grands enclos, que les Orientaux appellent *Sera-perdé*. Son pavillon Impérial contenoit plus de deux

cens appartemens, parés de dorures & de pierreries. Chaque tente étoit soûtenuë par douze colonnes d'argent avec des ornemens d'or. Les Mirzas & les Emirs avoient aussi chacun leur Sera-perdé, des tentes & un grand pavillon dont les colonnes étoient d'argent, & le pavé couvert des plus beaux tapis de Perse & des Indes.

La solemnité de cette assemblée y attira de tous côté un nombre infini d'acteurs & de spectateurs. On y vit, non-seulement les Mirzas, les Emirs, les Seigneurs & les principaux de l'Empire, les Gouverneurs des Provinces, les Généraux d'Armée & tout ce qui faisoit quelque figure dans le Zagataï; mais encore des Peuples de tous les Pays & de toutes les Nations de l'Asie. Il y en avoit de la Chine, de la Russie, de

la Grece, du Mazendran, de la Corassanne, de Perse, de Turquie, de Bagdad, de Syrie, d'Egypte, enfin tous les Pays d'Iran & de Touran. Il n'y eut aucun Prince du continent d'Asie qui n'y comparût par lui-même, ou qui n'y envoyât des Ambassadeurs.

Ceux du Soudan d'Egypte s'y trouverent des premiers. Ce Prince, après avoir perdu la Syrie, appréhendoit que cette assemblée n'eût pour but une nouvelle descente en Egypte. Il se sentoit trop inférieur, pour oser désormais se mesurer avec un si heureux Conquérant. L'Emir Mangheli Hodgeb Mammeluc, & un des principaux Seigneurs de la Cour du Soudan, étoit à la tête de cette Ambassade. C'étoit un homme d'un rare mérite, très-versé dans les sciences, où les Egyptiens sur-

passent les autres Nations de l'Asie & de l'Afrique. Il portoit quantité de rares présens, de l'argent, des pierreries, de riches étoffes, & de rares bijoux. Il amenoit entr'autres animaux, une Giraffe & neuf Autruches des plus grandes de l'Afrique. Il étoit accompagné d'Atimilch, ce Prince ami de Tamerlan, qu'il avoit inutilement redemandé au Soudan, & dont la détention avoit servi de prétexte à la guerre que l'Empereur avoit portée en Syrie ; le Soudan faisoit assûrer ce Prince de son obéïssance, & lui demandoit son amitié & sa protection.

De toutes les Ambassades qui parurent à cette fête, il n'y en eut point de plus extraordinaire que celle qu'envoya Henri III. Roi de Castille. C'étoit la seconde que ce Prince avoit députée vers l'Empereur Tarta-

re. La premiere de ces Ambaſſades, qui avoit précedé de deux ans celle dont nous allons parler, avoit été conduite par deux Seigneurs, dont l'un ſe nommoit Dom Payo de Gomés de Sotumayor, & l'autre Dom Herman Sanchés de Palaçuelos, qui tous deux étoient Gentils-hommes de la Maiſon du Roi. Ceux-ci trouverent Tamerlan dans la Bithinie occupé à la guerre contre Bajazet, & furent préſens à la bataille, où ce Monarque Ottoman fut vaincu & fait priſonnier. Cette premiere Ambaſſade avoit été fort bien reçûë par Tamerlan ; après pluſieurs préſens donnés à ces deux Seigneurs, en les renvoyant, il les avoit fait accompagner par un Emir de ſa Cour nommé Mehemed Alcagi, avec la qualité d'Ambaſſadeur de l'Empereur vers Sa Majeſté Caſtillane. Cet Am-

bassadeur avoit été porteur d'une lettre remplie de témoignages d'estime & de bienveillance pour le Roi de Castille, auquel Tamerlan donnoit part de la victoire remportée sur Bajazet, avec un précis du sujet de cette guerre & de ses autres conquêtes; il y avoit entr'autres présens pour le Roi, deux Sultanes prises dans le Serrail de Bajazet. L'une étoit fille du Comte Jean, neveu du Roi de Hongrie, & s'appelloit Dogna Angelica, l'autre qui étoit Grecque, étoit nommée Dogna Maria. Ces deux Dames avoient été reçûës avec distinction à la Cour de Castille. La premiere épousa l'Ambassadeur Sotomayor, l'autre fut mariée à un Seigneur Castillan.

La seconde Ambassade dont nous parlons ici avoit pour chef, Dom Ruy Gonzalés de Clavijo, Gentil-

homme de la Chambre du Roi de Castille. Il avoit deux Collégues avec lesquels il étoit parti d'Espagne le quatre de Mai 1403, & il se trouva à Samarcande au retour de la fameuse campagne de Syrie. Il fut témoin de toutes les magnificences qui accompagnerent les fêtes. Il avoit aporté des présens dignes du Roi, entr'autres des tapisseries d'hautelisse à personnages, chose rares dans la Tartarie. Il ne paroît pas que cette seconde Ambassade ait été aussi bien reçûë que la premiere. L'Ambassadeur fut invité à toutes les fêtes qui se donnerent alors; mais soit qu'il n'y parût pas dans un équipage digne du Monarque qui l'envoyoit, soit pour d'autres raisons qui nous sont inconnuës, il n'eût de rang qu'après tous les Ambassadeurs des Princes de l'Asie; & les Historiens Ara-

bes

les Auteurs de la vie de Tamerlan, n'en parlent qu'avec des termes de mépris qui témoignent le peu de figure qu'ils faisoient, & la médiocre considération qu'on eut pour eux.

Nous avons une Relation Espagnole du voyage que Dom Ruis Clavijo fit dans le cours de cette Ambassade, dans laquelle il marque exactement la route qu'il tint pour se rendre à Samarcande. Il décrit à cette occasion quelques-unes des conquêtes de Tamerlan & plusieurs particularités de son régne, qu'on ne trouve point dans les autres Ecrivains de la vie de ce Prince. Il entre surtout dans un grand détail des magnificences dont il fut témoin pendant cette Assemblée, & tout le tems qu'il résida à Samarcande. Il parle de l'Ambassade d'Egypte, & ne manque pas d'ajoûter qu'il eut son Audiance de

congé en même tems que l'Ambassadeur d'Egypte, & qu'ils reçurent l'un & l'autre à cette occasion de très-beaux présens : mais les Auteurs Arabes ne s'accordent pas avec lui sur ce point. Car ceux-ci font nettement entendre, qu'on ne permit point à l'Ambassadeur Castillan d'avoir accès auprès de Tamerlan; qu'il fut obligé de partir sans Audience de congé, & qu'on la lui refusa sous prétexte que l'Empereur étoit dangereusement malade, opinion dans laquelle l'Ambassadeur donna si bien, qu'il publie dans sa Relation, que Tamerlan mourut à Samarcande dans le tems qu'il en partit, quoiqu'il soit vrai qu'il ne mourut effectivement que six mois après dans la ville d'Otrar, étant en route pour la Chine, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

On commença la cérémonie par

publier à ſon de trompe, que tous les Mirzas, Gouverneurs & autres Officiers qui avoient des Patentes Impériales, euſſent à les rapporter au Bureau commis pour en faire la réviſion. Elles furent toutes lacérées, & il en fut expédié de nouvelles. Les Princes à qui on devoit donner l'inveſtiture des Royaumes & des Souverainetés, parurent les premiers devant l'Empereur, qui étoit aſſis ſur un trône d'or à la maniere des Orientaux. Le Mirza Charroc fut nommé Roi des Parthes, ſouveraineté qui comprenoit le Suſiſtan, la Margiane, le Carézem. On déclara Sterat capitale de ce nouvel Etat. Le Mirza Omar eut en partage ce qui faiſoit l'Empire d'Hulacou-Can; cet Etat comprenoit l'Azerbijane ou l'ancien pays des Medes, le Royaume de Roum ou de Natolie, juſqu'au terri-

toire de Conſtantinople, & la Syrie jusqu'en Egypte. La Perſe & les deux Iracs, l'une apellée l'Irac Agemi, & l'autre l'Irac Arabi qui faiſoient une partie de l'ancienne Hircanie furent miſes ſous le Gouvernement du Mirza Aboubecre. Le Royaume de Bagdad avec ſes dépendances, comprenant la Méſopotamie, fut donné au Mirza Rouſtem. Le Mirza Eskender remis en grace, reçut l'inveſtiture de la Géorgie, des trois Etats de Guriel, des Immirettes, & de l'Abcaſe, & de tout le Pays qui eſt à l'Orient de la Mer Caſpienne juſqu'aux bords de la Mer Noire. Le Mirza Oloubec fut fait Gouverneur des villes de Tackunt, de Seiram, & de tout le pays du Geté juſqu'aux confins de la Chine. Le Prince Idecou à qui le malheureux Tocatmich-Can avoit legué ſon Empire des deux Ruſſies, vint en perſon-

ne à la Cour de Tamerlan faire confirmer cette donation. L'Empereur le nomma Souverain de tous les Pays qui ſont compris entre le Volga, le Boriſthene, le Tanaïs, & depuis la Mer Glaciale, juſqu'aux frontieres du Geté. Ce ſeroit une choſe trop prolixe & trop ennuyeuſe d'entrer ici dans le détail des petites Souverainetés, & des Gouvernemens particuliers que Tamerlan diſtribua dans cette Aſſemblée ; il n'y eut aucun des Chefs ni des Emirs qui n'eût part à ſes libéralités.

Une autre cérémonie attira pendant cette Aſſemblée l'attention du Public. Ce fut le Mariage de deux Princes, l'un fils du Mirza Charroc, & l'autre du Mirza Aboubecre. Il ſe fit à cette occaſion des Tournois, des Carrouſels, & d'autres ſortes de divertiſſemens. Les gens de mêtier qui

avoient chacun leur logement & leur quartier dans le Camp de Canigheul firent à l'envi les uns des autres des Chef-d'œuvres de leur Art, qu'ils exposoient en public. Il s'y trouva aussi quantité de Comédiens, de Farceurs & de Danseuses qui divertissoient les Seigneurs & le Peuple par les différens spectacles qu'ils donnoient au Public. On y vit aussi quantité de feux d'artifices, où les Syriens excellent.

Les Pourvoyeurs de l'Empereur avoient soin de faire regner l'abondance dans le Camp. On y nourrissoit non-seulement les Princes & les Seigneurs, mais encore jusqu'au simple Peuple avec une magnificence Royale, ce qui dura quinze jours. On avoit dressé pour la Cour une salle des plus vastes, soûtenuë par douze colonnes d'argent. Les dehors

étoient d'écarlate, & l'intérieur étoit orné de tentures de velours de toutes couleurs avec des crépines d'or. Les vases qui renfermoient la boisson étoient de grandes Urnes de porcelaine couronnées de fleurs. Il y avoit d'espace en espace des buffets dressés sur lesquels étoient rangés par symetrie quantité de flacons de cristal, d'autres grands vases d'or & d'argent, des coupes de cristal de roche & d'Agate. On servoit à tous ceux qui en souhaitoient, les vins & les liqueurs les plus délicieuses. Les Officiers destinés pour porter & faire exécuter les ordres, tant pour les services, que pour les divertissemens, étoient dehors montés sur des chevaux de grand prix ayant des selles d'or, garnies de pierreries; ils alloient & venoient sans cesse avec leurs bâtons

de commandement, ſuivant que l'ordre du ſervice l'exigeoit.

Outre les tables deſtinées pour la bouche de l'Empereur, & pour le ſervice des Princes & des Seigneurs de la Cour, il y en avoit une infinité d'autres dreſſées à perte de vûe dans toute la campagne, avec une infinité de grandes urnes deſtinées pour le peuple. On laiſſoit d'ailleurs aux petits & aux Grands la liberté convenable ; & l'Empereur avoit fait publier une ordonnance, portant qu'à l'exception des crimes & des violences, il ſeroit permis à chacun de ſe livrer à la joye & aux plaiſirs, avec défenſe d'inquietter ni de moleſter perſonne.

Ce fut au milieu des divertiſſemens de ces magnifiques fêtes que Tamerlan ayant convoqué les Princes de ſa famille, les Emirs & tous les chefs des Hordes, leur parla de

la sorte. « Depuis trente-six ans que
» la Providence divine nous a placés
» sur le Trône Impérial, vous avez
» été témoins des étonnantes prospé-
» rités qu'elle a versées sur notre regne.
» Nous avons conquis presque toute
» l'Asie, le sabre à la main ; les plus
» grands Monarques ont été soumis
» à notre obéissance, & toute la ter-
» re a été dans l'admiration de nos
» exploits. Peü de Souverains, mê-
» me dans les siécles passés, ont por-
» té si haut la gloire du Trône, l'é-
» tendue de l'empire & l'autorité
» du commandement. Mais ces pro-
» diges n'ont pû s'exécuter sans
» qu'il en ait couté beaucoup de vio-
» lences, ni sans répandre beaucoup
» de sang, même innocent. Que de
» fideles Musulmans ont péri dans
» la chaleur des guerres, & dans les
» premiers mouvemens de la fureur
» des Vainqueurs ! c'est ce que je ne

» puis me rappeller ſans reſſentir de
» vifs reproches de ma conſcien-
» ce. Je ne puis me réſoudre à voir
» finir ma vie qui eſt déſormais ſur ſa
» fin, ſans tâcher de réparer tant d'ex-
» cès par quelque bonne œuvre qui
» me ſerve de ſatisfaction devant
» Dieu ».

» Après y avoir bien réfléchi, je
» n'en trouve point qui ſoit plus con-
» venable à mon état, que d'aller
» porter la guerre dans le vaſte Em-
» pire de la Chine. Je ne regarde
» point en cela les droits que je puis
» y avoir comme ſucceſſeur du trône
» de Genghiſcan dont les enfans ont
» conquis autrefois ce grand Etat. Et
» plût à Dieu qu'ils y fuſſent encore
» dominans, & que la Religon Mu-
» ſulmane qu'ils y avoient introduite,
» s'y fut maintenue dans ſa pureté.
» Mais vous ſçavez que l'idolâtrie

» abbattue par nos Conquérans Tar-
» tares, s'est relevée, & qu'elle y
» regne plus que jamais. Voilà le
» motif qui m'excite à porter mes
» armes dans une contrée si lointai-
» ne : je n'ai plus désormais besoin
» de conquêtes ni de victoires pour
» me rendre célébre dans le mon-
» de. L'ambition la plus vaste seroit
» pleinement satisfaite d'une partie
» de ce que j'ai fait & conquis. Je
» n'ai en vûe que d'aller en terminer
» l'idolâtrie, & les adorateurs du feu
» dont toute la Chine est pleine,
» pour mériter la rémission de mes
» péchés, suivant ce que nous pro-
» met expressément notre grand Pro-
» phete. Vous sçavez que vous avez
» été les uns & les autres les instru-
» mens de mes conquêtes. Vous
» avez les mêmes crimes à expier.
» Je m'attens que vous vous empres-

» ferez de prendre part à la pénitence & au mérite d'une si sainte entreprise ».

C'est ainsi que ce rusé politique se jouoit de la Religion, & qu'il la faisoit servir au désir insatiable qu'il avoit de s'aggrandir. Tous les Seigneurs & Officiers prévenus ou gagnés, ne répondirent autre chose, sinon qu'ils étoient les humbles esclaves de sa Hautesse, prêts à le suivre partout, & d'exposer leur vie pour son service. Aussi-tôt la guerre de la Chine fut ouvertement déclarée. Il se tint divers conseils où assisterent les Emirs & les chefs des Hordes pour convenir du nombre de gens armés que chacun d'eux devoit fournir : il se trouva qu'on pouvoit compter sur trois cens mille hommes effectifs : ce qui avec les valets munitionnaires, & autres gens

néceſſaires à la ſuite d'une armée ſi nombreuſe, & d'une ſi longue expédition, devoit fournir un corps de plus de huit cent mille hommes. Les Tavarchis furent auſſi-tôt dépêchés dans toutes les Provinces. On congédia tous les Seigneurs pour aller promptement faire les levées dont ils étoient chargés ; & Tamerlan étant retourné à Samarcande, s'y appliqua à faire des réglemens, tant pour maintenir la paix & la ſûreté de ſon Empire, pendant une abſence qui paroiſſoit devoir être ſi longue, que pour ſoutenir & faciliter cette imporaante expédition.

Une ſi prodigieuſe armée ſe trouva prête ſur la fin de l'année 1404. On voyoit arriver de tous côtés dans la Tranſoxiane les troupes du Turqueſtan, de Balc, du Bedacan, de

Coraſſane, de Siſtan, de Mazen-dran, de la Perſe, des deux Iracs, des trois Royaumes de Georgie, de la Natolie, de la Mer Caſpienne, du Cabuleſtan & des Indes. L'hyver qui fut rigoureux cette année-là n'empêcha point cette multitude innombrable de ſe mettre en marche. Il fut ordonné que les Mirzas Calil Sultan & Rouſtem, accompagnés des Emirs Huſſein & Chamſeddin Abbas, & tous les Généraux de l'aîle droite, paſſeroient l'hyver avec leurs troupes à Tachkunt, & que le Mirza Huſſein feroit la même choſe avec une partie des troupes de l'aîle gauche à Yaſſi & à Sabran.

Tamerlan ayant confié le ſoin du gouvernement de Samarcande à l'Emir Argouncha, fit déployer l'étendart Impérial, & partit de cette

Ville le 8. Janvier 1405. accompagné des principaux Emirs, des Impératrices & des Dames du Serrail qui devoient le ſuivre juſqu'à une certaine diſtance. Il étoit précédé des troupes de ſa maiſon, à la tête deſquelles marchoient trente-ſix Eléphans armés en guerre. Le froid ſe déclara violemment dans les plaines de Sogdiane. Le vent, la pluie, la neige & les frimats tourmentoient beaucoup les chevaux & les hommes. L'on fut obligé de camper à Acſoulac, & d'attendre ſous les pavillons que le tems ſe fût un peu adouci.

La pluye & la tempête ayant ceſſé, la gelée affermit les chemins. On ne voyoit alors que chariots, fourgons & mulets dans tous les chemins que l'armée devoit tenir. Les pourvoyeurs chargés de procurer des vivres à l'armée, s'en acquitoient

avec tant d'exactitude, que l'abondance regnoit au milieu des déserts comme dans les meilleurs villes. Outre cela on portoit plusieurs milliers de charges de bled dans des chariots qui suivoient l'armée, destinés pour semer dans les champs sur la route, afin qu'au retour, ce bled en maturité pût servir dans le besoin. On mena aussi dans la même vûe plusieurs milliers de chamelles pleines, afin que dans une pressante nécessité, leur lait pût servir de nourriture aux gens de guerre. Ces précautions étoient nécessaires à une armée telle que l'antiquité en fournit peu d'exemples.

La violence du froid augmentoit, & se faisoit sentir plus vivement à mesure qu'on avançoit du côté du Nord. L'armée arriva au fleuve du Yaxartes à la mi-Février. Le fleuve étoit

étoit entierement gelé, & avec tant de violence, qu'il falloit creuser deux & trois coudées pour avoir de l'eau. Toute l'armée passa sur la glace, & après quelques jours de marche arriva à Otrar vers le 27 de Février: elle fut obligée d'y séjourner. Comme pour aller plus avant, il falloit traverser des montagnes assez rudes, il fallut envoyer voir dans quel état étoient les passages. On rapporta que les neiges remplissoient toutes les collines, & y étoient partout à la hauteur de plus de deux piques. L'Empereur résolut d'envoyer quelques milliers de soldats pour frayer une route en écartant les neiges; ce qui devoit être un travail long & difficile. En attendant, l'Empereur s'occupoit à consulter plusieurs Tartares du désert. Il s'informoit d'eux de la nature & des circonstances des

chemins, des lieux où l'on pouvoit trouver commodément de l'eau & des pâturages, quelles routes enfin étoient ou les plus commodes ou les plus courtes.

Ce fut au milieu de ces occupations guerrieres, qu'une fiévre maligne causée apparemment par les travaux d'une marche fatiguante, & par la rigueur de la saison, saisit l'Empereur avec une violence qui fit d'abord tout appréhender pour sa vie. En vain pour arrêter les progrès du mal, la médecine employa-t-elle tout ce qu'elle avoit d'expérience. Il y avoit à la suite de la Cour quantité de Médecins Arabes consommés dans leur profession. Mais ils sentirent bientôt que leur science seroit inutile, & que la force de la maladie étoit supérieure à tous leurs remedes. Tamerlan s'apperçut de



leur embarras, & jugea lui-même qu'il y avoit peu d'espérance, & que sa derniere heure s'approchoit. Il parut envisager ce terrible moment avec une grande fermeté, & ayant fait venir auprès de son lit l'Impératrice, & les principaux de son armée, il leur parla ainsi :

« Me voici enfin arrivé au terme » fatal où toute puissance & toute » grandeur humaine doivent finir. » Ma carriere a été assez brillante & » assez longue pour que je ne doive » pas souhaitter de la voir prolongée. » Je n'avois désiré la vie que pour » une entreprise méritoire à la rémis- » sion de mes péchés. Dieu en dis- » pose autrement, & sans doute qu'il » se tient satisfait de mon desir & de » ma bonne volonté. Vous sçavez » tous qu'à l'exception des guerres » que la nécessité ou l'amour de la

» gloire m'ont fait entreprendre, je
» me suis d'ailleurs toujours gouver-
» né suivant les loix de l'équité. J'ai
» toujours protégé le foible contre
les entreprises des puissans. J'ai pu-
» ni le crime & récompensé la ver-
» tu. C'est à vous désormais à faire
» en sorte que mes travaux ne soient
» pas perdus, & à maintenir par vo-
» tre bravoure & par votre fidélité
» cet Empire qui m'a coûté tant de
» peine & tant de sang. Je déclare
» mon fils Pir Mehemed Gehangir
» mon héritier universel, & mon
» successeur au trône de l'Empire.
» Il doit en cette qalité dominer sou-
» verainement sur tous ses freres &
» avoir le commandement absolu
» sur tous les pays de ma jurisdiction,
» en gardant cependant la disposi-
» tion que j'ai faite des Royaumes &
» des gouvernemens dont ceux qui

» seront pourvûs lui feront homma-
» ge & releveront de lui, comme
» ses vassaux & ses feudataires. Je
» vous ordonne à tous de lui obéir,
» & de le servir avec la même fidé-
» lité que vous avez eue à mon égard,
» afin que cet Empire ne retombe
» pas dans la même confusion où je
» l'ai trouvé à mon avenement à la
» couronne ».

Tous les assistans fondoient en larmes. L'Emir Chammelic, un des plus anciens & des plus attachés à la personne de l'Empereur, faisant treve à sa vive douleur, prit la parole & dit « qu'ils se voyoient tous au
» funeste moment qu'ils appréhen-
» doient depuis long-tems, vû le peu
» de menagement que l'Empereur
» prenoit de sa santé ; que s'il ne s'a-
» gissoit que de donner leur vie pour
» racheter celle d'un si bon maître,

» il n'y auroit personne qui ne la pro-
» diguât de bon cœur; mais qu'il n'y
» avoit aucun moyen de changer les
» ordres de la providence; que si en-
» fin il lui plaisoit de leur ravir un si
» grand Empereur, ils feroient voir
» à toute la terre par leur obéissance
» & par leur soumission à ses ordres
» & à ses volontés suprêmes, com-
» bien seroit inviolable l'attache-
» ment qu'ils avoient à sa personne ».
L'Emir Cheik Noureddin ajouta
» qu'il seroit à-propos en cette cir-
» constance d'écrire au Mirza Calil
» & aux Emirs de l'armée, laquelle
» étoit encore à Tachkunt, afin qu'ils
» entendissent eux-mêmes de la pro-
» pre bouche de l'Empereur ses der-
» nieres volontés. J'en conviens,
» (répliqua l'Empereur,) mais l'heu-
» re presse. Les absens ne peuvent
» être assez-tôt arrivés, il faut remettre

» à se voir au jour du Jugement, &
» vous-mêmes (continua-t-il, en se
» tournant du côté des Emirs) vous
» n'aurez plus désormais d'Audience
» de moi. Je ne désirerois qu'une
» chose, ce seroit de voir mon fils
» Charroc ; mais Dieu ne le veut
» pas. »

Après ce discours ; l'Empereur fit approcher l'Imperatrice & les Princes Aïdgel & Acbouga ses petits Enfans qui étoient encore sous la conduite des femmes. Tamerlan se faisant un effort pour leur parler. « Je
» vous laisse, (leur dit-il) bien jeu-
» nes, mes chers Enfans, & bien éloi-
» gnés du trône ; c'est à vos Peres à
» vous donner dans le tems, la part
» du commandement qui vous con-
» viendra, soyez fermes & coura-
geux, obéïssez aux Princes qui au-
» ront l'autorité, & tâchez de demeu-

» rer unis. Si une fois la division se
» met entre vous, on verra bientôt
» ce grand Empire aussi dispersé qu'il
» l'étoit, quand Dieu me l'a confié.
» C'est à vous Madame (ajoûta-t-il,
» en regardant l'Impératrice) à veil-
» ler particulierement à ce que l'u-
» nion regne dans la famille. Vous
» ne pouvez vous occuper à rien de
» meilleur pendant le tems qui vous
» reste à me survivre ; moderez la
» douleur que vous ressentirez de ma
» perte, & témoignez-moi votre
» affection, plutôt en tâchant de
» maintenir tous nos enfans dans la
» concorde, qu'en m'attendrissant
» par vos larmes, & en honorant mon
» trépas par les vaines démonstra-
» tions d'un deüil qui ne peut m'être
» d'aucune utilité.

Après ces paroles, l'Empereur sentit son mal redoubler. Il fit sortir

tout

tout le monde, & voulut qu'il ne reſtât dans ſa chambre que l'Emir Chammelik & deux Imans attachés à la ſuite de la Cour, auſquels il ordonna de lire ſans ceſſe l'Alcoran au pié de ſon lit. Il paſſa la nuit en de grandes agitations, & expira au poinct du jour le premier d'Avril 1405.

Ainſi mourut Tamerlan, le plus grand Prince qui ait jamais monté ſur le trône des Mogols, & le plus puiſſant des Souverains qui ayent regné de ſon tems. Quoique ſorti d'une famille diſtinguée parmi les Tartares, on peut dire qu'il fut l'Artiſan de ſa fortune. Son coup d'eſſai fut de rentrer dans la principauté de ſes Ancêtres. Son coup de maître fut d'élever ſur de ſi foibles commencemens un Empire le plus étendu & le plus abſolu qui ait jamais

ſubſiſté dans l'Aſie. Il expérimenta l'une & l'autre fortune avec cette différence qu'il ne fit qu'un leger eſſai de la mauvaiſe, & que la bonne ayant commencé une fois à le favoriſer, ſembla fixer ſon inconſtance à ſon égard. Jamais Prince ne conçut de plus vaſtes projets, & ne les exécuta avec plus de promptitude & de bonheur: également habile à briller dans le conſeil par la juſteſſe de ſes avis & à faire trembler ſes Ennemis à la tête de ſes Armées formidables, il trouva le ſecret de s'attacher un Peuple leger & inconſtant, ami de la liberté, & qui ne ſe gouvernoit qu'au gré de ſes caprices. Avant lui les Tartares partagés par Hordes ou Tribus, ſe regardoient comme indépendans les uns des autres. Ils ne s'uniſſoient guéres que pour le pilla-

ge; & après le succès de quelque action brusque, chacun se retiroit où le guidoit son caprice. Tamerlan sçut gagner leur estime & leur affection. Il flatta d'abord leurs inclinations, il se rendit ensuite le maître de leurs personnes; il les retenoit toujours par une observance extérieure des loix & des anciens privileges dont ils étoient extrêmement jaloux; mais il sçavoit si bien manier leurs esprits, qu'il les menoit toujours à son but. Il faut tout dire, les Tartares étoient pauvres avant Tamerlan. Ils vivoient la plûpart en sauvages dans les déserts, revêtus de peaux, & n'avoient pour toute richesses que leurs armes & leurs chevaux. Il sçut amorcer leur cupidité, par le pillage des riches Provinces de l'Asie, qui les rendirent peu à

peu les plus opulens de cette belle partie du Monde.

Toute ſa vie ſe paſſa dans des guerres continuelles. Quoiqu'il ne cherchât qu'à ſatisfaire ſon ambition qui étoit immenſe, il avoit ſoin de la couvrir d'un prétexte tantôt de juſtice & tantôt de Religion. Il pouſſoit ſes expéditions avec vigueur; mais il n'étoit pas aſſés en garde contre la cruauté. Il ſemble qu'il prit un plaiſir barbare à verſer le ſang humain, & qu'il ſe plût au ſaccagemens de Villes & à la déſolation des Pays dont il faiſoit la conquête. Il monta ſur le trône de l'Empire à l'âge de trente-quatre ans, & en trente-ſix années de guerre, il conquit les trois formidables Empires de Zagataï, d'Hulacoucan, & de Touchican, c'eſt-à-dire, les deux tiers de l'Aſie. Il étendit ſon domai-

ne jusqu'aux extrêmités de cette partie du Monde, de sorte que sa puissance, sa richesse & sa magnificence arriverent jusqu'à un poinct où l'imagination ne peut atteindre qu'avec peine. Il ne se contentoit pas de rendre les Rois vaincus ses Tributaires; il les détrônoit, changeoit la forme du Gouvernement, & donnoit l'investiture des Royaumes à quelques Princes de sa famille, ou à des Emirs de sa Cour.

L'Empire de Perse subsista dans les Princes de sa Maison, qu'il y avoit installés, jusqu'à la révolution d'Usum-Cassan. Les Rois qu'il avoit placés en Syrie, & à Bagdad se soutinrent jusqu'à ce que les Mammelucs eussent repris le dessus. Son Empire fut de moindre durée; à cause de la puissance des Ottomans, qui se

releva bientôt ſous les Selim & ſous les Bajazets. Les Indes ſe ſoutinrent mieux, puiſque les Souverains de l'Indoſtan, qu'on appelle Grands-Mogols, font remonter leur génération juſqu'aux fils de Tamerlan. Ce Prince ſi heureux dans ſes expéditions, le fut encore dans le grand nombre d'enfans qu'il laiſſa après ſa mort. Il vit pendant ſon Regne trente-ſix Princes ſes fils ou ſes petits-fils, & dix-ſept Princeſſes de ſon Sang; mais cette nombreuſe poſterité, loin de contribuer à affermir ſon Empire, ne fit qu'en procurer la ruine.

En effet la plûpart de ces Princes jaloux du choix que leur Pere avoit fait de Pir Mehemed pour ſon Succeſſeur, refuſerent de ſe ſoumettre. Le Mirza Calil qui ſe trouva le plus proche du lieu où Tamerlan mourut,



profita de cette proximité & du commandement de l'aîle droite de l'Armée qui lui avoit été confié. Au lieu de poursuivre l'Expédition de la Chine, comme Tamerlan l'avoit conseillé en mourant, il tourna tout-à-coup vers Samarcande. Ayant lié une intelligence avec Argouncan qui y commandoit, il fut admis dans cette Capitale, & se mit en possession du Trône & des Trésors de l'Empire. Il ne s'y maintint pas sans peine ; les guerres civiles se rallumerent plus vivement que jamais dans l'étendue de l'Empire Tartare ; chaque Prince profitant des désordres, se cantonna dans ses Gouvernemens, ou envahit ce qui se trouva à sa bienséance. Les Peuples nouvellement conquis secoüerent le joug ; & l'Empire Tartare, cet Empire

commencé par Genghiscan, augmenté par ses enfans, bouleversé ensuite, puis rétabli par Tamerlan, & porté par ses travaux jusqu'au dernier période, ne fit plus depuis qu'aller en décadence, & retomba peu à peu dans l'obscurité.

Fin de l'Histoire de Tamerlan.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *l'Histoire de Tamerlan, Empereur des Mogols, & Conquérant de l'Asie, par le P.**de la Compagnie de Jesus &c.* Cet Ouvrage m'a parû meriter d'être communiqué au Public. Fait A Paris, ce 15 Juillet 1738.

L'ABBE' RAGUET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navare, à nos amés & Féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé HIPPOLYTE LOUIS GUERIN, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre *Histoire de Tamerlan* Empereur des Mogols & Conquerant de l'Asie par le Pere Margat Jesuite, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de le

vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression etrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction ou changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression de ce Livre sera fait dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier

le Sieur D A G U E S S E A U, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. C A R tel est notre plaisir. D O N N É à Paris le trentiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens trente huit, & de notre regne le vingt-troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

S A I N S O N.

Régistré sur le Régistre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 79. fol. 68. conformément aux Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 4. Août. 1738.

L A N G L O I S Syndic.

Errata du premier Tome.

Page 268. *lig.* 7. d'Offiaques & de Tingoeſes, *liſez* d'Oſtiaques & de Samoïedes.

Errata du ſecond Tome.

Page 271. *lig.* 12. en terminer, *liſez* extermi-ner. *Page* 341. *lig.* 19. entamé, *liſez* extrême.

